



HAL
open science

Saint-John Perse, Pékin 1917-1921 : naissance d'Anabase

Véronique Traversari-Goletto

► **To cite this version:**

Véronique Traversari-Goletto. Saint-John Perse, Pékin 1917-1921 : naissance d'Anabase. Littératures. 2016. dumas-03689779

HAL Id: dumas-03689779

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03689779>

Submitted on 28 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CY Cergy Paris UNIVERSITÉ

Site des Chênes I

Année universitaire 2015 - 2016

MÉMOIRE

présenté en vue d'obtenir le **Master II**

Mention : « Lettres et Sciences humaines »

Spécialité : « Arts, lettres et langues »

Parcours : « Recherche et métiers en patrimoines littéraires »»

Option : « Patrimoines littéraires »

Saint-John Perse et les sinologues,

Pékin 1917-1921 : naissance d'Anabase

Véronique TRAVERSARI-GOLETTO

sous la direction de Madame la Professeure **Catherine MAYAUX**

Remerciements

Je souhaite exprimer ici ma plus vive reconnaissance à ma Directrice de recherche, Madame la Professeure Catherine Mayaux, qu'une heureuse coïncidence m'a fait rencontrer et qui m'a mise sur la voie intimidante, mais enthousiasmante de la poésie de Saint-John Perse croisant la route de la sinologie.

Je remercie Madame Muriel Calvet, Directrice de la Fondation Saint-John Perse, de m'avoir accueillie et accordé, en toute confiance, l'accès à la bibliothèque personnelle du poète.

Je tiens également à dire ma gratitude à Jade Gravot et à Romain Mari, qui m'ont aidée dans mon travail de recherche à la Fondation Saint-John Perse, avec un professionnalisme et un dévouement très appréciables.

Résumé

S'efforçant de reconstituer le cercle des sinologues fréquentés par Alexis Leger lors de ses années de jeune diplomate à Pékin, de 1917 à 1921 et prenant appui non seulement sur le dit de l'édition de la Pléiade, mais sur ce que recèle la bibliothèque du poète, ce mémoire a pour projet sinon de mesurer l'exacte influence des années chinoises sur l'écriture du recueil Anabase signé pour la première fois Saint-John Perse, du moins d'analyser l'empreinte des recherches des sinologues dans la poésie persienne. Ainsi l'intérêt du poète pour l'histoire et la géographie, la philologie et l'écriture permet de faire émerger ce qui fait d'Anabase une expédition à la fois vers l'antérieur et vers l'intérieur.

Mots-clés :

Saint-John Perse (1887-1975)

Anabase / Saint-John Perse (1887-1975)

Sinologie

Pelliot, Paul (1878-1945)

Bacot, Jacques (1877-1965)

Toussaint, Gustave-Charles (1869-1938)

Staël-Holstein, A. von (baron)

Granet, Marcel (1884-1940)

Bussière Jean Augustin (1872-1958)

Hormon, André d' (1881-1965)

Abstract

In an effort to reconstitute the circle of sinologists frequented by Alexis Leger during his years as a young diplomat in Beijing, from 1917 to 1921, and drawing not only on the content of the Pleiade edition, but also on what is in the poet's library, this dissertation aims to measure the exact influence of the Chinese years on the writing of the Anabase collection signed for the first time by Saint-John Perse, at least to analyse the influence of sinologists' research in Persian poetry. Thus the poet's interest in history and geography, philology and writing makes it possible to bring out what makes Anabase an expedition both to the past and to the inside.

Keywords:

Saint-John Perse (1887-1975)

Anabase / Saint-John Perse (1887-1975)

Sinology

Pelliot, Paul (1878-1945)

Bacot, Jacques (1877-1965)

Toussaint, Gustave-Charles (1869-1938)

Stäël-Holstein, A. von (baron)

Granet, Marcel (1884-1940)

Bussière Jean Augustin (1872-1958)

Hormon, André d' (1881-1965)

Table des matières

Remerciements	2
Résumé	3
Abstract.....	4
Table des matières.....	5
Liste des annexes.....	7
Introduction.....	8
I. Un cercle de sinologues disparus.	12
I.1. Portraits de sinologues disparus.....	13
I.1.1. <i>L'homme de Dunhuang</i>	13
<i>Paul Pelliot, le conquérant (28 mai 1878 – 26 octobre 1945).</i>	13
I.1.2. <i>Les « tibétisants »</i>	20
I.1.3. <i>Le sacré et le profane</i>	30
I.2. Un « microcosme intellectuel ».....	39
I.2.1. <i>Alexis Leger et les « quatre ou cinq plus grands orientalistes du monde »</i>	40
I.2.2. <i>Alexis Leger, acteur d'une diplomatie par la culture.</i>	42
II. « La Chine n'est que poussière »	51
II.1. Une mémoire fragmentaire.....	53
II.1.1. <i>Jean Augustin Bussière, médecin et sinologue (1872 – 1958)</i>	53
II.1.2. <i>André d'Hormon, un « bonnête homme » (1881 – 1965).</i>	55
II.1.3. <i>La Fondation au risque de la Pléiade ?</i>	61
II.2. La sinologie et les fondations d' <i>Anabase</i>	66
II.2.1. <i>Histoire, géographie et archéologie : le Tibet et la Mongolie</i>	66
II.2.2. <i>Philologie et écriture</i>	69
III. <i>Anabase</i>, une expédition vers l'intérieur et vers l'antérieur.....	73
III.1. Vers l'intérieur.....	74
III.2. Vers l'antérieur.....	76
Conclusion.....	82
Bibliographie	84
1. ECRITS de SAINT-JOHN PERSE.....	84
2. OUVRAGES et ARTICLES CONSACRÉS À SAINT-JOHN PERSE	84
3. OUVRAGES et ARTICLES CONSACRÉS PARTIELLEMENT À SAINT-JOHN PERSE et/ou aux SINOLOGUES	85
4. OUVRAGES CONSACRÉS aux SINOLOGUES.....	85
4.1. <i>JACQUES BACOT</i>	85
4.2. <i>JEAN-AUGUSTIN BUSSIÈRE</i>	85
4.3. <i>MARCEL GRANET</i>	86

4.4. PAUL PELLLOT.....	86
4.5. ALEXANDRE VON STAËL-HOLSTEIN.....	86
4.6. GUSTAVE-CHARLES TOUSSAINT.....	86
5. OUVAGES et ARTICLES sur LES RELATIONS SINO-FRANÇAISES.....	87
6. CATALOGUES d'EXPOSITIONS.....	87
7. BIBLIOTHEQUE EXTRÊME-ORIENTALE de SAINT-JOHN PERSE ou FONDS ASIE.....	87
<i>Classement alphabétique</i>	87
<i>Classement chronologique</i>	102

Liste des annexes

Table des annexes

Annexe 1 - Cartes	120
Annexe 2 - Lettres	121
Annexe 3 – Aperçu de quelques-uns des apports des découvertes des sinologues disparus	123
Annexe 4 – photographie publiée dans la Politique de Pékin	127

Introduction

Partir sur les traces de Saint-John Perse en Chine, c'est suivre le parcours d'un jeune diplomate, Alexis Leger, qui signe de son pseudonyme le poème *Anabase*, publié en 1924, après son retour en France. En quoi le poème est-il influencé par le séjour du poète en Chine ? Si la question vient rapidement à l'esprit, la réponse est complexe et suppose le recours aux études génétiques, stylistiques, linguistiques, qui permettent de « pénétrer dans l'antichambre de la création » pour « avoir accès à une intimité remplie d'énigmes et de silences »¹. Ce n'est pas l'objet de notre enquête qui s'intéresse plutôt au milieu intellectuel fréquenté par le jeune diplomate en poste à Pékin, à ces érudits français qui ont marqué la sinologie française : « sans cette rencontre directe avec la sinologie française la plus vivante, et elle était sans rivale au début du siècle, l'œuvre de Saint-John Perse aurait sans doute suivi un cours différent. »² Mais cette enquête sur les rapports entretenus par Alexis Leger et les travaux des sinologues n'a de sens que si elle éclaire ce qui nous reste du poète Saint-John Perse, son « "œuvre" comme une *Anabase* sous la conduite de ses chefs. »³, celle dont il conçoit le projet très tôt, lui qui est l'auteur de sa *Pléiade*⁴ qu'il édifie en revenant lui-même sur ses propres traces, obligeant son lecteur à en suivre la piste, à émettre des hypothèses en se fondant sur le visible et l'invisible, le dit et le tu, ce que les vestiges donnent à lire. « Les matériaux à eux seuls ne peuvent déterminer le sens et la portée d'une œuvre [...]. Le critique se doit, pour mieux comprendre la production et le fonctionnement du texte, de rechercher ces « réalités sous-jacentes » de l'œuvre, préliminaires ou matières mêmes des poèmes »⁵. Ce sont ces préliminaires et matières, nourris, en ces années chinoises, de la fréquentation par le poète de sinologues et de son intérêt pour leurs travaux qui font l'objet de notre enquête.

En ce début de XX^{ème} siècle, la sinologie française connaît son âge d'or. La France s'est très tôt intéressée aux études chinoises— depuis le XVII^{ème} siècle⁶ - avec les premiers voyages des Jésuites. Les travaux de Catherine Mayaux⁷, et en particulier son étude du fonds extrême-oriental légué par le poète à la Fondation qui porte le nom de ce dernier, ont montré qu'il possède la plupart des ouvrages scientifiques alors répertoriés, « signe de son intérêt évident pour cette discipline en plein essor »⁸. Quant au poste occupé par Alexis Leger, il le place en contact immédiat avec les sinologues présents à Pékin et sans doute cette fréquentation éclaire-t-elle sur la constitution par le poète de sa propre bibliothèque asiatique. Quelle place la diplomatie française occupe-t-elle dans la Chine en pleine mutation au début du XX^{ème} siècle ? En quoi le contexte politique éclaire-t-il sur l'essor de la sinologie française ? Dans ce contexte, quelle part le diplomate Alexis Leger prend-il à cette « France en Chine »⁹ entre 1917 et 1921 ?

¹ Esa Hartmann, *Éléments pour une "poétique" des manuscrits de Saint-John Perse*, Université Paul Valéry, mai 2002, p. 13

Thèse de Doctorat consultable sur le site : <http://www.sjperse.org/these.hartmann.html>

² Pierre Morel (ambassadeur de France en Chine), « La bibliothèque asiatique d'Alexis Leger », in *Saint-John Perse et la Chine*, actes de la journée d'études du 9 mai 1997 à Pékin, organisée par l'Ambassade de France en Chine, Service Culturel, Scientifique de coopération, éd. la Chine au présent, avril 1999, p. 12. FSJP.

³ Lettres de jeunesse, à Paul Claudel, 29 mai 1911, OC, p. 722.

⁴ Renée Ventresque, *La « Pléiade » de Saint-John Perse. La Poésie contre l'Histoire*, Garnier, 2011.

⁵ Catherine Mayaux, « Emprunts, collages et mise en page du poème dans le Chant X d'*Anabase* », *Pour Saint-John Perse*, Presses Universitaires Créoles, L'Harmattan, 1988, p. 169.

⁶ *Miroirs croisés Chine-France (XVII^{ème}-XXI^{ème} siècles)*, textes réunis par Béatrice Didier et Meng Hua, avec la collaboration de Cécile Planchon, éd. Honoré Champion, 2014.

⁷ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète, le lettré du monde occidental*, Bern, éd. Peter Lang, 2006.

⁸ *Ibidem*, p. 7.

⁹ *La France en Chine (1843-1943)*, textes réunis par Jacques Weber, Presses académiques de l'ouest/ Ouest éditions, 1997.

Lorsqu'Alexis Leger s'embarque pour la Chine, c'est une aventure vers un pays lointain, sorti depuis moins d'un demi-siècle d'un isolement volontaire. Parmi les puissances occidentales qui bénéficient des contraintes économiques imposées à la Chine à la suite des « Traités inégaux »¹⁰, la Grande-Bretagne continue d'imposer sa domination. L'influence française a d'abord été caractérisée, quant à elle, par le rôle des Missionnaires grâce à l'attribution à la France de concessions, dont celle de Tien-tsin qui préoccupe, en 1916-1917, la diplomatie française et explique la présence d'Alexis Leger¹¹ à la Légation de France¹², en tant que deuxième secrétaire, alors que la France est elle-même engagée dans la première Guerre Mondiale. Dans la bibliothèque du poète figurent les ouvrages des Jésuites français dont les travaux sont les premières études sinologiques de référence¹³. Au moment où Alexis Leger est secrétaire d'ambassade à Pékin, la France fait plutôt porter ses efforts sur le développement des relations culturelles et éducatives franco-chinoises¹⁴. A la Légation, le jeune secrétaire dépouille la presse, dont *La Politique de Pékin*¹⁵, pour en résumer l'essentiel à son supérieur¹⁶, rédige des télégrammes de plus en plus fréquents au gré des bouleversements politiques internes liés à la situation internationale. En effet, le Japon, qui a déclaré la guerre à l'Allemagne immédiatement après les Alliés, a des visées sur la province du Shandong administrée par les Allemands depuis 1897 et entend se positionner face à la Russie, à la veille de la Révolution bolchévique. Les « Seigneurs de la guerre », au Nord de la Chine, sont en conflit sur la question de l'entrée en guerre du pays tandis que le Nord et le Sud s'affrontent politiquement – chacun voulant imposer son parlement - et militairement¹⁷. La Chine entre en guerre au côté des Alliés en août 1917 et son hostilité envers le Japon ennemi favorise les échanges avec le pays des Lumières qui suscite l'engouement des lettrés¹⁸. Mais non seulement le Traité de Versailles n'est pas favorable à la Chine et suscite le vaste « Mouvement du 4 mai », sur lequel nous aurons l'occasion de revenir au cours de notre enquête, mais la formation intellectuelle des jeunes étudiants chinois introduit les idées nouvelles – socialisme libertaire, marxisme – qui ont pour conséquence la fin progressive de l'influence française en Chine¹⁹.

La présence d'Alexis Leger à Pékin coïncide avec les dernières années fastueuses de la France en Chine, jeune République encore trébuchante et qui peine à s'affranchir de la tutelle des grandes puissances qui ruinent son économie et plongent encore davantage le peuple dans la misère. Si les *Lettres d'Asie* n'entrent pas dans ces détails, deux événements ont retenu l'attention de l'auteur, une brève tentative de restauration impériale avortée et une épidémie de peste. Alexis Leger devient le héros du récit héroï-comique de la « Relation respectueuse »²⁰ alors que celui de sa lutte contre la peste se fait franchement épique²¹. Les épisodes prennent une ampleur d'autant plus grande qu'ils tranchent avec la routine du travail de synthèse, de prise de notes, de rapports, matière bien mince pour nourrir le volume de la Pléiade élaboré par Saint-John Perse, précisément au moment où la France reconnaît la République

10 A la suite de la première guerre de l'opium, les Traités avec l'Angleterre, les Etats-Unis et la France (entre 1842 et 1844) obligent la Chine à s'ouvrir au commerce occidental. *Op. cit.*, p. 10.

11 Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie de Saint-John Perse*, Gallimard, 1994, p. 24-26.

12 Les « Traités inégaux » autorisent les Puissances à ouvrir des Légations à Pékin.

13 Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 7.

14 Catherine Mayaux, in *Miroirs croisés Chine-France (XVIIème-XXIème siècles)...*, p. 185.

15 La Bibliothèque du poète en conserve des numéros entre 1918 et 1921, ainsi que les volumes d'un numéro spécial de 1928, A travers la crise nationaliste chinoise, dédicacé par Alphonse Monestier, directeur du journal. FSJP.

16 Henriette Levillain, *Saint-John Perse*, Fayard, 2013, p. 213.

17 *Ibidem*, p. 219. Alexis Leger est amené à rédiger un rapport circonstancié sur le conflit qui oppose le Nord au Sud. Cf. François Baudet, « Alexis Leger et la Chine, un apprentissage diplomatique », in *Europe*, novembre-décembre 1995. FSJP.

18 *Ibidem*, p. 181.

19 Catherine Mayaux, in *Miroirs croisés Chine-France (XVIIème-XXIème siècles)*, p. 185-186.

20 OC, pp. 814-819.

21 Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie de Saint-John Perse...*; Henriette Levillain, *op. cit.*

populaire de Chine²² et rétablit les relations diplomatiques rompues en 1949²³, rupture qui avait été suivie par l'expulsion des Jésuites de Shanghai, en 1951. Il faut souligner ici que l'entreprise éducative et culturelle française en Chine associe l'Église et l'État malgré leur séparation depuis 1905 : le diplomate Alexis Leger entretient des relations courtoises avec l'Église de Pékin dont Mgr Jarlin est un éminent représentant²⁴. Il faut se représenter un diplomate dans l'exercice de tâches administratives répétitives, soumis à des obligations mondaines dont *La Politique de Pékin* se fait parfois l'écho. Les déjeuners ou dîners à la Légation française, les cérémonies officielles sont l'occasion pour le poète de côtoyer des sinologues dont les explorations et les travaux sont favorisés par l'entente sino-française, des savants et hommes politiques qui contribuent aux échanges culturels et à l'enrichissement des études sinologiques en France.

Pour qui s'intéresse à la littérature et à l'art comme patrimoine, il faut souligner que « la communauté sinologique française dispose d'institutions de qualité, aux fonds riches et diversifiés, comptant parmi les plus anciens et les plus prestigieux d'Europe et d'Occident. Ces fonds recèlent une véritable richesse historique, puisque leur constitution et leur accroissement sont étroitement liés à l'histoire de la sinologie française »²⁵, qui compte dans ses rangs les sinologues croisés par Alexis Leger dont la bibliothèque elle-même conserve un fonds extrême-oriental conséquent. Le souci des institutions françaises, au début du XX^e siècle, est d'envoyer des missions d'exploration dans une Asie centrale encore méconnue, mais qui fait l'objet d'expéditions menées par les plus grandes puissances européennes : c'est le cas de la fameuse « mission Pelliot » sur laquelle notre enquête reviendra. Les noms d'éminents sinologues, Paul Pelliot, Jacques Bacot, Alexandre von Staël-Holstein, Marcel Granet, Gustave-Charles Toussaint, sont plusieurs fois cités dans la Pléiade de Saint-John Perse. Celui du Docteur Bussière, médecin de la Légation française, apparaît plus estompé. Avec les deux derniers, le poète-diplomate effectue une expédition fabuleuse en Mongolie, « aux frontières mêmes de l'esprit »²⁶. Le nom d'un sinologue non moins éminent que les précédents, André d'Hormon, est effacé, malgré les traces dont la Fondation garde mémoire.

Notre enquête a pour point de départ ce qui est dit par Saint-John Perse, ce qui émerge et constitue sa Pléiade entièrement élaborée par ses soins. D'après les indications fournies à son lecteur, nous allons suivre la piste de ces sinologues en nous efforçant de reconstituer le « microcosme intellectuel »²⁷ auquel appartient Alexis Leger entre 1917 et 1921. Pour cela, nous avons effectué des recherches pour tenter d'extraire la partie immergée de la Pléiade de Saint-John Perse, et la bibliothèque personnelle du poète fournit un précieux instrument de travail. Autres sources documentaires, les nombreuses lettres que le poète sinologue Victor Segalen²⁸ écrit à ses proches, véritable journal qui permet de retracer ses multiples pérégrinations et rencontres dont celles probables avec Alexis Leger²⁹, ainsi que le journal d'Hélène Hoppenot³⁰, récemment publié. Ainsi notre étude croise-t-elle l'histoire

22 Le 27 janvier 1964, le Président de la République Charles de Gaulle reconnaît officiellement la République populaire de Chine.

23 François Chabot, « La fin de la présence politique française à Shanghai (1937-1943) » in *La France en Chine (1843-1943)...*, p. 233-245.

24 Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie de Saint-John Perse...*, p. 29-50.

25 Delphine Spicq et Soline Suchet, « les bibliothèques sinologiques françaises, rôles et enjeux », in *Etudes chinoises*, hors-série 2010, p. 133.

26 *Lettres d'Asie*, OC, p. 881.

27 Catherine Mayaux, *Saint-John Perse, lecteur-poète...*, avant-propos, p. VIII.

28 Victor Segalen (1878-1919), *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 2004.

29 Catherine Mayaux, « Saint-John Perse lecteur de Victor Segalen », *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1995, p. 138-150 ; « Quand Yvon Segalen rencontre Alexis Leger... À propos de « Entretien avec Saint-John Perse (le 27 mars 1953) », publié dans *La revue française de Pékin* n°2, 1988, *Souffle de Perse*, juin 2016 (à paraître).

30 Hélène Hoppenot accompagne son mari, diplomate, au gré des postes de ce dernier, ami et collaborateur d'Alexis Leger. Le couple, ami des milieux littéraires et artistiques parisiens, est à Pékin de 1933 à 1937. Hélène Hoppenot, *Journal 1936 – 1940, « Hitler sait attendre. Et nous ? »*, Paris, éd. Claire Paulhan, 2015.

littéraire – en cédant au « goût de l'archive »³¹ -, la bibliophilie, la muséologie – tant les découvertes des explorateurs et savants fréquentés par Alexis Leger irriguent la sinologie française – en s'efforçant de ne pas perdre de vue l'œuvre poétique signée pour la première fois du pseudonyme Saint-John Perse, *Anabase*, conçue comme « montée en selle » ou « expédition vers l'intérieur »³² par le poète lui-même.

En tissant les liens entre le poète et les sinologues de passage à Pékin entre 1917 et 1921, entre le diplomate et les personnalités scientifiques et politiques rencontrées au cours de son séjour, entre le poète et le « lettré du monde occidental »³³, notre enquête s'efforce de répondre à la question initiale, posée dans notre premier paragraphe, mais en la précisant. Si l'on considère que le poème *Anabase* fait naître le poète Saint-John Perse, que sa bibliothèque extrême-orientale, très savante, continue de s'enrichir après son départ de Chine et que sa poésie non seulement exalte le mouvement, la conquête, les grands espaces, mais se nourrit du goût des mots dans le rapport qu'ils entretiennent avec les choses, en quoi les années chinoises d'Alexis Leger fondent-elles la poétique de Saint-John Perse « instruite et animée "de l'intérieur" »³⁴?

Notre première partie, en suivant les indications fournies par la Pléiade, dans sa partie émergée, s'attachera à reconstituer le cercle des sinologues disparus fréquentés par Alexis Leger, vu sous l'angle de la diplomatie par la culture qui caractérise les relations sino-françaises entre 1917 et 1921. Ce faisant, nous pourrions nous interroger sur l'érudition de Saint-John Perse qu'il a coutume de nier³⁵.

Dans la deuxième partie de notre travail, en sondant ce qui reste immergé, nous préciserons les contours du cercle des sinologues non seulement disparus, mais oubliés, pour être en mesure, en liant leurs travaux et leurs recherches aux centres d'intérêt du poète, de nous livrer à un exercice de lecture d'*Anabase*, comme expédition à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur.

31 Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Seuil, 1989.

32 OC, p. 1108.

33 Cf. Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*

34 Témoignages littéraires, Lettre à la « Berkeley Review » sur l'expression poétique française, OC, p. 566.

35 Cf. Biographie, OC, p. XI : le poète explique les origines de son « étrange aversion pour les livres. » À propos des dénégations de Saint-John Perse au sujet de sa pratique du dictionnaire, Colette Camelin et Joëlle Gardes-Tamine notent « d'ailleurs, il a affirmé le contraire, ce qui est une bonne raison de croire qu'il les pratiquait », *La Rhétorique profonde de Saint-John Perse*, Honoré Champion, 2002, p. 118.

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

I. Un cercle de sinologues disparus.

Pour tenter de reconstituer le cercle de sinologues disparus qui entourent Alexis Leger entre 1917 et 1921, nous commencerons par établir un portrait biographique de chacun des savants que le poète présente lui-même dans sa Pléiade. La première mention de ce cercle apparaît dans la biographie rédigée par le poète lui-même. Il indique ainsi :

«Accueille chez lui, à Pékin, les sinologues Pelliot, Granet, Staël-Holstein ; les tibétisants Bacot et Charles Toussaint.»³⁶

L'ordre de présentation des cinq savants suggère la démarche de classement, de catalogage de la part du poète, bibliothécaire de son propre fonds. Cette démarche méthodique coïncide avec la construction de sa propre bibliothèque extrême-orientale, dans laquelle les travaux des sinologues et tibétologues, sur lesquels le poète attire l'attention de son lecteur, figurent en bonne place³⁷. Parmi eux, Paul Pelliot, cité le premier, est, on va le voir, une figure centrale de ce cercle : les manuscrits rapportés de Dunhuang, ceux que la Bibliothèque nationale de France conserve dans deux fonds « Pelliot », déterminent les travaux de ses collègues et amis.

Cette intimité, suggérée par la formulation de l'indication biographique – « Accueille chez lui » - nous incite à faire surgir, derrière la présentation événementielle et factuelle que revêt toute notice biographique, des hommes « dans leurs voies et façons »³⁸. Songeons en cela à la démarche de Marcel Granet par qui se terminera notre galerie de portraits :

« il se refusait à une reconstruction forcément arbitraire des événements réels. Mais au lieu de baisser les bras, il excellait à dégager la mentalité des chroniqueurs, la pensée sous-jacente à leur présentation. La moindre anecdote pouvait être alors plus "vraie", plus chargée de sens que la sèche énumération des événements politiques. »³⁹

36 Biographie, OC, p. XVIII.

37 Catherine Mayaux, *Saint-John Perse, lecteur-poète....*

38 *Anabase*, X, OC, p. 112

39 Rolf Alfred Stein, « Souvenirs de Granet », *Etudes chinoises*, IV, 2, 1985, p. 37.

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

I.1. Portraits de sinologues disparus

I.1.1. L'homme de Dunhuang

Paul Pelliot, le conquérant (28 mai 1878 – 26 octobre 1945).

Professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur du *T'oung-pao* ou *Archives pour servir à l'étude de histoire, des langues, de la géographie, de l'ethnographie de l'Asie orientale*, président de la Société asiatique de Paris, vice-président de la Société de géographie et membre de la section de géographie du comité des travaux historiques et scientifiques, sinologue ô combien reconnu comme en témoignent les nombreux titres qui précèdent, Paul Pelliot laisse une mémoire vive à ses collègues et disciples qui lui rendent hommage à sa mort, survenue le 26 octobre 1945. Les discours⁴⁰ dressent un portrait élogieux du grand découvreur des « entrepôts de livres et d'annales »⁴¹ que l'on se plaît à deviner dans la série homologique du chant X d'*Anabase*⁴².

Ainsi Georges Salles, directeur des musées de France en 1945, retrace-t-il le parcours de son supérieur hiérarchique en se remémorant sa propre attitude de « garde-à-vous moral »⁴³ devant celui qui avait l'habitude de recevoir dans son bureau, « vêtu de ce costume de matelot », rapporté de ses expéditions et qui lui servait de vêtement d'intérieur. La figure qui se dresse apparaît quelque peu intimidante et militaire – « le pas rapide, la tête haute, le ton haut, la voix forte » même si le locuteur, en soulignant la magnanimité du défunt dont il vante les qualités suivantes : « inaltérable jeunesse », « allégresse pimpante », « chaleur » entre autres, atténue l'impression d'une rigueur martiale et loue le savant tout autant que l'« entraîneur d'hommes » : « l'étude n'avait jamais été chez vous séparée de l'action ». animateur, homme d'action, voilà des qualités qui ont pu séduire le jeune Alexis Leger. Les hommages, tout en saluant les vertus du défunt, dressent un bilan de ses travaux et permettent de reconstituer sa biographie.

Né le 28 mai 1878 à Paris, le jeune homme fait ses classes au collège Stanislas. Son père, « industriel chimiste, était en même temps bibliophile et s'était constitué une collection d'ouvrages sur la Normandie dont il était originaire. »⁴⁴ « Enfant, il avait appris à lire tout seul, dans son impatience de savoir ce que racontaient les livres » écrit Jacques Bacot au début de la notice nécrologique⁴⁵ qu'il rédige pour l'ami qu'il vient de perdre. Licencié ès Lettres ; diplômé de l'Ecole des Langues Orientales, où il suit pendant trois ans les cours d'Henri Cordier ; diplômé de l'Ecole de Sciences Politiques, il est nommé, le 15 août 1899, pensionnaire de la Mission archéologique d'Indochine⁴⁶, qui devient, l'année

⁴⁰ *Paroles prononcées le 31 octobre 1945 devant le cercueil de Paul Pelliot*, Paris, Société Asiatique, 1947, Impr. De Jouve. BnF,

⁴¹ OC 113

⁴² Catherine Mayaux, *SJP lecteur-poète...*, p.21.

⁴³ *Paroles prononcées...*, p. 4

⁴⁴ Louis Renou, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Pelliot, membre de l'Académie ». In *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 94^e année, N. 2, 1950, p. 130. URL : www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1950_num_94_2_78515

⁴⁵ Jacques Bacot, *Paul Pelliot (1878-1945)*. In *Annales de Géographie*, t. 55, n°298, 1946. p. 127-130.

⁴⁶ La Mission archéologique d'Indochine a été fondée en 1898 à Hanoï, sous la direction de Louis Finot et Alfred Foucher.

suivante, l'Ecole française d'Extrême-Orient. Paul Pelliot reste profondément attaché à cette institution comme il le dit lui-même vingt-cinq ans après⁴⁷. Il est tout juste âgé de 21 ans lorsqu'il arrive à Hanoï. Il se rend alors à Hué pour y examiner les livres chinois et annamites conservés dans les bibliothèques de la cour d'Annam⁴⁸. « Déjà le tient la curiosité des livres⁴⁸ qui devait rester sa passion dominante », souligne Paul Demiéville⁴⁹. Il se rend ensuite en mission pour Pékin, en février, juste avant la révolte des Boxeurs⁵⁰ au cours de laquelle il s'illustre héroïquement. A Pékin, il est missionné afin de collecter un fonds de livres et d'objets destinés à la bibliothèque et au musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient. L'incendie de la maison des élèves interprètes de la Légation de France, le 13 juin, fait disparaître ses premières acquisitions et fait passer le jeune artilleur à l'action. Voici comment Adolphe Lods, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres résume son engagement⁵¹ : il « interpella les assaillants et, par son audace, les obligea à se retirer. Il conquiert un drapeau chinois et reçut la Légion d'Honneur. » En effet, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Darcy, il prend une part active à la défense de la Légation française, pendant les « 55 jours de Pékin ». Quant à la prise du drapeau, c'est effectivement ce qui se passe le 12 juillet⁵² : avec l'aide de deux matelots, Pelliot met le feu à une barricade pour détourner l'attention des opposants qui viennent de planter un étendard dont le jeune homme parvient à s'emparer. Son acte de bravoure est glorifié et prend une dimension légendaire. Cinq jours plus tard⁵³, Pelliot engage une conversation avec des Chinois par-dessus une barricade, la franchit, est conduit auprès du général Jong-Lou favorablement impressionné par ce jeune Français qui s'exprime dans un chinois châtié. Le 14 août, l'entrée des troupes anglaises, américaines, russes et françaises dans Pékin met fin aux combats. Le « Protocole des Boxeurs » soumet la Chine à de lourdes astreintes financières qui perdurent après la chute de l'Empire en 1912⁵⁴.

Il est temps pour le jeune chercheur de reprendre ses travaux et sa collecte d'ouvrages et d'objets brutalement interrompue. Notons au passage que l'une des premières traductions données par Paul Pelliot, à son retour à Hanoï, est celle de l'ouvrage *Fo tson t'ong ki*, dans lequel figurent les origines, l'histoire et les méthodes des sectes du « Nénuphar (ou "Lotus") blanc » et du « Nuage blanc », sociétés mères des Boxeurs. Son enseignement (du chinois) à l'Ecole française d'Extrême-Orient alterne avec des voyages en Indochine et en Chine au cours desquels il s'attache à enrichir le fonds chinois de la bibliothèque de l'école. Il réunit ainsi de grandes collections de textes classiques du bouddhisme tibétain et mongol ainsi qu'un panthéon bouddhique : de ses études, il a retenu l'importance des liens que le Bouddhisme a établis entre l'Inde et la Chine à la lumière de leurs sources littéraires⁵⁵. Or « l'heure

⁴⁷ *Etudes Asiatiques*, Paris, 1925, II, p. 263.

⁴⁸ *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, II, p. 116.

⁴⁹ « La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l'Extrême-Orient », allocution prononcée à la Société Asiatique le 9 novembre 1945, in *Paroles prononcées ...*, p. 31.

⁵⁰ Affaiblie par les traités successifs qui lui font perdre son autonomie face aux puissances occidentales, la Chine traverse une période de grave crise économique. Pour tenter de la résorber, un groupe de lettrés réformistes dirigés par Kang Youwei obtient l'appui de l'empereur Guang Xu. Cette « Réforme des Cent Jours » échoue et l'impératrice Tseu-Hi reprend le contrôle du pouvoir, avec l'aide, notamment, de Jong-Lou. La gravité de la crise, une hostilité croissante à l'encontre des Occidentaux et en particulier des missionnaires sont à l'origine d'une flambée insurrectionnelle menée par ceux que l'on nomme « Boxers » ou « Boxeurs », qui éclate en juin 1900 et dont la répression sera tout aussi féroce que sa manifestation. « Boxeurs » est le nom donné par les Occidentaux à la société secrète « Yihetuan 义和团 » (= littéralement « Milices de justice et de concorde ») créée au début des années 1890 et dont les membres pratiquaient une boxe sacrée.

⁵¹ Adolphe Lods, « Éloge funèbre de M. Paul Pelliot, membre ordinaire de l'Académie ». In: *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 89^e année, N. 4, 1945. p. 520-525.

⁵² Paul Pelliot, *Carnets de Pékin : 1899-1901*. Paris, 2008, les Indes Savantes, éd. RMN.

⁵³ Le carnet de notes (*op. cit.*) s'arrête à la date du 17 juillet 1900.

⁵⁴ Comme le souligne Catherine Mayaux au sujet de l'indemnité imposée à la Chine : « l'indemnité est payée par les revenus des Douanes qui constituent l'essentiel des recettes de l'état chinois ; le surplus des recettes est reversé au gouvernement une fois donnée l'approbation des grandes Puissances : les comptes rendus des séances du corps diplomatique dont le jeune Alexis Leger était le secrétaire attitré, évoquent ainsi, à chaque réunion la question du surplus des recettes douanières », in *Miroirs croisés Chine-France (XVII^e –XXI^e siècles)...*, p. 183.

⁵⁵ Jean Filliozat, « Paul Pelliot, honneur de la sinologie française », in *Paroles prononcées...*, p. 14.

approchait où les dons si variés du jeune sinologue et les connaissances multiples qu'il avait accumulées allaient trouver une occasion de s'exercer impossible à prévoir⁵⁶. On savait que, sous l'empire des Han (206 av. J.-C. – 220 ap. J.-C.), le long de la fameuse « Route de la Soie » reliant la vallée du Fleuve Jaune à l'empire romain et par laquelle le Bouddhisme pénètre en Chine, l'Inde servant de relais au commerce de la soie, s'étaient développées des oasis dont les missions archéologiques en Asie Centrale commençaient à mettre à jour des vestiges.

« Le sable a recouvert d'un linceul les villes jadis si peuplées et le voyageur erre au milieu de la vague sèche et brûlante du désert aride sans penser que son pied foule l'oasis jadis fertile qui abritait des tribus nombreuses et prospères »,

ainsi s'exprime Henri Cordier dans un ouvrage dont Saint-John Perse possède un exemplaire⁵⁷ dans sa bibliothèque. Le fameux explorateur, sir Aurel Stein⁵⁸ a été missionné par le gouvernement de l'Inde pour conduire une mission archéologique dans le Turkestan chinois au cours de l'année 1900-1901. Les grottes des « Mille Bouddhas », à Dunhuang, suscitent la curiosité des chercheurs⁵⁹. Sir Aurel Stein s'y installe au cours d'une deuxième campagne en 1907.

Mais revenons à Paul Pelliot et à sa fameuse mission. En ce début de XX^{ème} siècle, l'Asie centrale est un enjeu à la fois politique et scientifique. Paul Pelliot, rentré en France en 1904⁶⁰, est missionné, sous l'impulsion d'Emile Sénart, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, par la section du Comité international de l'exploration de l'Asie centrale, avec le concours du Ministère de l'Instruction publique, de la Société de Géographie, du Comité de l'Asie française et de quelques particuliers. La France entend se positionner dans cette partie du monde où se succèdent depuis peu des expéditions européennes⁶¹ et la préparation de la deuxième expédition de sir Aurel Stein met le feu aux poudres.

Les membres de la « mission Pelliot » sont le docteur Louis Vaillant, médecin de l'armée coloniale et ami d'enfance de Paul Pelliot, chargé des relevés géographiques et astronomiques, ainsi que Charles Nouette, naturaliste et photographe. Ils prennent le départ en août 1906 après que Paul Pelliot a pris le soin d'apprendre le russe. À Tachkent, P. Pelliot met à profit l'arrêt forcé de presque deux mois dans l'attente des bagages pour apprendre le turc. Celui que nous désignons jusque-là comme sinologue, on le voit, est bien plus encore et suscite l'intérêt sur son passage, force même le respect. À Kashgar (province du Xinjiang), les mandarins administrateurs de la province sont favorablement impressionnés par ce Français connaisseur de leur langue, de leur littérature, de leur cérémonial. Louis Vaillant s'en souvient dans la communication lue le 8 février 1946 à la Société Asiatique⁶² :

les voyageurs quittent le sous-préfet d'une petite ville où ils ont fait étape et regagnent leur campement quand ils entendent les trois coups de canon qui annoncent la venue du mandarin. On s'affole : rien n'a été prévu pour le recevoir. Paul Pelliot se confond en excuses quand surgissent, comme par enchantement, « des tasses de thé, des plateaux chargés de tranches de melon ou de pastèque ou couverts de pâtisseries. » Le mandarin s'exclame : « Vraiment, vous autres Européens, vous

⁵⁶ Adolphe Lods, *op.cit.*, p. 521.

⁵⁷ Henri Cordier, « L'Asie centrale et orientale et les études chinoises, discours prononcé à la Sorbonne par Henri Cordier, à la Séance générale du Congrès des Sociétés savantes, le vendredi 24 avril 1908 », in *Mélanges d'Histoire et de Géographie Orientales*, Paris, Librairie des cinq parties du monde, Jean Maisonneuve et fils, 1920– tome I, p. 12. FSJP.

⁵⁸ Aurel Stein (1862 – 1943), archéologue, spécialiste de langues orientales (il comprend le sanskrit, mais pas le chinois), directeur du Collège oriental de Lahore.

⁵⁹ Catherine Mayaux précise les circonstances de la découverte de la bibliothèque murée de Dunhuang (ou Touen-Houang), *Saint-John Perse lecteur poète...*, p. 17-18.

⁶⁰ Les ouvrages rapportés (chinois, tibétains et mongols) entrent dans le fonds de la Bibliothèque nationale de Paris, les peintures dans celui du musée du Louvre.

⁶¹ Jean-François Jarrige, « Les carnets de route de Paul Pelliot (1906-1908) : Un document exceptionnel enfin publié ». In *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152^{ème} année, N. 3, 2008. p. 1273-1282 (le début de l'article recense brièvement les différentes découvertes importantes effectuées un peu avant la fin du XIX^{ème} siècle et surtout après 1900.)

⁶² in *Paroles prononcées...*, p. 21-28.

savez voyager. J'admire qu'en cours de route vous puissiez organiser semblable réception. Votre délicatesse m'honore profondément. » Que s'est-il passé ? Ce sont les propres serviteurs du mandarin qui ont tout apporté ! Et Louis Vaillant de conclure l'anecdote : « Dans ce petit fait, il n'y a pas seulement un exemple du raffinement que peuvent atteindre les formes de la politesse chinoise, mais aussi un écho des recommandations parvenues de Kashgar. »

Selon Louis Vaillant toujours, la notoriété de P. Pelliot est établie parmi les lettrés chinois « modernistes » qui, dans le contexte conservateur entretenu par l'impératrice Tseu-Hi, ont suivi l'exil du Duc Lan, cousin germain de l'empereur. Ce dernier offre à Paul Pelliot un manuscrit du VIII^{ème} siècle. Le chercheur y voit une confirmation de ce qui l'attend. C'est en 1908 qu'il atteint Dunhuang, dans une oasis du bord du désert de Gobi, à la frontière des provinces de Gansu et du Xinjiang⁶³. Aurel Stein vient de quitter l'endroit après s'être fait ouvrir la fameuse grotte de Dunhuang, moyennant rétribution à un prêtre taoïste, celui par qui la découverte put avoir lieu, et a emporté des manuscrits et des peintures qui sont aujourd'hui à Londres. Paul Pelliot espère faire, lui aussi, une « bonne moisson » - selon ses termes - dans cette grotte « qui n'avait pas trois mètres en tous sens » et qui recèle en effet, quand il y pénètre - le 3 mars 1908 -, après avoir gratifié le moine taoïste de 500 taels, quantité de rouleaux manuscrits datant du IV^{ème} au X^{ème} siècles. La bibliothèque enterrée vers 1035, par crainte d'une invasion, contient également de nombreuses peintures (sur soie et sur chanvre) et des imprimés xylographiques largement antérieurs à Gutenberg. Les manuscrits sont des documents chinois pour la plupart, mais aussi tibétains, en ouïghour, en sanskrit, ou encore dans des langues jusqu'alors inconnues (sogdien, koutchéen, agnéen, khotonais). « Nous sommes là en présence d'une des plus sensationnelles trouvailles qui aient été faites dans le domaine de la philologie ; non sans raison, on a comparé cette bibliothèque retrouvée au Kan-sou à celle dont l'incendie d'Alexandrie avait privé les études classiques »⁶⁴. Les documents sont de précieuses sources notamment sur le bouddhisme, l'histoire, la géographie, la littérature, la philosophie. On imagine la frénésie du chercheur, même s'il n'est pas tout à fait l'inventeur de Dunhuang dont la découverte n'était pas aussi « impossible à prévoir » que le laisse entendre Adolphe Lods⁶⁵. Ses connaissances - celle notamment du chinois ancien - lui permettent de procéder à un travail de tri plus expert que celui de son prédécesseur, Aurel Stein, tâche intense qui l'occupe pendant trois semaines.

La fameuse mission Pelliot - de deux ans et demi - contribua à la célébrité de ce jeune explorateur de 30 ans dont une salle du musée du Louvre porte le nom depuis le 12 mars 1910. Le jeune sinologue est nommé professeur au Collège de France et inaugure la chaire d'Asie centrale. L'étude des manuscrits rapportés est désormais la tâche qui l'attend. Au sujet de ces manuscrits, une polémique éclate dès le retour du savant qui n'a pas que des amis, l'épisode le prouve : certains doutent de l'authenticité des documents, s'interrogent tout au moins sur les critères du « tri » effectué en un temps record. Certes, l'urgence de la récolte a entraîné des choix, mais n'est-ce pas là une illustration de la responsabilité du chercheur dont la méthode maîtrisée de croisement des textes anciens ne peut pas être mise en doute même si ses propres sujets d'intérêt ont dû orienter ses choix ? Il n'en reste pas moins que le matériau rapporté continue de nourrir les travaux de recherche actuels⁶⁶.

⁶³ Cf. carte en annexe.

⁶⁴ Louis Renou, *op. cit.*, p. 133.

⁶⁵ Adolphe Lods, *op. cit.*, p. 521.

⁶⁶ Adrien Bossard, « PELLIOT Paul (28 mai 1878, Paris – 26 octobre 1945, Paris) », Publié le 17 février 2014 - <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/pelliot-paul.html>

Il faut ici revenir sur les circonstances de ce que nous avons désigné comme « découverte » ou « récolte ». On l'a vu, c'est en soudoyant le moine taoïste, comme l'avait fait Aurel Stein avant lui, que Paul Pelliot a pu enrichir non seulement la Bibliothèque nationale de Paris, le Louvre, mais le musée Guimet par la suite. Louis Vaillant rappelle la discrétion avec laquelle le précieux chargement fut embarqué sur le paquebot, la présentation que Paul Pelliot fit des principaux manuscrits chinois à Pékin, une fois certain du départ du « trésor », et la réaction immédiate qui s'en suivit : un embargo sur tout ce qui existait dans la grotte. « Le brave moine a dû passer un mauvais quart d'heure »⁶⁷. Pillage d'un trésor national, voilà plutôt comment les érudits chinois, dont on peut comprendre le sentiment de trahison, ont pu percevoir ce qui vaut à Paul Pelliot tous les honneurs en France. Paul Demiéville, dans son allocution « La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l'Extrême-Orient »⁶⁸, nous fournit des informations précieuses qui permettent d'envisager la portée scientifique du travail d'un chercheur et d'un maître dont il ne souhaite pas mettre en doute l'honnêteté intellectuelle⁶⁹. D'abord, Paul Pelliot dresse sur place un inventaire des manuscrits trouvés à Dunhuang. La première liste sommaire du contenu des vingt-quatre caisses transportées à Paris est recopiée par un de ses élèves chinois et publiée à Pékin en 1932. Peu avant la seconde guerre mondiale, un érudit de la Bibliothèque nationale de Pékin, M. Wang Tchong-min, en dresse un catalogue détaillé et on en prévoit alors la parution dans les publications de la Bibliothèque nationale de Paris. Or ce M. Wang Tchong-min travaille, à compter de 1940, à la Bibliothèque du Congrès de Washington où Alexis Leger vient lui-même de trouver un emploi après son exil outre-atlantique⁷⁰. Nous aurons l'occasion de revenir sur les circonstances probables de rencontre entre Paul Pelliot et Alexis Leger en 1945. La Chine sinon la sinologie semble ne jamais quitter tout à fait celui qui signe désormais son œuvre de son pseudonyme Saint-John Perse. Quant à Paul Pelliot, c'est dans un échange entre érudits chinois et occidentaux qu'il envisage la sinologie, malgré les grincheux, contre qui le défend Paul Demiéville, qu'il s'agisse des intellectuels chinois se sentant trahis ou des envieux remettant en cause l'authenticité des documents ramenés par leur compatriote. Le parallèle est tout de même difficile à suivre même si Paul Demiéville affirme : « En Chine, les véritables savants ne lui en tinrent pas rancune. »⁷¹ La mission Pelliot s'inscrit dans l'histoire des patrimoines déplacés, dont la restitution ou sa revendication défraie de temps en temps la chronique⁷².

Dunhuang reste, quoi qu'il en soit, la grande exploration archéologique de Paul Pelliot en Chine, et la dernière. Il faut imaginer, entre 1908 et 1914, le professeur désormais attaché à sa mission d'enseignement au Collège de France où la chaire d'enseignement des langues, histoire et archéologie de l'Asie Centrale a été créée pour lui. Sa leçon d'ouverture du 4 décembre 1911 s'intitule *Influences iraniennes en Asie centrale et en Extrême-Orient* et ses publications s'enchaînent sans épuiser, loin s'en faut, le trésor auquel son nom reste attaché. En 1914, ses travaux sont interrompus, jusqu'en 1919. N'oublions pas les exploits qui ont valu à Paul Pelliot la croix de la Légion d'Honneur et le grade de maréchal des logis. Au début de la guerre – il est alors âgé de 36 ans - il est mobilisé au 13^e régiment d'artillerie, il est promu sous-lieutenant et rattaché aux missions françaises auprès des armées britanniques. Ses connaissances du turc et de l'anglais lui valent d'être désigné comme officier de liaison auprès du général commandant le corps expéditionnaire britannique aux Dardanelles, mission qu'il remplit de janvier 1915 à janvier 1916. Rentré en France au mois de février 1916, il est affecté, comme lieutenant à titre temporaire, au 3^e Bureau – c'est-à-dire au service du renseignement – pour les théâtres d'opérations extérieures du grand Quartier Général. Nommé lieutenant à titre définitif le 6 mai 1916, il

⁶⁷ in *Paroles prononcées...*, p. 27.

⁶⁸ *Ibidem*, pp. 29-48.

⁶⁹ Paul Demiéville est lui-même nommé professeur de chinois à l'École des Langues orientales en 1930.

⁷⁰ Henriette Levillain, *Saint-John Perse*, Fayard, 2013.

⁷¹ Paul Demiéville, *op. cit.*, p. 41.

⁷² On songe notamment aux demandes réitérées par l'État grec du retour de la frise du Parthénon dans son pays d'origine : à ce sujet, le *Figaro* intitulait un de ses articles, le 5 décembre 2014 : « Marbres du Parthénon : la querelle s'envenime entre Athènes et Londres » URL : <http://www.lefigaro.fr/culture/2014/12/05/03004-20141205ARTFIG00342-marbres-du-parthenon-la-querelle-s-envenime-entre-athenes-et-londres.php>

quitte la France le 25 mai pour se rendre en Chine où il est attaché militaire adjoint, nommé capitaine à titre temporaire à son arrivée, le 20 juin 1916⁷³. Il retrouve Pékin où, toujours à l'affût de documents, il fait l'acquisition d'un manuscrit chinois, *l'Histoire secrète des Mongols*, qu'il restitue dans sa langue originale et traduit en français : le manuscrit d'époque Ming (dynastie régnante de 1368 à 1644) retrace la vie princière des origines au temps de Gengis-Khan (XIII^{ème} siècle).

A partir d'octobre 1917, la révolution russe change la donne et les Alliés craignent l'envoi de troupes allemandes en Sibérie, jusqu'à Vladivostok et même en Chine. La ligne du Transsibérien est un enjeu stratégique de première importance. C'est dans ce contexte que Paul Pelliot est détaché de Pékin pour se rendre en Sibérie et à Kharbin, en Mandchourie, dans le courant de l'année 1918 : il est chargé d'y établir des liens avec l'armée cosaque antibolchévique du général Grigorij Semenov⁷⁴, afin d'avoir la mainmise sur le Transsibérien. Ainsi, durant l'année 1918, Paul Pelliot jouerait les intermédiaires entre Sibérie, Mongolie et Pékin, rapportant les nouvelles du général et négociant les subventions dont ce dernier a besoin. Paul Pelliot est ensuite nommé responsable du bureau militaire d'Irkoutsk tandis que les alliés élisent l'amiral Koltchak à la tête des troupes russes antibolchéviques. La fin de l'année 1918 coïncide avec la fin de la guerre, du moins en Europe. Autre événement : dans *La Politique de Pékin* du 3 novembre 1918 est annoncé le mariage du capitaine Paul Pelliot. « On annonce le mariage du Capitaine Pelliot, Attaché militaire adjoint, en mission en Sibérie. La cérémonie a lieu à Vladivostock. »⁷⁵ La jeune épouse est une Russe blanche, Marianne Kavorski, rencontrée parmi ceux qui fuient le régime mis en place par la révolution bolchevique. Jacques Bacot se souvient d'elle, non sans une certaine ironie tellement elle lui semble bien peu consciente du génie de son mari quand elle confie à Maggy Bacot, la femme de Jacques : « j'ai épousé un bel officier, et je me retrouve avec un petit professeur. »⁷⁶ A un collègue venu recueillir les ouvrages légués par son mari, elle remarque, avec une naïveté déroutante : « mon mari avait la fâcheuse habitude de souiller tous ses livres en écrivant dans les marges, mais j'ai tout effacé. » Rendons grâce à Mme Leger de n'avoir pas commis pareille bévue ! De son côté, Philippe Flandrin, dans la biographie sévère qu'il publie en 2008⁷⁷, décrit la passion commune des deux époux pour les verres gravés dont ils font la collection. Il présente ainsi Marianne Pelliot comme la conservatrice de ce musée privé et qui fait même l'objet d'un catalogue publié en 1929.

Après la guerre, Paul Pelliot reprend naturellement ses travaux interrompus. Notons qu'en 1920 est créé l'Institut des Hautes Etudes Chinoises dont il prendra la direction l'année suivante. Pendant l'entre-deux guerres, Paul Pelliot est amené à voyager non pas pour effectuer de nouvelles missions archéologiques, mais pour donner des conférences, au Caire, en Amérique, en Extrême-Orient. Cependant, la recherche n'est jamais loin : lors d'un séjour à Rome, autorisé à effectuer des investigations dans les archives vaticanes, il retrouve et peut traduire des lettres en mongol adressées au pape par les conquérants mongols. Certains peuvent s'étonner que le maître n'ait pas laissé un ouvrage de synthèse attendu sur l'Histoire de l'Asie centrale : peut-être estimait-il encore longues et nécessaires les analyses du matériau, peut-être n'avait-il pas lui-même le goût de la synthèse et préférerait-il l'analyse,

⁷³ Olivier de Bernon, « Note sur les circonstances de la rencontre du sinologue Paul Pelliot et du Tibétologue Jacques Bacot en Sibérie Orientale, à la fin du premier conflit mondial » in *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, actes de Colloque, 2013. Colloque international dirigé organisé par Pierre Drège, Georges-Jean Pinault, Christina Scherrer-Schaub et Pierre Etienne Will, au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Palais de l'Institut), 2-3 octobre 2008. Actes édités par Jean-Pierre Drège et Michel Zink, p. 205-209.

⁷⁴ Grigorij Mihailovič Semenov (1890 – 1946), résolument anti-bolchevik et prêt à en découdre le long de la ligne du Transsibérien, malgré la faiblesse de ses troupes recrutées dans la région d'Irkoutsk.

⁷⁵ *La Politique de Pékin*, 1918, n° du 3 novembre, p. 687. FSJP

⁷⁶ Olivier de Bernon, *op.cit.*, p. 205-209.

⁷⁷ Philippe Flandrin, *Les Sept Vies du Mandarin français, Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, Paris, éd. du Rocher, 2008, p. 232. Malgré le parti-pris, clairement affiché dans la préface de l'ouvrage, de considérer Paul Pelliot comme « un homme de l'empire colonial français », l'auteur, dont l'ouvrage manque d'une impartialité attendue dans un ouvrage scientifique, s'appuie sur des sources, elles, tout à fait scientifiques. C'est la raison pour laquelle nous pensons pouvoir nous y référer, dans une certaine mesure. Notre propos n'est ni de glorifier ni de jeter l'anathème sur le personnage de Paul Pelliot : nous cherchons à donner un portrait fiable d'un savant dans son contexte.

la traduction et le commentaire, peut-être a-t-il manqué de temps tant ses activités sont débordantes dans une époque tourmentée. La deuxième guerre mondiale se profile déjà à l'horizon. Paul Pelliot affiche clairement son opposition à l'ennemi occupant - à soixante et un ans, il n'a pas pu être mobilisé - et assiste impuissant à l'instauration de règles désormais imposées par le régime hitlérien. Dans sa biographie du « mandarin français », Philippe Flandrin reproduit une grande partie du discours prononcé par Paul Pelliot devant ses pairs du Collège de France, le 25 mai 1941, pour la défense de l'orientaliste Albert Gabriel, cible de la presse d'extrême-droite⁷⁸. L'extrait met en évidence les valeurs auxquelles le doyen de l'institution est indéfectiblement attaché :

« qui continue d'appartenir à notre maison se doit- et nous doit – de demeurer fidèle à l'esprit de liberté et de tolérance qui lui a permis d'y entrer. (...) C'est au libéralisme de sa charte à la conception de son recrutement, et à Dieu ne plaise qu'on y touche, que le Collège de France doit, pour reprendre le mot de Renan⁷⁹, d'avoir toujours été bâti en hommes. Mais la vérité est que ces hommes, en très grande majorité, n'ont jamais voulu faire de politique, ni de droite ni de gauche, et sont simplement de bons Français qui ne demandent qu'à travailler en paix pour le progrès des connaissances humaines et le meilleur renom de leur pays. »

Albert Gabriel est élu à la chaire d'Histoire de l'art de l'Orient musulman, mais en avril 1942, Paul Pelliot est arrêté par les Allemands et détenu quelques jours à la prison de Fresnes avec d'autres membres de l'Institut. On imagine aisément que les travaux du savant avancent peu dans cette période terrible qui voit la disparition, à Buchenwald, d'hommes tels que Maurice Halbwachs, Henri Maspero. Le temps de la libération arrive. En janvier 1945, le gouvernement du général de Gaulle propose à Paul Pelliot d'accompagner Paul-Emile Naggiar, ancien ambassadeur de France à Pékin (de 1936 à 1938), à Hot Springs, en Virginie, en tant que délégué à la Conférence sur les affaires du Pacifique, dont l'objet - de dissension entre les Etats-Unis et les empires coloniaux (France et Grande-Bretagne) – est la question coloniale. C'est au nom de la préservation des cultures et patrimoines indigènes que Paul Pelliot s'oppose à l'idée d'émancipation selon une argumentation à replacer dans son contexte, assurément, car elle serait difficilement recevable aujourd'hui.

Saint-John Perse présente, de façon méthodique comme on l'a vu, « les sinologues » puis « les tibétisants ». Nous avons commencé notre tour du cercle de sinologues disparus par Paul Pelliot, mais avant de parler de Marcel Granet et Alexandre von Staël-Holstein, ce premier portrait nous incite à présenter celui que Paul Pelliot rencontre quelque part en Sibérie, qui devient son ami, qui le reconnaît et le salue comme le « Pelliot des manuscrits de Dunhuang », comme on va le voir. Il s'agit de Jacques Bacot.

Les deux tibétologues, Jacques Bacot et Gustave-Charles Toussaint, seront eux-mêmes amenés à traduire des manuscrits tibétains ramenés par « l'homme de Dunhuang », c'est la raison pour laquelle leur portrait suit de près celui que nous venons d'établir.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 239-242. Albert Gabriel est candidat au Collège de France, mais certains lui reprochent d'être communiste.

⁷⁹ Notons au passage que la chaire d'Asie centrale créée pour Paul Pelliot prit la place de celle de langues hébraïques et chaldaïques illustrée, notamment, par Paul Renan (Adolphe Lods, *op. cit.*, pp. 522).

I.1.2. Les « tibétisants »

I.1.2.1. Jacques Bacot (4 juillet 1877 – 25 juin 1965).

« Le lent, le grand, le brun, le doux Jacques Bacot ... »

Victor Segalen, *Tibet*, XL

Dans la notice nécrologique qu'il consacre à Jacques Bacot, George Cœdès⁸⁰ évoque la « souriante autorité » avec laquelle l'homme présidait les séances de la Société asiatique : il avait en effet succédé, en 1946, à son ami Paul Pelliot à la présidence de la Société dont il avait été lui-même trésorier pendant une vingtaine d'années. On connaît Jacques Bacot comme un tibétologue et c'est d'ailleurs ainsi que le présente la Pléiade de Saint-John Perse, mais, comme le fait remarquer Marcelle Lalou⁸¹, il commence par être un « explorateur ». Pourquoi cet homme né dans un milieu d'industriels, à Saint-Germain en Laye, le 4 juillet 1877, éprouve-t-il très tôt une attirance pour cette contrée lointaine ? C'est en effet la destination qu'il se fixe en 1906, après une première incursion en Asie centrale. Marcelle Lalou en cherche une origine et une explication qu'elle trouve dans la relation entre le jeune homme et son grand-père paternel, un voyageur précurseur pour son temps qui avait, dit-elle, « sans doute fait concevoir au petit-fils l'existence d'horizons inconnus »⁸². Quant au choix plus précis du Tibet, il aurait été inspiré au jeune homme au cours d'une conférence à la Société de géographie au sujet de la Haute-Asie dont les cartes figuraient le Tibet comme une « large tache blanche »... sur laquelle il restait à imprimer ses propres pas de chercheur. A vrai dire, aucune autobiographie ne permet de valider ce qui s'apparenterait à une véritable vocation. Peut-être faut-il davantage y voir un hasard bienheureux. C'est ce que propose Anne-Marie Blondeau, dans la préface d'un ouvrage initialement paru en 1912, disparu des librairies pendant près d'un siècle, et réédité en 1997, dont le titre est d'une actualité frappante pour peu qu'on s'intéresse un tant soit peu à la cause de cette région du monde, *Le Tibet Révolté*. Elle-même directrice d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, section des sciences religieuses, rapporte un souvenir que le Pr. Stein⁸³ lui a transmis d'une conversation qu'il eut avec Jacques Bacot :

« Jacques Bacot voulait effectivement être explorateur, mais dans le Pacifique. Ce projet échoua, et il entreprit en 1904 un tour de monde ; c'est ainsi qu'il aboutit en Indochine alors qu'on achevait la construction du chemin de fer du Yunnan ; il y rencontre aussi les pères des Missions étrangères qui avaient de fragiles implantations dans cette région frontière Yunnan – Tibet – Birmanie depuis le milieu du XIX^e siècle (le célèbre dictionnaire tibétain-français familièrement cité comme « Desgodins » est le fruit d'un labeur collectif de ces missionnaires). Cette version paraît plus plausible ; elle pourrait expliquer pourquoi Jacques Bacot décida de pénétrer au Tibet par le Yunnan, et non par l'un des itinéraires classiques quand on vient de Chine : Sining, Tatsienlou ou Chendu. »⁸⁴

⁸⁰ George Cœdès, « Jacques Bacot. (1877-1965.) », in *Journal Asiatique*, 1965, p. 411-413.

⁸¹ Marcelle Lalou, « Jacques Bacot (1877 – 1965) », *Annuaire 1967/1968, Ecole Pratique des Hautes Etudes, IV^e section, sciences historiques et philologiques*. Paris, 1968, pp. 47-51. Marcelle Lalou meurt deux ans après avoir rendu hommage à son maître et ami, le 15 décembre 1967. Elle lui avait succédé comme directeur de philologie tibétaine à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en 1938.

⁸² *Op. cit.* p. 47.

⁸³ Il s'agit de Rolf Alfred Stein (1911 – 1999), professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Ve section, religions de la Chine et de la Haute Asie, de 1951 à 1975.

⁸⁴ Jacques Bacot, *Le Tibet Révolté, Vers Népémakö, la Terre promise des Tibétains*, 1909 – 1910. Ed. Phébus, Paris, 1997, collection « d'ailleurs ». Introduction : Jean-Pierre Sicre. Préface : Anne-Marie Blondeau, p. 16.

C'est en effet en « touriste » que le jeune homme effectue son « Grand Tour ». Quant à son « échec », c'est peut-être un exemple de sérendipité⁸⁵ dont le nom, ne l'oublions pas, emprunte à un conte persan.

Suivant un itinéraire déjà connu et s'en excusant presque, Jacques Bacot affirme : « Ceci n'est pas de l'exploration, ce n'est que du tourisme »⁸⁶. Cependant, le contexte est tendu et les missionnaires ont mis en garde le jeune voyageur contre les dangers qu'il encourt en raison de la guerre sino-tibétaine qui dévaste la région⁸⁷. Son premier périple dure un peu plus de six mois, entre mars et décembre 1907 : « il parcourt la région frontière comprise entre les trois grands fleuves, le Salouen, le Mékong et le Fleuve Bleu. Son personnel fixe se compose de deux interprètes, un pour le chinois, l'autre pour le tibétain, un cuisinier, deux boys. La nuit, il dort dans les temples, dans la chapelle privée sur le toit d'une maison ou sous la tente. Trompant la surveillance des mandarins chinois et de son escorte, il pénètre au Tibet interdit, « sans l'intention ni les moyens d'aller bien loin ». Au milieu d'innombrables pèlerins, il suit la route pieuse qui contourne le massif sacré de la « Neige Blanche » (*Kha-ba dkar-po*) »⁸⁸. A son retour, en 1908, il s'inscrit au cours de Sylvain Lévi à l'École Pratique des Hautes Études : Paul Pelliot, qui a suivi les cours du même maître, s'apprête à atteindre Dunhuang et les échos de sa mission ont dû parvenir aux oreilles de celui qui deviendra son ami. C'est au cours de cette année d'étude que George Cœdès, son cadet de dix ans, fait la connaissance de Jacques Bacot auréolé du « prestige de l'explorateur »⁸⁹.

En 1909, Jacques Bacot repart pour le Tibet. Cette fois, la voie qu'il désire explorer ne permet plus de parler de « tourisme ». Depuis Yunnanfou (Kunming), il monte vers le Nord, à travers la province du Sichuan⁹⁰, bifurque vers l'ouest et redescend à travers le Kham, l'une des trois provinces du Tibet. Sans être témoin direct de combats, Jacques Bacot recueille les échos des affrontements entre Chinois aux visées impérialistes et Tibétains dont le territoire s'amenuise progressivement. Il en voit en revanche les conséquences : temples et monastères dévastés, exode des populations. Le conflit a également des répercussions terribles sur les missionnaires. Les deux expéditions de Jacques Bacot coïncident avec les déplacements du Dalai-Lama : « c'eût été pour convaincre l'empereur mandchou de faire cesser les attaques que le Dalai Lama se serait rendu à son invitation et serait parti pour Pékin au lieu de regagner Lhassa. A peu près au moment où Jacques Bacot quittait le Tibet par le sud à l'issue de son premier voyage, le Dalai Lama atteignait Sian [X'ian], l'ancienne capitale de la dynastie T'ang, Ch'ang-an. Et tandis que Jacques Bacot entreprenait le deuxième voyage qu'il relate dans le Tibet révolté (28 mai 1909–14 mars 1910), le Dalai Lama revenu à Lhassa devait fuir à nouveau, cette fois devant la menace de troupes chinoises, et se réfugier en Inde sous la protection des Britanniques. On sait que c'est la révolution en Chine qui lui permit de rentrer au Tibet ; mais Jacques Bacot avait quitté

⁸⁵ « Néologisme venant du mot anglais *serendipity* signifiant découverte faite par hasard alors qu'on est initialement à la recherche d'autre chose. Ce terme a été introduit au XVIII^{ème} siècle par l'Anglais Horace Walpole d'après le conte persan *Voyages et aventures des trois princes de Serendip* (Ceylan en persan ancien). Cette histoire relate leurs découvertes liées à la fois au hasard et à leur sagacité. Inspiré de ce conte oriental, le personnage de Zadig, dans l'œuvre de Voltaire, illustre également ce cheminement intellectuel empreint de providence et de discernement. » Extrait d'un article de Françoise Laugée, Ingénieur d'études à l'Université Paris 2 – IREC (Institut de recherche et d'études sur la communication), REM N°20, Automne 2011. URL : <http://la-rem.eu/glossary/serendipite/>

⁸⁶ Jacques Bacot, *Dans les marches tibétaines*, Paris, librairie Plon, 1909, p. 1.

⁸⁷ Depuis le début du siècle, le Tibet est en proie aux visées des Grandes Puissances en Asie centrale. L'invasion de la région par le colonel britannique Younghusband en décembre 1903 est une réaction à l'expansion russe dans la région. En Septembre 1904, la Grande-Bretagne et le Tibet ont signé le traité de Lhassa en vertu duquel l'état tibétain ouvre certains points frontaliers au commerce indien et devient un vassal de la Grande-Bretagne, au grand dam de la Chine (suzeraine du Tibet depuis 1750). Deux ans plus tard, une convention sino-britannique signée à Pékin le 27 avril 1906 reconnaît la suzeraineté de l'empire chinois au Tibet et les colons chinois s'installent dans la région malgré les résistances des populations locales.

⁸⁸ Nous recopions ici un extrait du catalogue de l'exposition du Musée de l'Homme, « Voyages dans les Marches Tibétaines », éd. du Muséum, Laboratoire d'Ethnologie, 1989, p. 8. *Kha-ba dkar-po* (*Kawagebo*) est la plus haute montagne de la province du Yunnan (6740m.)

⁸⁹ George Cœdès, *op. cit.*, p. 412.

⁹⁰ Cf. carte en annexe.

le pays, où il ne devait jamais revenir. Comme les missionnaires, il avait pu pénétrer à deux reprises aux frontières du pays interdit sous la protection des mandarins, et avec une escorte chinoise. La chute de la Chine impériale⁹¹ entraîna une fermeture encore plus grande du Tibet, sous le contrôle des Britanniques.»⁹² Cependant, Jacques Bacot prend ses distances par rapport à ses protecteurs chinois. Ayant appris le tibétain avec son compagnon d'aventures Adjroup Gumbo⁹³ qui le suit en France après sa première expédition, l'explorateur entreprend son deuxième voyage en tibétologue et « tibétophile » oserions-nous dire.

« Les Tibétains, jusqu'à Bacot, avaient la plus vilaine réputation : laids, sales, fourbes – liste de vertus non limitative. Sales surtout : le mot revient comme un leitmotiv dans les récits des voyageurs du XIX^e siècle. [...] Et voilà que Bacot, qui poussait en son intime la propreté jusqu'à la manie, va s'éprendre de ces pouilleux ; qu'il sera même le premier à célébrer leur noblesse native, leur courage, leur générosité – on a presque envie d'écrire : leur beauté »⁹⁴.

Quant à l'objectif de son deuxième voyage, il est précisément dicté par des rumeurs voire des préjugés qui poussent l'explorateur vers une région méconnue : le Poyul, entre les bassins de l'Irrawady et du Brahmapoutre (partie ouest du Kham). Au cours de son périple qui n'atteint pas son but (nouvel échec), il croise des populations en route vers « Népémakö, la Terre promise des Tibétains », celle dont parlent les vieilles prophéties. Nouveau mystère qui oriente les pas de Jacques Bacot (nouvelle orientation). Deuxième échec, deuxième hasard bienheureux : Jacques Bacot découvre les sources de l'Irrawaddy jusqu'alors inconnues. « Il minimise sa découverte, avec une modestie qui semble l'un de ses traits les plus frappants, et qui a peut-être empêché que son apport à la tibétologie ne soit évalué à sa juste mesure. »⁹⁵

De retour à Paris, il reprend ses études et obtient le diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, en 1914, grâce à son travail de traduction du *Vessantara-jātaka*, une épopée bouddhique qui relate comment le roi Vessantara, grâce à la perfection du don (entendu comme sacrifice), se rapproche de celle de l'Eveil du Bouddha⁹⁶. La première Guerre Mondiale l'éloigne brutalement de ses travaux et, comme son ami Paul Pelliot, il est mobilisé. D'abord affecté au 70^e régiment d'infanterie territoriale, il est nommé sergent puis sous-lieutenant et lieutenant (en 1917). Il participe aux combats d'Argonne et de Verdun où il est blessé. « Nommé commandant du groupement chinois de travailleurs coloniaux à Alençon à compter du 3 décembre 1917, Bacot est mis, le 30 août 1918, à la disposition du général français commandant l'armée tchécoslovaque en Sibérie. Ayant rejoint Pékin au mois de novembre 1918, il apprend sur place la nouvelle de l'armistice qui ne signifie cependant pas encore la fin des opérations en Extrême-Orient. Il embarque dans le Transsibérien le 8 décembre en direction de l'ouest. »⁹⁷ Or qui est le capitaine à qui se présente le lieutenant Jacques Bacot ? Paul Pelliot lui-même.

⁹¹ En 1911.

⁹² Anne-Marie Blondeau, *op. cit.*, p. 19.

NB. La constitution de la nouvelle République de Chine proclame que le Tibet (ainsi que la Mongolie et le Turkestan) font partie de la République de Chine. De fait, sous la protection des Qing depuis le XVIII^e siècle, le Dalaï-Lama et le Tibet, avec la chute de la dynastie, regagnent leur indépendance. Le Tibet reste cependant dépendant de la Chine au regard du droit international.

⁹³ Le catalogue de l'exposition du Musée de l'Homme (cf. note 4, p. 20) présente une photographie du jeune Tibétain (p. 9), dont les impressions sur la France font l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de J. Bacot, *Le Tibet Révolté, vers Népémakö, la terre promise des tibétains suivi des impressions d'un tibétain en France*, Paris, 1912, éd. Moreau.

FSJP

⁹⁴ Jean-Pierre Sicre, *op. cit.* p. 11.

⁹⁵ Anne-Marie Blondeau, *op. cit.*, p. 22.

⁹⁶ Mustapha Naïmi, « Jean-Pierre Osier, Le "Vessantara Jātaka" ou l'avant-dernière incarnation du Bouddha Gotama », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 22 mars 2013. URL : <http://assr.revues.org/24678>

⁹⁷ Olivier de Bernon, « Note sur les circonstances de la rencontre du sinologue Paul Pelliot et du tibétologue Jacques Bacot en Sibérie Orientale, à la fin du premier conflit mondial » in *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, actes de Colloque, 2013. Colloque international dirigé organisé par Pierre Drège, Georges-Jean Pinault, Christina Scherrer-Schaub et Pierre Etienne Will, au Collège de France et à l'Académie des TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

« Le récit qu'a fait Jacques Bacot à sa famille de sa première rencontre avec Paul Pelliot est sommaire. Quelque part en Sibérie orientale, le lieutenant Bacot se présente au capitaine Pelliot à bord du train transsibérien. Le temps de demander l'un à l'autre s'il est bien le Jacques Bacot du *Tibet Révolté* et le Pelliot des manuscrits de Dunhuang, et se noue rapidement une amitié intellectuelle très profonde et très vive qui durera jusqu'à la disparition de Pelliot. L'amitié de ces deux savants que rapprochaient l'âge – Jacques Bacot [né le 4 juillet 1877] n'avait que quelques mois de plus que Paul Pelliot [né le 28 mai 1878] –, l'analogie de leurs expériences sur les terrains les plus difficiles, et le même intérêt érudit pour une région du monde où leurs travaux respectifs étaient pionniers, le souvenir, enfin, de leur aventure sibérienne, eurent à bien des égards des conséquences sur leur activité scientifique. Au lendemain de la guerre, Jacques Bacot fut associé par Paul Pelliot à l'étude des textes de Dunhuang relatifs à l'histoire ancienne du Tibet et conduit à organiser ses recherches dans la perspective d'un enseignement nouveau au sein de la IV^o section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes ; quelques années plus tard, Pelliot n'abandonnera la présidence de la Société Asiatique qu'avec l'assurance que Bacot consentait à lui succéder. »⁹⁸

Pour ce qui est de la mission du groupe d'officiers auquel appartiennent les deux hommes, elle semble avoir été interrompue, la situation internationale ayant changé, et les hommes affectés à la mission renvoyés vers Pékin au mois de février 1919. Une anecdote que les deux amis ont pu raconter à Alexis Leger (en homme qui aime lui-même en conter), éclaire sur les liens qui ont pu unir les deux quadragénaires à qui pareille aventure est arrivée, en plein hiver sibérien. C'est Olivier de Bernon qui la rapporte en précisant qu'il la consigne sous le contrôle de la fille de Jacques Bacot qui lui en a fait le récit⁹⁹ :

« Il arrivait que le convoi du Transsibérien à bord duquel ils avaient pris place avec leurs camarades de la « mission chinoise » fût, pendant des jours entiers, ralenti par la nécessité de dégager la voie des congères qu'y accumulait le vent de l'hiver sibérien. Souvent, pour se dégourdir les jambes et pour fumer une cigarette, Pelliot et lui profitaient de ces arrêts forcés pour descendre sur le bas-côté de la voie, pour marcher un peu en causant ou pour examiner les proches alentours. Lorsque les employés du train avaient assez dégagé la voie, le train se remettait en marche doucement et il était toujours temps de regagner le wagon-lit qui servait de logement aux officiers. Il arrivait très fréquemment qu'après avoir parcouru quelques dizaines de mètres au ralenti, les conducteurs du train fussent à nouveau obligés de l'arrêter pour recommencer leur travaux de dégagement. Un beau jour, alors qu'ils étaient descendus se délasser le long de la voie à l'occasion d'un arrêt semblable à tous les autres, Pelliot et lui furent surpris par le départ du train qui, au lieu de ne parcourir que quelque distance avant de s'arrêter à nouveau, non seulement continua sa route, mais sembla même prendre de la vitesse. Mesurant immédiatement l'extrême danger de leur situation, ils coururent avec l'énergie du désespoir pour rattraper le train qui s'éloignait. Incapables de regagner leur wagon, ils purent, *in extremis*, s'accrocher aux garde-corps de la dernière voiture. Paul Pelliot, qui était le moins grand des deux, se tint accroupi sur le degré le plus haut du marchepied, tandis que Bacot, debout sur la marche la plus basse, tentait de s'accrocher aux montants des garde-corps qui encadraient la portière. Pour leur malheur, le dernier wagon du convoi était rempli de charbon, en sorte qu'il était impossible d'ouvrir la portière vers l'intérieur. Pelliot et Bacot voyaient bien derrière la vitre, juché sur un tas de charbon à l'intérieur du wagon, un moujik qui les regardait placidement tandis qu'ils s'époumonaient à lui demander de l'aide. Le moujik semblait

Inscriptions et Belles-Lettres (Palais de l'Institut), 2-3 octobre 2008. Actes édités par Jean-Pierre Drège et Michel Zink, p. 205–209.

⁹⁸ *Ibidem*.

⁹⁹ *Ibidem*.

comprendre la situation désespérée de ces deux énergumènes accrochés dans le vent du train par quelques moins 40° à l'extérieur, mais il sembla ne pas pouvoir envisager de leur venir en aide puisqu'il lui aurait fallu poser sa pipe et dégager le charbon. Heureusement, l'absence de Pelliot et la sienne furent remarquées rapidement par leurs camarades officiers français qui, en se penchant par la fenêtre de leur wagon, les aperçurent avec effroi et leur portèrent immédiatement un secours qui n'aurait guère pu se faire attendre davantage. »

Tragi-comique, le récit aurait bien pu faire rire l'entourage des deux hommes, pourquoi pas à Pékin, pourquoi pas en compagnie d'Alexis Leger ?

Retour en France, retour à ses travaux qui l'associent désormais à l'ami qu'il ne quitte plus jusqu'à la mort de ce dernier. Jacques Bacot prend en charge l'édition et la traduction des documents tibétains historiques rapportés de Dunhuang, tâche considérable tellement les documents sont désordonnés et dans un triste état : « feuillets dépareillés, le plus souvent sans pagination, de toutes les tailles, souillés de boue, de graisse et de crottes d'oiseaux, rouleaux immenses, usés et chiffonnés, morceaux festonnés par les voyageurs ou mâchés par les ruminants, ... et le tout plus ou moins fragile et encore, malgré le temps, suffisamment malodorant. »¹⁰⁰ La tâche est d'une telle ampleur qu'elle ne verra le jour qu'en 1946 : Paul Pelliot ne connaîtra pas l'édition de la traduction des documents tibétains qu'il a lui-même rapportés de Dunhuang. Sylvain Lévi ayant demandé à Jacques Bacot d'enseigner le tibétain dans sa propre chaire¹⁰¹, ce dernier s'acquitta de cette tâche, bénévolement, pendant une vingtaine d'années, jusqu'à la création de la chaire de philologie tibétaine dont il est le premier directeur d'études. On voit combien grâce à l'explorateur « tibétophile » la langue et la littérature tibétaines ont peu à peu été intégrées à l'Université où on n'envisageait jusque-là le tibétain que dans son rapport au sanskrit. Il publie ainsi des traductions : *Trois mystères tibétains : Tchimekundan, Djroa-Zanmo, Nansal ...*, en 1921 ; *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*, en 1925 ; *La vie de Marpa, le « traducteur » suivi d'un chapitre de l'avadâna de l'oiseau nilâkantha*, en 1937 ainsi qu'une *Grammaire du tibétain littéraire*, en 1946¹⁰². Le dernier ouvrage de Jacques Bacot, paru en 1962 et intitulé *Introduction à l'Histoire du Tibet*, montre que jusqu'à la fin de sa vie, Jacques Bacot est resté attaché à éclairer ses lecteurs sur cette région du monde, son histoire, la vie qu'on y mène, sans renoncer au pittoresque, et le bouddhisme dont son œuvre témoigne de la grande connaissance.

S'il est possible (mais discutable) qu'il ait été touché par la grâce d'une conférence sur le Tibet écoutée à la Société de géographie lorsqu'il était jeune homme, il est certain qu'il fut lui-même appelé aux plus grandes responsabilités au sein de cette même Institution et d'autres : Conseil de la Société d'Anthropologie, School of Oriental and African Studies, Royal Asiatic Studies notamment. Diminué physiquement pendant ses cinq dernières années, selon la notice nécrologique rédigée par George Cœdès¹⁰³, Jacques Bacot n'avait manifestement rien perdu de ses facultés intellectuelles et de sa lucidité qui lui faisaient maudire les progrès d'une médecine qui « sait prolonger indûment des existences devenues inutiles. » Il s'éteint le 25 juin 1965, mais son nom reste associé aux multiples dons qui ont enrichi les collections du musée de l'Homme et du musée Guimet.

En consultant le site de ce dernier qui doit tant aux explorations de Jacques Bacot, on peut lire au sujet de la collection de la section himalayenne :

« en 1939, la donation faite par M. Gustave et M. Charles Toussaint comprenant 27 peintures, fut suivie de dons et de legs d'importances diverses. »¹⁰⁴

Il s'agit certainement du seul et unique Gustave-Charles Toussaint, compagnon de route d'Alexis Leger en Mongolie, qui, en effet, contribua comme Jacques Bacot à notre connaissance du Tibet.

¹⁰⁰ Ariane Macdonald, « Marcelle Lalou (1890-1967) ». In: *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*. Annuaire 1968-1969. 1969. p.55.

¹⁰¹ Il s'agit de la chaire de langue et littérature sanskrites au Collège de France.

¹⁰² Saint-John Perse possède les trois premiers ouvrages dans sa bibliothèque. FSJP

¹⁰³ George Cœdès, *op. cit.*, p. 413.

¹⁰⁴ URL : <http://www.guimet.fr/fr/collections/himalaya>

I.1.2.2. Gustave-Charles Toussaint (11 janvier 1869 – 12 octobre 1938)

« Rapide, exaltant, exalté »
Victor Segalen, *Thibet*, XLI

Le doyen des amis orientalistes qu'Alexis Leger présente comme « tibétisant », au même titre que Jacques Bacot, n'a pas exercé de fonction au sein des plus hautes institutions d'études orientales. Et pour cause : s'il se trouve en Chine au début du XX^e siècle, c'est pour y exercer sa mission de magistrat colonial. De 1917 à 1921, il est détaché par le Ministère des Affaires étrangères pour assurer la présidence du Tribunal consulaire de France à Shanghai.

Le poète Saint-John Perse, recevant aux Vigneaux (Hyères, Var) Pierre Guerre¹⁰⁵ – à partir de 1958 – se confie à ce dernier, devenu un ami intime, avec qui « il évoquait volontiers son enfance, sa jeunesse et son passage en Chine »¹⁰⁶. Il se souvient notamment de son ami Gustave-Charles Toussaint qui l'accompagne en Mongolie, au cours du mois de mai 1920, et rapporte à son sujet l'anecdote que voici : alors que les voyageurs sont installés dans leur campement, le poète entend soudain un « grand éclat de rire ». Vaguement inquiet, à cause de l'étrangeté de ce bruit, il va voir Toussaint, dans sa tente. C'était lui. Il explique qu'il venait de manger une boîte de conserve pliée dans un journal. [...] le papier d'emballage, qu'il lut, était trois pages de la revue *L'Amicale des anciens élèves des lycées d'Ille et Vilaine*. Or il était allé au lycée de Rennes. En parcourant le journal il était tombé sur une excursion faite par les élèves et professeurs, à l'initiative d'une société d'excursionnistes. Le récit de l'excursion commençait par : « la pluie tambourinait aux vitres du compartiment » et décrivait les paysages traversés par le chemin de fer. Toussaint avait ri en lisant : « Ici nous demanderons un instant de recueillement, car nous franchissons les frontières du département. » Retenons que le souvenir de Saint-John Perse est associé au rire de son ami, le même rire salué par Victor Segalen dans le poème déjà cité en épigraphe :

« De sa voix grande escaladeuse hennissant de toi dans un rire ».

L'anecdote permet au passage de situer l'origine de Gustave-Charles Toussaint et une visite aux archives d'Ille-et-Vilaine nous apprend ceci : né le 11 janvier 1869 à Rennes, l'étudiant est enregistré en 1889, sous le numéro de registre matricule 2182 comme engagé conditionnel. Passé dans l'armée de réserve de l'armée territoriale le 4 novembre 1906, il est libéré du service militaire le 4 novembre 1912. Il réside à Paris en 1899, s'installe, toujours à Paris, rue de Rennes (le détail est amusant), en août 1903. Le registre mentionne son départ, le 7 août 1903, pour un voyage de six mois dans le Turkestan et en Chine. Le 5 mars 1904, il est de nouveau résident à Paris puis, à partir du 18 mai de la même année, à Tananarive, à Madagascar. En effet, Gustave-Charles Toussaint y est nommé avocat général¹⁰⁷ avant de rejoindre son poste de juge consulaire en Chine : il voyage alors régulièrement entre Shanghai et Pékin, où il a l'occasion de rencontrer Alexis Leger.

Revenons à présent au tibétologue qui nous intéresse ici. Avocat puis juge de son état, il est aussi un « écrivain et poète à ses heures, fin connaisseur de sanskrit, mongol et tibétain, intéressé par les

¹⁰⁵ Pierre Guerre (1910 – 1978), disparu trois ans après le poète, Saint-John Perse, a littéralement inventé la Fondation Saint-John Perse en convainquant le poète de léguer sa bibliothèque à la ville d'Aix-en-Provence. Outre sa profession d'avocat au barreau de Marseille, il enseigna (les six dernières années de sa vie) à la faculté des lettres de l'Université d'Aix-en-Provence les arts dits non occidentaux en passionné et était l'un des animateurs, tout aussi passionné, de la revue *Cahiers du Sud*. Les notes qu'il a prises au cours de ses visites au Vigneaux ont été réunies et présentées par Roger Little dans *Portrait de Saint-John Perse, Sud*, 1989.

¹⁰⁶ Roger Little, *op. cit.*, avant-propos, p. 17.

¹⁰⁷ Catherine Mayaux précise, dans *Saint-John Perse lecteur poète...*, p. 38, que G.-C. Toussaint fit la connaissance de Jean Paulhan à Tananarive. Leur « correspondance inédite [...] atteste le fait qu'en 1908, les deux hommes s'étaient liés d'amitié, d'une amitié très chaleureuse. »

philosophies et religions d'Extrême-Orient»¹⁰⁸. En effet, entre 1903 et 1912, il effectue trois voyages d'exploration qui lui font parcourir la Mongolie, le Tibet, le Ladakh, le Sseu-tch'ouan (Sichuan)¹⁰⁹. La revue *La géographie* permet d'en retracer les étapes et de suivre ses découvertes¹¹⁰.

Le 2 septembre 1903, Gustave-Charles Toussaint part vers Kashgar¹¹¹. Il se dirige ensuite vers le nord-est : il reconnaît un lac salé en voie de dessèchement (Chor-Kôl sur les cartes russes). Poursuivant ses investigations que nous ne présentons pas ici en détail, il se livre à des observations : notamment des hiéroglyphes attribuables à d'anciennes tribus de la région, une inscription tibétaine, gravée sur un bloc isolé de granit. Le 12 octobre, il visite un campement de kalmouks¹¹² lamaïstes et y fait l'acquisition d'un manuscrit tibétain. Il ramène des ruines d'une cité nestorienne¹¹³ une pierre tumulaire sur laquelle figurent, entre des caractères syriaques, une croix accompagnée d'une rose. Prenant le chemin de fer de Sibérie, il arrive à Ourga, le 19 novembre. Dans une lamaserie, il observe les yourtes, les installations des lamas, les temples aux étroites salles pleines de livres et de figures sacrées et les rochers sculptés, peints et dorés de l'escarpement au bas duquel s'étage le monastère. C'est là qu'un grand prêtre taoïste lui remet un texte du *Tao-te-king*¹¹⁴. La deuxième expédition de Gustave-Charles Toussaint débute le 13 juin 1907, au départ de Tananarive. Au même moment, Jacques Bacot est lui aussi au Tibet, comme on a pu le voir. L'article de *La Géographie* intitulé « Voyage de M. G.-C. Toussaint au lac Pang-Kong »¹¹⁵ permet à nouveau de suivre sa progression. Ses observations concernent des dessins rupestres, la faune des régions traversées, des spécificités du dialecte tibétain. Il recueille également des textes tibétains et assiste à une fête de rite anté-bouddhique célébrée chaque année au temps de la moisson. Le 14 septembre, il atteint Islamabad (Pakistan). Gustave-Charles Toussaint entreprend sa dernière expédition en terre tibétaine, « Voyage au Sseu-tch'ouan et aux marches orientales du Tibet »¹¹⁶, en janvier 1911. Parti de Paris le 16, il arrive à Shanghai le 31, visite Nankin et la tombe du premier Ming. Il va voir la pagode du « Dragon de la Vallée des Esprits » et trouve dans une annexe délabrée du temple deux stèles. Il remonte le fleuve Bleu jusqu'à Wan-tien, rejoint Tch'eng-tou par la terre en franchissant des montagnes carbonifères où il a l'occasion d'observer une image tricéphale à six bras du génie de ces monts, sur laquelle des plumes de coq sont fixées avec du sang. Il gagne Ta-tchien-lou puis Li-thang et constate l'existence de formations de schistes anciens dont il compare l'aspect avec les phyllades (qui ressemblent à de l'ardoise) cambriens (- 500 millions d'années) de sa Bretagne natale. Au cours de son périple, il fait notamment la rencontre d'un compatriote chargé par le gouvernement chinois d'établir un pont suspendu moderne en un point de passage important, où les outres en peau de yak étaient encore utilisées ; il observe un aigle à tête jaune dont la variété est propre à cette région. Le 1^{er} avril, il atteint Li-thang, « la plaine d'airain » et visite la grande lamaserie. C'est là que Gustave-Charles Toussaint acquiert le fameux manuscrit dont il ne se sépare plus, le *Padma Than Yig*¹¹⁷, encore inconnu à Paris et consacré au guru Padmasambhava. C'est là aussi que, outre divers autres manuscrits dont il fait l'acquisition, il recueille la légende de Lama Kimbo, monstre ennécéphale, dont les têtes repoussaient à mesure que le prince les faisait couper, mais qui périt en perdant la neuvième et proféra alors une malédiction qui pèserait toujours sur Li-thang. Effectuant une véritable exploration en une région

¹⁰⁸ Catherine Mayaux, « La France et la Chine au XXe siècle : 1900 – 1950 », in *Miroirs croisés Chine-France (XVIIe – XXIe siècles)...*, p. 194.

¹⁰⁹ Cf. carte en annexe.

¹¹⁰ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse, lecteur-poète. Le lettré du monde occidental*, section I, « L'étude du fonds extrême-oriental de la bibliothèque du poète », chap. II « Le Tibet et la Mongolie », p. 37-38.

¹¹¹ *Bulletin de la Société de géographie*, tome IX, 1^{er} semestre 1904, p. 392-393.

¹¹² Nom donné aux descendants de Mongols occidentaux qui migrent vers l'Ouest à partir du XVIIe siècle.

¹¹³ Du nom de l'église de Perse qui adopte la doctrine de Nestorius, patriarche de Constantinople, doctrine selon laquelle Jésus-Christ était d'essence à la fois humaine et divine.

¹¹⁴ « Le livre de la voie et de la vertu », texte fondateur du taoïsme.

¹¹⁵ *Bulletin de la Société de géographie*, tome XVIII, 2^{ème} semestre 1908, pp. 421-422. Le lac Pang-Kong se trouve à l'extrémité occidentale du Tibet.

¹¹⁶ *Bulletin de la Société de géographie*, tome XXVI, 15 juillet 1912, p. 7-10.

¹¹⁷ Catherine Mayaux, *op. cit.*, p. 39.

jusqu'à là inconnue, le Yu-t'ong, il constate que les habitants sont à demi « chinoisés » : le chinois est connu, même si la langue pratiquée est le tibétain. Les hommes sont habillés à la chinoise, tandis que les femmes portent un costume tibétain. Son voyage se poursuit à travers d'autres régions encore où il continue ses remarques et récolte du matériel archéologique : estampages de stèles notamment. Le 30 mai, quatre mois et demi après son départ, il est de retour à Paris.

A la lecture de ces articles, on songe à l'enquête menée par Hérodote – son *Histoire* au sens littéral du terme – et on constate à quel point la démarche et la curiosité du voyageur Gustave-Charles Toussaint semblent encyclopédiques : faune, géologie, ethnographie, archéologie, art, linguistique, tout lui semble digne d'intérêt et la personnalité même de ce juriste de formation nous semble digne d'un travail de recherche biographique plus important que celui qui est rapidement ébauché ici¹¹⁸. Avant de revenir au travail de traducteur qui va occuper l'explorateur en possession de textes précieux, disons encore quelques mots de ce que nous pouvons retracer de la vie d'un homme qui a séduit Alexis Leger ainsi que Victor Segalen dont la correspondance est elle-aussi un document précieux par sa densité. Voici ce qu'il écrit le 24 mai 1917, à sa femme Yvonne¹¹⁹ :

« Comme Toussaint, je resonge au Tibet. Il en parle avec une frénésie grave. Il a écouté d'un air véridique le « passage » des Tibétains dans le « Cortège » de *Peintures*¹²⁰. Il a vu hier, avec une joie de fauve, les silhouettes des Lions des Leang. Comment ne rirai-je point, demain, à son investiture ? Car Wilden dit l'introniser¹²¹. Ce garçon (Toussaint) de notre âge¹²², et qui porte avec noblesse près de 50 ans, nerveux, noir, sobre, vif, enthousiaste, me parlait hier de sa maîtresse, une demi-blanche de Hanoi qu'il va se décider peut-être à faire venir ici – et dont les seins, m'affirmait-il, sont les seuls qu'il ait jamais bus du regard. Parfaits. Un beau corps aussi. Et ceci dit, nous nous replongeons dans la traduction du chant cinquième du Mantra¹²³ de Padma Sambawa, fondateur du lamaïsme – lequel chant cinquième raconte la double et inverse aventure du bon domestique Méchant-Cochon, qui parvint à la Sagesse, et du maître Délivrance-Noire qui, de méfaits en méfaits, renaquit, vampire dans la tombe de sa mère dont il suçait la cervelle et revêtit la peau ! Et tel Claudel, peuplant un parloir d'Hôtel de la définition des Anges, nous évoquons en plein Palace ou au Shanghai-Club des êtres plus formidables que les gobes-taels qui suent autour de nous. »

L'intronisation de Gustave-Charles Toussaint a lieu le 25 mai 1917. Quant à la femme dont il est question dans la lettre, Pierre Guerre note aussi sa présence aux côtés de Gustave-Charles Toussaint qui « avait scandalisé Saïgon en épousant une Annamite. »¹²⁴

Victor Segalen et Gustave-Charles Toussaint partagent la même nostalgie au spectacle des changements d'une Chine déchue à leurs yeux. Voici comment Victor Segalen la retrouve alors qu'il y avait séjourné quelques années auparavant et qu'il en déplore la dégradation avec son ami Toussaint :

¹¹⁸ Catherine Mayaux a eu l'occasion d'échanger avec le petit-fils de G.-C. Toussaint qui manifestait alors le désir de rédiger une biographie de son grand-père : souhaitons que ce projet voie le jour...

¹¹⁹ *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 2004, II, p. 885-886.

¹²⁰ Passage sur le Tibet qui figure dans *Peintures*, « Cortège et Trophée des Tributs des Royaumes » (nous reproduisons la note de l'édition H. Bouillier.)

¹²¹ Toussaint était nommé juge à Shanghai, où Wilden était Consul (idem).

¹²² Victor Segalen est né le 14 janvier 1878.

¹²³ Mantra de Padma Sambawa (note de l'édition H. Bouillier).

¹²⁴ Pierre Guerre, *Portrait de Saint-John Perse*, Sud, 1989, p. 321. En réalité, il ne l'épouse pas et les lettres de Victor Segalen, qui entretient des relations manifestement intimes avec Gustave-Charles Toussaint, apporte des précisions sur cette liaison. Cf. Lettre du 13-17 août 1917, *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier, II, p. 961-2.

« Mes seules heures pleines, ici, ont été dues à G.- Ch. Toussaint, débarquant à Shanghai comme magistrat suprême, et croyant à une Chine – disparaissante – mais à une Chine encore visible. Une seule promenade aux bars modernes de Hang-tcheou l'a mis au point, - et j'ai poussé du pied les ruines branlantes et la déconfiture ... Il est vrai que rien ne pouvait faire prévoir la hâte de ce pays à se précipiter dans l'incohérence et la neutralité d'exotisme. Peking est déjà perdu. Un gros chemin de fer Américain est acquis, et va se pousser vers Han-tchong-fou, en suivant le dévers sud des Ts'in-ling ... Le reste au petit bonheur ; - et l'on révolutionne un peu comme au Brésil. Il est grand temps de s'en aller. »¹²⁵.

Les deux amis partagent aussi la même sensibilité pour l'art antique comme en témoigne cet extrait d'une lettre du 25 juillet 1917¹²⁶ :

« J'ai fait avant-hier la dernière visite aux Lions. Toussaint était venu me rejoindre de Shanghai. Nous sommes partis au matin pour le groupe le plus proche et le plus beau, celui de Yao-houa-men, -tombeaux de Siao King (le grand muffle) et de Sia Sieou (ma bête préférée)¹²⁷. Déjeuné au Si-hiasseu, lieu de la pseudo-tour de Souei ; grande marche à travers la campagne extérieure vers Siao Hong, puis ma Chimère Song, décidément ancestrale, et plus jeune de vie que les lions. Ses flancs palpitent de grands ramages, et ses ailes battent dans la pierre. Toussaint a henni d'émotion. »

Victor Segalen quitte la Chine et disparaît peu de temps après : il meurt prématurément en 1919 dans sa Bretagne natale où Gustave-Charles Toussaint s'est lui-même retiré en 1934¹²⁸, comme le consigne P. Guerre¹²⁹ qui note par ailleurs le mariage du tibétologue avec une Japonaise.

« Portant le manuscrit inconnu »¹³⁰, ainsi s'achève le poème de Victor Segalen consacré à Gustave-Charles Toussaint dont il est un ami véritable.

Il est temps de revenir sur ce fameux manuscrit que son traducteur présente lui-même ainsi :

« c'est un in-folio tibétain, de grandeur un peu moindre que ceux des collections canoniques, lié d'une courroie et contenu entre deux planchettes. [...] L'écriture en est d'un bout à l'autre d'encre argentée sur laque noire. Plusieurs scribes, de calligraphie inégale, se sont succédé dans la confection du manuscrit. [...] Le titre est libellé, selon la rubrique liminaire : *Histoire des existences du guru Padmasambawa* [...]. L'ouvrage est un poème en cent huit chants. [...] Le mètre dominant est l'ennéasyllabe, en longues séquences. De temps à autre figurent des stances en vers de sept pieds. Un des développements les plus remarquables, au premier chapitre, se déroule par distiques, en vers de douze et treize syllabes. »¹³¹

En 1920, Gustave-Charles Toussaint a traduit les vingt-six premiers chapitres du poème dont la traduction complète est publiée en 1933 à la Bibliothèque des Hautes Etudes chinoises et continue de

¹²⁵ Lettre du 10 juin 1917, *ibidem*, II, p. 903.

¹²⁶ *ibidem*, II, p. 952.

¹²⁷ Tombeaux princiers de la dynastie des Liang, note de l'édition H. Bouillier.

¹²⁸ Un article du journal *Ouest France*, daté du 23 juillet 2013, intitulé « Gustave-Charles Toussaint, spécialiste du Tibet » précise qu'il trouve la mort à Paramé (Ille-et-Vilaine), « alors qu'il était plongé dans la lecture du livre *D'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse* » URL : <http://www.ouest-france.fr/bretagne/saint-malo-35400/gustave-charles-toussaint-specialiste-du-tibet-760241>

¹²⁹ P. Guerre, *ibidem*.

¹³⁰ V. Segalen, *Thibet*, XLI.

¹³¹ Gustave-Charles Toussaint, « Le Padma than yig », in *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Tome 20, 1920. pp. 13-56. URL : www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1920_num_20_1_5559

faire autorité aujourd'hui, comme le souligne Catherine Mayaux¹³². A ce gigantesque travail de traduction s'ajoute l'œuvre de collaboration de Gustave-Charles Toussaint avec le tibétologue Jacques Bacot chargé, on l'a vu, des manuscrits tibétains ramenés de Dunhuang : il s'agit plus précisément des documents historiques tibétains désignés par les titres fictifs *Annales*, *Généalogie*, *Chroniques*¹³³.

Tibétologue accompli, fin connaisseur du bouddhisme et plus spécifiquement du lamaïsme, Gustave-Charles Toussaint est cité, selon un ordre légèrement différent de celui de la biographie que Saint-John Perse a établie pour sa « Pléiade », dans une note qui accompagne la *Lettre d'Asie* adressée au juge consulaire et que le poète lui aurait écrite au moment de quitter la Chine :

« Saint-Leger Leger accueillait Gustave-Charles Toussaint comme ami, dans son intimité de Pékin, avec les orientalistes Staël-Holstein, Pelliot, Granet, Bacot »¹³⁴.

Intéressons-nous à présent à cet autre spécialiste du bouddhisme qu'est Alexandre von Staël-Holstein, qui figure dans cette nouvelle « liste », à côté de Paul Pelliot, comme peut l'expliquer le lien amical qui unit les deux savants, comme on le verra. Les sources au sujet de ce baron russe ont été plus difficiles à trouver, malgré l'importance et le retentissement des travaux de ce dernier pour la sinologie. Si sa maîtrise du sanskrit le conduit vers l'étude du bouddhisme et du lamaïsme, le dernier sinologue du cercle défini par Saint-John Perse dans sa Pléiade, Marcel Granet, s'intéresse quant à lui à la société de la Chine ancienne et notamment à son folklore. Ainsi peut-on dire que les deux savants permettent de faire évoluer la connaissance des civilisations extrême-orientales antiques qui passionnent tous ces érudits, dans les deux domaines distincts que sont le profane et le sacré.

¹³² Catherine Mayaux, « La France et la Chine au XXe siècle : 1900 – 1950 », *op. cit.*, p. 194.

¹³³ Marcelle Lalou, « Chine et Tibet aux VIIe, VIIIe et IXe siècles », in *Journal des savants*, 1965, n°4. pp. 636-644. URL : www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1965_num_4_1_1121

¹³⁴ OC, p. 1243.

I.1.3. **Le sacré et le profane**

I.1.3.1. **Baron Alexandre von Staël-Holstein (20 décembre 1876 ou 1er janvier 1877 – 1937).**

« Honore, ô Prince, ton exil ! »

Saint-John Perse, *Exil*, III, O.C. P. 127

La biographie qui suit est en grande partie traduite de deux articles en anglais consacrés à Alexandre von Staël-Holstein sur qui il est difficile de trouver des informations. Alexis Leger le cite pourtant parmi ses amis sinologues, au même titre que Paul Pelliot dont les institutions françaises les plus prestigieuses gardent le souvenir. La bibliothèque du musée Guimet contient un grand nombre d'ouvrages du chercheur, preuve que ses recherches figurent en bonne place dans la sinologie mondiale. Les tourments de l'Histoire semblent avoir fait disparaître ce personnage pourtant inscrit dans une généalogie prestigieuse qui compte dans ses rangs Germaine ou encore Nicolas de Staël, à tel point que même sa date de naissance est incertaine si l'on se fie aux deux articles sur lesquels se fonde notre présentation. Selon Serge Elisseeff¹³⁵, le baron est né le 1^{er} janvier 1877. Mais notre deuxième source¹³⁶ le fait naître le 20 décembre 1876. Les deux articles datent de la même année 1938, soit un an après la mort du baron Alexandre von Staël-Holstein. Tous deux s'accordent sur l'origine géographique du baron : il est né dans une ville des provinces de la Baltique, Testama, alors préfecture de l'Etat impérial russe de l'Estonie. Son père appartenait à une vieille famille d'aristocrates. Or voici ce que l'on peut lire en consultant l'arbre généalogique aux nombreuses ramifications de cette famille : « Alexander Wilhelm Baron Staël von Holstein, geb. [né] in Testama 20.12.1876 »¹³⁷. La date mentionnée par le deuxième article semblerait donc confirmée. Mais l'hypothèse est infirmée par un document d'archives provenant de sa ville d'origine qui le fait naître le 1^{er} janvier 1877. Peu importe à vrai dire, mais ce détail, léger en apparence, met en évidence combien le bouleversement historique de la révolution russe a pu entraîner la perte de documents d'archives au point que les dates exactes manquent. Ernst Schierlitz avance une autre explication : le baron semble avoir éprouvé une aversion tout à fait caractéristique de sa personnalité contre le moindre écrit à son sujet dans des « Who's who » bien renseignés.

Voici cependant ce que l'on peut comprendre à la lecture de nos deux sources principales. Le jeune Alexandre reçoit une éducation digne de son rang : il parle allemand et français dès son plus jeune âge. Au cours de ses études, il étudie le latin et le grec outre les disciplines comme les mathématiques, les langues et littératures allemande et russe, l'histoire et la géographie principalement russes et européennes. Ses études classiques se poursuivent à l'Université, mais, au grand étonnement de sa famille, il décide de se rendre en Allemagne pour commencer l'étude du sanskrit. « Chaque baron a sa fantaisie », dit un proverbe allemand et la famille se consola en se disant que l'étude du sanskrit ne pouvait guère nuire à un noble argenté. Luxe de la noblesse ou noblesse du luxe ... Il étudie le sanskrit durant trois ans et demi à Berlin, puis passa à l'université de Halle¹³⁸ où il soutint sa thèse en 1900, à l'âge de 23 ans. Pressé par ses maîtres de devenir à son tour professeur à l'Université Impériale dans sa Russie natale, il obtient le diplôme lui permettant d'exercer la profession d'enseignant, mais il sursoit à ses fonctions en entrant au Bureau asiatique des Affaires Etrangères, comme interprète dans la section

¹³⁵ Serge Elisseeff, "Stael-Holstein's Contribution to Asiatic Studies", mars 1938, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, Vol. 3, No. 1 (Apr., 1938), p. 1-8. URL: <http://www.jstor.org/stable/2717970>

¹³⁶ Ernst Schierlitz, "In Memory of Alexander Wilhelm Baron von Staël-Holstein", *Monumenta Serica*, Vol. 3 (1938), p. 286-291, Published by: Taylor & Francis, Ltd. URL: <http://www.jstor.org/stable/40726415>

¹³⁷ URL : <http://www.stael-von-holstein.de/Stammbaum%203.htm>

¹³⁸ Université Martin Luther de Halle-Wittenberg, dans le Land de Saxe-Anhalt.

indienne. Ce poste améliorerait son statut social et lui permettait, en lui laissant du temps libre, de poursuivre ses propres travaux de philologie. Alexis Leger et Alexandre von Staël-Holstein auraient-ils pu échanger sur leurs expériences respectives de diplomates ? Quoi qu'il en soit, d'après un article qu'il publia dans les "Papers of the Imperial Russian Geographical Society", on peut affirmer que le secrétaire érudit du consulat général russe de Bombay (en 1903–1904), était plus attiré par l'opportunité de voyages et de recherches en Inde, le pays auquel il s'intéresse depuis longtemps, plutôt que par la routine quotidienne de ses obligations officielles. C'est sans doute un point commun avec Alexis Leger que la routine des tâches administratives ne semble pas satisfaire, du moins dans sa fonction de secrétaire à la légation française de Pékin¹³⁹.

Le baron peut donc préparer le voyage vers l'Inde qui lui tient à cœur depuis des années et en août 1903, il arrive à Bombay. Aux membres de la Société Géographique de l'Empire russe, section ethnologique, il fait remarquer, dans le courant du mois de mai 1904, que de même que les étudiants des humanités accomplissaient leur tour de Grèce et d'Italie, de même lui, comme c'était assez compréhensible, avait un profond désir de visiter l'Inde. Staël-Holstein serait un « touriste » tout comme Jacques Bacot, le Grand Tour de la jeunesse noble s'étant déplacé, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, vers l'Orient. Dans sa communication, il décrit ainsi ses voyages dans le pays, ses conversations avec les érudits hindous. Il montre un grand intérêt pour l'école de musique (*Gandharvamahavidyālaya*) à Lahore, où l'ancienne musique hindoue était étudiée et où un Hindou qui connaissait par cœur l'intégralité du *Rig-Véda*¹⁴⁰ lui en chanta quelques hymnes. Il resta trois mois à Bénarès (l'une des villes saintes de l'Hindouisme, au Nord-Ouest de l'Inde, sur la rive gauche du Gange) où il recueillit des informations sur la religion hindoue qu'il étudiait alors. Il déclare, à la fin de sa communication, que bien que la population indienne soit subdivisée en tribus, sectes et castes, chaque groupe est dirigé par un Brahmane qui maintient la tradition sacrée ancestrale et que l'une des clefs de compréhension de cette dernière est recelée dans les mots mêmes des textes de la littérature en sanskrit.

Deux ou trois ans plus tard, la carrière diplomatique libère le savant et Alexandre von Staël-Holstein intègre l'Université de Saint-Petersbourg en tant qu'assistant professeur de sanskrit et de philologie indienne, tout en étant en même temps lié avec l'Académie Impériale des Sciences et le comité russe pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'est. En 1909 il est nommé *privat-docent*¹⁴¹ à l'Université Impériale, après une communication effectuée le 6 novembre aux membres de la Faculté des Langues Orientales. Alexandre von Staël-Holstein poursuit son activité d'enseignement à la Faculté des Langues Orientales et consacre la majeure partie de son temps à son étude et à ses recherches sur le sanskrit et le tibétain. La liste de ses ouvrages et articles publiés avant 1914 montre que pendant ces années, il avait déjà considérablement élargi la portée de sa formation initiale et qu'il avait commencé à s'intéresser aux problèmes des recherches sur l'Asie centrale et des relations sino-indiennes, en particulier dans le domaine du Bouddhisme.

Pendant la première Guerre Mondiale, voyant se réduire le nombre de ses étudiants, le baron aurait demandé à partir pour la Chine pour deux ans afin d'étudier les documents mongols et tibétains conservés à Pékin. Il aurait quitté Saint-Petersbourg, via la Sibérie, en mai 1916, et se serait rendu à Pékin sans savoir que la vieille capitale chinoise allait devenir son lieu de résidence définitive. Voilà la version de Serge Elisseeff. Celle d'Ernst Schierlitz est légèrement différente : en 1916, le baron Alexandre von Staël-Holstein se serait rendu au Japon pour une mission scientifique au nom de l'Académie de Saint-Petersbourg. Il se serait ensuite rendu à Pékin pour s'y établir définitivement. Le

¹³⁹ Dans une des nombreuses lettres d'Alexis Leger conservées à la Fondation qui porte son nom, l'une d'entre elles, datée du 16 décembre 1919 (inédite), est adressée à Mme Berthelot à qui le jeune secrétaire se plaint de ses tâches subalternes: « par goût de bien des choses vivantes en dehors de la légation, et par dégoût certain d'y faire le nègre en second. »

¹⁴⁰ *Rig-Véda*, ou « livre des Hymnes » : l'un des quatre *Védas* (Ecritures sacrées de l'Inde antique), le plus important car correspondant à la récitation solennelle au cœur de la révélation védique.

¹⁴¹ Le titre de *privat-docent* est une habilitation à enseigner et un passage obligé pour accéder à une chaire (équivalent du maître de conférences).

baron se serait ainsi rendu à Pékin, qui devint effectivement sa ville d'exil, à la fin de l'année 1917. Depuis l'Extrême-Orient, il fut témoin de l'agonie de l'empire russe et de la destruction impitoyable d'un monde de culture et de traditions dont sa propre personne donnait la meilleure preuve (« *a world of whose culture and traditions his own personality gave the best evidence* »), c'est du moins ainsi qu'Ernst Schierlitz dresse le bilan de la situation du baron déchu, désormais exilé forcé à Pékin. En effet, la révolution bolchévique le prive de son poste et de son salaire. Le gouvernement de la nouvelle république d'Estonie, établi en 1918 après le traité de Versailles, ne lui laissa qu'une faible part des immenses biens immobiliers détenus par sa famille depuis des générations. Il accepta la citoyenneté estonienne, mais demeura à Pékin où l'Université de Pékin lui offrit un poste d'enseignant¹⁴² : il enseigne le sanskrit à un petit groupe d'élèves. Mais les salaires ne sont pas versés régulièrement et les temps sont difficiles. Les spécialistes de sanskrit, Lévi et Foucher à leur tête, tentent de l'aider, mais en vain et lui continue, malgré les vicissitudes, d'étudier le bouddhisme et le sanskrit (« *calm and full of dignity during this hard years* »¹⁴³). Ainsi se compose le portrait d'un brillant érudit issu de haute lignée, passionné par ses objets de recherche et considérant les aléas de son existence avec le détachement que sa noblesse lui permet. Il apparaît aussi profondément convaincu que la Chine avait besoin de lui pour former des spécialistes de sanskrit. L'un des fruits les plus remarquables de ses activités pendant ces années de recherche fut l'édition critique et la publication en sanskrit, tibétain et chinois d'un des *sūtra* (enseignement) du *Mahāyāna*¹⁴⁴ qui avait été traduit dès le II^e siècle ap. J.-C. en chinois et dont la version indienne avait été découverte à la fin du XIX^e siècle. La parution de cette traduction en 1926 offre pour la première fois un texte original en sanskrit avec ses traductions en chinois et en tibétain. C'était le résultat d'années de travail qui avaient commencé quand il était encore à Saint-Pétersbourg (devenue alors Léninegrad).

Sa connaissance du sanskrit et du tibétain, son intérêt profond pour les différentes formes du Bouddhisme et du Lamaïsme lui permettent de compter au nombre de ses amis de grands moines bouddhistes et des lamas instruits qui, lors de leur venue à Pékin, depuis leurs contrées lointaines, ne manquaient jamais de rendre visite au célèbre savant. Par ses contacts personnels et ses visites de temples, il fit l'expérience directe des traditions religieuses du Bouddhisme et du Lamaïsme. Il chercha à sauver tout ce qui en subsistait en recueillant tout le matériel iconographique disponible.

« En juillet 1926, Staël-Holstein reçut la permission de M. Chuang, président du comité du Palais, de visiter un certain nombre de temples lamaïstes à l'intérieur de la Cité Interdite - temples qui avaient été semble-t-il entièrement négligés pendant de nombreuses années. A l'étage supérieur de l'un de ces temples, il trouva une collection de statues en bronze, constituant un Panthéon lamaïste comportant à l'origine 787 figures »¹⁴⁵.

Ses amis de Pékin se souviennent encore de son enthousiasme à cette découverte. Il commença à prendre des photographies des statues, mais eut seulement le temps de prendre une partie des clichés quand « une lettre officielle des autorités du Palais l'informa que ses photographes ne pourraient terminer leur travail. »¹⁴⁶.

En 1928, il se rend à Cambridge avec ses documents iconographiques sur « Deux Panthéons lamaïstes », en vue de leur publication par la « Harvard College Library ». En effet, un institut de recherche en relations sino-indiennes, planifié par l'université de Harvard (à Cambridge), s'était établi à Pékin. Le professeur Alexandre von Staël-Holstein, tout à fait désigné pour une telle mission par ses compétences et son énergie, son érudition et son expérience, en fut nommé directeur en 1927. Les

¹⁴² On peut supposer qu'il enseigne à l'Université de Pékin à partir de l'année 1918, mais rien ne nous permet de l'affirmer.

¹⁴³ Serge Elisseeff, *op. cit.*

¹⁴⁴ Le « Grand Véhicule », c'est-à-dire les enseignements du Bouddha tenus secrets et diffusés aux environs de l'ère chrétienne.

¹⁴⁵ W. E. Clark, *Two lamaistic Pantheons, From materials collected by the late Baron A. von Staël-Holstein*, Cambridge, Mass, 1937, p. XI; Paragon Book Reprint Corp. New York, 1965.

¹⁴⁶ *ibidem*

bases larges sur lesquelles il établit « L'institut d'Harvard de recherche sino-indienne » à sa fondation – cours dispensés à des groupes d'étudiants chinois et étrangers, organisation de recherches individuelles et collectives, établissement d'archives de documents lamaïstes, construction d'une bibliothèque d'ouvrages et de manuscrits en rapport avec les études extrême-orientales, constitution d'une collection de peintures et autres objets en lien avec le Bouddhisme et le Lamaïsme – en firent rapidement un centre internationalement connu de recherches orientales qui attirait les savants et les visiteurs du monde entier. Pendant un an, il enseigne à Harvard en tant que professeur invité et est nommé professeur de philologie spécialiste de l'Asie centrale en 1929 avant de retourner à Pékin. La promotion est d'importance. Peu de temps après, il épouse Olga Vladimirovna von Grave, le 17 juin 1929. Le frère de Olga von Grave était un ancien ambassadeur de Russie à Pékin¹⁴⁷. Apprécié pour ses travaux, il fut élu membre de *l'Academia Sinica*¹⁴⁸.

En 1932, paraît son article sur un texte tibétain traduit en sanskrit sous Ch'en-lung (XVIIIème siècle) et en chinois sous Tao-kuang (XIXème siècle) qui, comme il le dit au début, est assez exceptionnel car il existe de nombreux textes d'ouvrages tibétains traduits en sanskrit, mais ce « Rituel pour le gourou du Ciel Tuṣita » est le seul qui soit traduit en sanskrit d'après un original tibétain. Les cinq pages de traduction sont accompagnées de trente pages de notes substantielles. Il poursuit également ses travaux sur l'iconographie tibétaine. En 1934 un article très précieux sur deux reconstructions récentes d'un hymne en sanskrit transcrit en caractères chinois au Xème siècle ap. J.-C. paraît dans le *Yenching journal*. Il s'intéresse depuis longtemps à la question de la reconstruction du sanskrit original d'après les transcriptions en chinois. Dans cet article, il souligne encore l'importance de ces transcriptions, et en particulier celles des formules sacrées bouddhistes, non seulement pour les études du sanskrit, mais pour celles de l'histoire de la phonétique chinoise et insiste sur la connaissance indispensable du tibétain afin de comparer les transcriptions chinoises avec les mots originaux du sanskrit.

Les cinq dernières années de sa vie, malgré la maladie qui empire, il poursuit son labeur intense. Son dernier article, au sujet de « Avalokiteśvara » fut publié dans le *Harvard Journal of Asiatic Studies*. En été 1936, il se rend au Japon, mais sa maladie l'oblige à rentrer rapidement à Pékin. Tandis que ses proches s'inquiètent pour lui, il s'acharne dans son travail jusqu'à consentir, au début de l'année 1937, à être hospitalisé. Il est alors trop tard pour le sauver : il meurt le 16 mars. L'article¹⁴⁹ conclut cette biographie par ces mots :

« les études bouddhiques devront probablement attendre longtemps quelqu'un qui soit capable, avec le même bagage scientifique, la même profonde érudition, de poursuivre son travail dans ce champ spécifique et ardu. »

Voici, pour sa part, comment Ernst Schierlitz conclut son apologie du baron : dans ce bref aperçu de la vie et l'œuvre du défunt, on a mis au premier plan ses qualités et ses réalisations scientifiques. Il manquerait cependant à ce portrait ses caractéristiques essentielles s'il se contentait des traits de l'orientaliste distingué dans son établissement des livres et des objets de recherche rares. La vieille demeure dans l'ancienne légation autrichienne, qui abritait l'Institut de recherche sino-indienne ainsi que ses précieuses collections, était aussi un centre de la vie intellectuelle et sociale de Pékin, où un hôte charmant avait pour habitude de rencontrer ses nombreux amis et de recevoir des visiteurs de toutes les parties du monde oriental et occidental. Sa maison était vivante avec un esprit cultivé et cosmopolite qui reflétait les traditions et l'hospitalité naturelle d'antan. Alexandre von Staël-Holstein était fier d'être un « ci-devant » et ses commentaires caustiques sur de nombreux aspects de la vie moderne trahissaient une allégerance sans compromis à un monde qui n'est plus. Aucun de ses commentaires n'a jamais montré aucun signe de ressentiment ni n'a fait une allusion même voilée aux vicissitudes d'une fortune qui auraient aigri une âme plus faible. Cela avait interrompu une splendide

¹⁴⁷ http://www.eha.ee/arhiivikool/print.php?tree_id=81&item_id=

¹⁴⁸ Paul Pelliot en est élu membre correspondant à partir de 1939. Louis Renou, *op. cit.*, p. 142.

¹⁴⁹ Nous suivons ici de très près l'article de Serge Elisseff, *op. cit.*, p. 6.

carrière parvenue à son apogée et lui avait volé tous ses biens matériels. Mais cela ne l'avait pas privé de la meilleure partie de son héritage, sa noble personnalité, sa grandeur de caractère et cette supériorité vraiment aristocratique qui a peu à voir avec la naissance et l'éducation, mais qui est la manifestation de la supériorité d'un esprit exceptionnel sur les imperfections de l'existence.¹⁵⁰

Comment ne pas songer à l'exilé Saint-John Perse – le mot « allégeance » nous y incite :

« Tu ne te tairas point, clameur ! que je n'aie dépouillé sur les sables toute allégeance humaine. (Qui sait encore le lieu de ma naissance ?) »¹⁵¹

I.1.3.2. Marcel Granet, « sinologue et sociologue »¹⁵² (29 février 1884 – 25 novembre 1940).

Présenté dans la biographie d'Alexis Leger parmi les sinologues qu'il fréquente à Pékin, Marcel Granet se définit lui-même comme un sociologue¹⁵³ : du moins, il ne distingue pas la méthode de la sociologie et la pratique de la sinologie, comme on va le voir.

Marcel Granet est né à Luc-en-Diois (Drôme) le 29 février 1884. Dans une lettre¹⁵⁴ écrite entre le 5 et le 8 mars 1912 et adressée à des amis (son ancien camarade de promotion à l'École Normale Supérieure et sa femme, René et Lucienne Gosse sur laquelle nous reviendrons), Marcel Granet relate les derniers jours de l'Empire chinois et la mise en place mouvementée de la présidence de Yuan Shikai, auxquels il a pu assister lors du séjour qu'il effectuait alors à Pékin. Au sujet du jour particulier du 29 février, que ses proches fêtaient avec lui tous les quatre ans, lui-même observe avec humour alors qu'une mutinerie¹⁵⁵ éclate le soir-même de son anniversaire :

¹⁵⁰ Ernst Schierlitz, *op. cit.*, p. 289.

¹⁵¹ *Exil*, III, OC p. 127.

¹⁵² Titre de l'article de Maurice Freedman consacré à Marcel Granet, in *Critique*, tome XXXI, n° 337, « Autour de la Chine », juin 1975, p. 624 – 648.

¹⁵³ Rolf Alfred Stein (1911 – 1999), « Souvenir de Granet », *Etudes chinoises*, IV, 2, 1985, p. 29. URL : <http://www.afec-etudeschinoises.com/IMG/pdf/4-2Stein.pdf>

Nous avons déjà évoqué R. A. Sein. De nationalité allemande, de confession juive, il fuit le nazisme en 1933 et choisit la France comme terre d'exil, où il s'inscrit à l'École des langues orientales. Il eut pour professeurs Paul Pelliot, avec qui il apprend le mongol, Jacques Bacot, avec qui il apprend le tibétain et Marcel Granet, qui l'encourage à combiner ses études chinoises avec celles du Tibet et de la Mongolie. Aidé et soutenu par ses professeurs, il enseigne l'allemand au fils de M. Granet qui obtint pour lui un poste de bibliothécaire à la bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes chinoises qu'il dirigeait lui-même. Habitué à y rester fort tard pour lire, le jeune homme y passa même une nuit...

Liyong Kuo, "In memoriam : Rolf Alfred Stein (1911-1999)". In: *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 11, 1999. Nouvelles études de Dunhuang. Centenaire de l'École française d'Extrême-Orient, sous la direction de Jean-Pierre Drège. pp. 10-30. URL : www.persee.fr/doc/asie_0766-1177_1999_num_11_1_1146

¹⁵⁴ Marianne Bastid (introduction et notes), « La mutinerie du 29 février 1912 à Pékin, vue par M. Granet », in *Etudes chinoises*, VI, 1, 1987, p. 95-123.

¹⁵⁵ « Le 12 février 1912 est publié l'édit d'abdication de l'empereur Xuantong, qui charge Yuan Shikai d'organiser le gouvernement provisoire de la République. Le 13 février, à Nankin, Sun Yat-sen abandonne les fonctions de président de la République chinoise, dont il a été investi le 1er janvier, et recommande Yuan Shikai au choix des délégués provinciaux. Le 15, à l'unanimité, l'assemblée de Nankin élit Yuan Shikai président provisoire de la République chinoise. Se pose encore le choix de la capitale. La question attise les divisions entre républicains du Sud depuis plusieurs semaines. Le 14 février, l'assemblée de Nankin décide que, «vu les circonstances», la capitale sera Pékin. Mais le lendemain, ébranlée par l'intervention vigoureuse de Sun Yat-sen et Huang-Xing, elle vote pour Nankin (...). Le 18 février, Sun Yat-sen annonce à Yuan Shikai l'envoi à Pékin d'une délégation chargée d'escorter le nouveau président pour venir prendre ses fonctions à Nankin. Dirigée par le ministre de l'Education, Cai Yuanpei (ou Tsai Yuan-p'ei), la délégation arrive à Pékin le 27 février. Elle y est reçue avec la plus grande solennité. Entre-temps, dans les provinces, les partisans de Yuan Shikai ont déclenché une campagne de télégrammes, pétitions et démarches, pour obtenir que le président reste à Pékin afin d'éviter des désordres dans les provinces du Nord et l'intervention des Puissances qu'ils

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

« Les Chinois aussi ont fêté le 29 février, mieux qu'avec des pétards et des feux de Bengale. »

A quelle occasion le jeune et brillant étudiant s'est-il intéressé aux études chinoises ? Après des études secondaires au lycée d'Aix-en-Provence¹⁵⁶, puis à Louis-le-Grand (en lettres supérieures), il entre à l'École Normale Supérieure en 1904 et obtient, en 1907, l'agrégation d'Histoire. A l'École Normale Supérieure, il a pu assister au cours d'Emile Durkheim¹⁵⁷ sur l'éducation (dans le cadre de la préparation à l'agrégation) et compléter ainsi sa formation classique par la sociologie. « Granet devient ainsi "durkheimien" avant même d'avoir jamais songé à la Chine »¹⁵⁸. Marcel Granet enseigne l'Histoire au lycée de Bastia pendant une année, puis, en 1908, est pensionnaire à la Fondation Thiers¹⁵⁹ jusqu'en 1911. C'est vraisemblablement là que Marcel Granet oriente ses études vers la Chine. Il s'intéresse alors à la féodalité et plus particulièrement à la notion d'honneur à l'époque féodale, objet de la thèse qu'il commence à projeter.

« D'après ce qu'on raconte, ce serait Lucien Herr, le bibliothécaire de l'École Normale qui exerça, par ses convictions socialistes et l'étendue de son savoir, une énorme influence sur plusieurs générations de normaliens qui lui aurait conseillé, à l'époque où il songeait à étendre son champ d'études pour y englober la féodalité au Japon, de demander au préalable l'avis de Chavannes qui était apparemment ce qu'on pouvait trouver à Paris à l'époque qui ressemblât le plus à un spécialiste du Japon. Chavannes conseilla à Granet de commencer par la Chine avant d'aborder, plus tard, le Japon et, selon l'une des versions que nous transmet la tradition orale sur cette affaire, il aurait même prévenu Granet qu'il serait bientôt si absorbé par la Chine qu'il n'irait jamais jusqu'au Japon. »¹⁶⁰.

En effet, pendant ses trois années passées à la Fondation Thiers, Marcel Granet centre ses travaux sur la Chine et plus spécifiquement sur la famille chinoise en se fondant sur deux textes relatifs l'un au deuil et l'autre au mariage. Ses recherches suscitent suffisamment l'intérêt des spécialistes pour que le Ministère de l'Instruction Publique le charge d'une mission scientifique en Chine de 1911 à 1913. C'est là qu'il assiste aux derniers soubresauts de l'Empire et aux débuts chaotiques de la République.

Il est intéressant de revenir sur la lettre¹⁶¹ par laquelle nous commençons cette présentation, témoignage vivant des dons d'observateur qui caractérisent Marcel Granet. Ce dernier se trouve donc à Pékin au début de l'année 1912. Il se promène, la veille de la mutinerie, dans les rues de Pékin dont il décrit l'atmosphère en plongeant ses lecteurs dans une authenticité précieuse pour l'historien curieux des événements relatés. La personnalité de ses destinataires – des amis – permet de ne pas mettre en doute la sincérité du témoignage qui s'intéresse surtout à la population observée avec curiosité et sympathie. Dans ce récit de « choses vues » qui précède le déclenchement de la mutinerie, le narrateur se dépeint lui-même, forcé de quitter son hôtel en hâte, et emportant ses biens les plus précieux :

ne manqueraient de susciter. En vérité, Yuan Shikai redoute surtout d'être à la merci de l'armée des républicains du Sud. Les suppliques affluent, sans fléchir la conviction de Cai Yuanpei et de ses compagnons. C'est dans ces circonstances que, le 29 février au soir, éclate la féroce mutinerie relatée par la lettre de Marcel Granet. , Marianne Bastid, *op.cit.*, pp. 95-96. Au terme de ce conflit, la capitale sera définitivement établie à Pékin (le 2 avril), conformément notamment à la volonté des gouvernements étrangers. » *Ibidem*.

156 Le musée de la ville doit son nom, depuis 1949, non pas à notre sinologue, mais au peintre François-Marius Granet (1775 – 1849).

157 Emile Durkheim (1858 – 1917), considéré comme un des pères fondateurs de la sociologie en tant que discipline à part entière, connu pour sa conception dite « holiste » selon laquelle la société a le primat sur les actions individuelles.

158 Maurice Freedman, *op. cit.*, p. 627.

159 Centre de recherches humanistes, la Fondation Thiers, créée en 1893, est rattachée à l'Institut de France et réservée à « des jeunes gens déjà distingués par leur savoir et leur esprit ». cf. Historique consultable sur le site de la Fondation, URL : <http://fondation-thiers.institut-de-france.fr/historique>

160 Maurice Freedman, *op. cit.*, p. 628. L'article renvoie à la biographie de Lucien Herr : Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864 – 1926)*, Tieder, Paris, 1932.

161 Extraits cités en annexe.

« les 24 historiens dans leurs boîtes frêles ornées de caractères verts font une architecture tremblante; *l'Année sociologique* est dans un sac à main; je bourre les valises; c'est fait; les pousse-pousse nous ont aidés le plus aimablement du monde et rien n'est perdu. »

Les vingt-quatre Histoires dynastiques et l'encyclopédie de référence constituée par sa collection de *l'Année sociologique*, voilà ce qui préoccupe le jeune chercheur !

La lettre décrit encore la découverte de la ville au lendemain de l'incendie, s'interroge sur les origines de la mutinerie sans prétendre en imposer une version parmi celles qui circulent :

« J'avais songé un moment à écrire quelque chose pour la *Revue de Paris* mais il me répugne de gagner de l'argent sur ces misères et puis il faudrait écrire et puis il faudrait faire comme les autres semblant de comprendre et d'être informé. »

Les misères, ce sont celles que subit le petit peuple, ce sont aussi les exécutions sommaires pour actes de pillage. Cette lettre illustre combien le séjour chinois de Marcel Granet, dans un contexte particulièrement trouble, lui permet d'approcher de près la réalité chinoise. Pourtant, son objectif premier était l'étude des textes classiques chinois dans leur contexte : comme le note son élève Edouard Mestre, Marcel Granet se mit alors à l'école des lettrés chinois « moins pour leur emprunter directement des lumières que pour se perfectionner dans l'art que lui avait enseigné Chavannes d'utiliser les commentateurs, art qui, pour lui, consista essentiellement "à confronter textes et interprétations". Il note par exemple "le parti pris de symbolisme où les lettrés se sentent tenus comme par une obligation professionnelle" ; il s'empare de ce qui leur arrive de dire malgré eux, des renseignements sur l'histoire ou les mœurs qui leur servent à justifier leurs interprétations. Il prépare ainsi ses premiers travaux, ceux où il utilise principalement les chansons de l'amour du *Livre des vers*»¹⁶². Sollicité par Edouard Chavannes sur l'avancée de ses travaux, Marcel Granet lui adresse un article que son maître considère comme assez remarquable pour être publié dans le *T'oung Pao*¹⁶³ en 1912 : « Coutumes matrimoniales de la Chine antique ».

Si les uns considèrent Marcel Granet comme un homme de terrain, les autres, au contraire, affirment qu'il ne connaît rien de la Chine concrète où il n'est jamais allé. On voit combien cette deuxième thèse est démentie. M. Freedman¹⁶⁴, s'appuyant sur l'article d'E. Mestre, suppose que Marcel Granet, comme n'importe quel érudit venant étudier à l'étranger, a probablement mis son séjour à profit selon le projet qu'il avait préalablement élaboré. Il n'en reste pas moins que les événements dont il est le témoin, le témoignage qu'il en livre sont des indices manifestes non seulement de sa réceptivité à ce qui l'entoure, mais de sa capacité à en rendre compte. Quant à la capacité de Marcel Granet de s'intégrer dans le groupe observé pour mieux fonder ses observations, c'est apparemment l'attitude qu'il recommande d'adopter à ses élèves. Ainsi envoie-t-il son élève Rolf Alfred Stein dans une famille paysanne à Barbizon pour s'y imprégner de la culture française. « Pour Granet, la compréhension de la vie paysanne française était la clef qui ouvrait les portes de la culture chinoise. »¹⁶⁵

A son retour à Paris en mars 1913, Marcel Granet reprend ses activités d'enseignement. D'abord nommé au lycée de Marseille, puis, à la rentrée suivante – en octobre –, au lycée de Montpellier. Nommé « Directeur d'Etudes pour les religions d'Extrême-Orient » en décembre 1913, à l'École Pratique des Hautes Etudes, il remplace son maître E. Chavannes. Dans son cours, il entend suivre la méthode qui sera la sienne tout au long de ses travaux ultérieurs : associer l'analyse linguistique et

¹⁶² Edouard Mestre, « Marcel Granet (1884-1940) ». In: *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*. Annuaire 1940-1941 et 1941-1942. 1939. p. 39-40. Le *Che king* ou *Livre des vers* est l'un des livres classiques chinois.

¹⁶³ Fondé en 1890, le *T'oung Pao* ou *Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie, de l'ethnographie de l'Asie orientale* est une revue de sinologie dont Edouard Chavannes était alors le directeur (depuis 1904) avec l'un de ses fondateurs, Henri Cordier. C'est P. Pelliot qui succèdera à E. Chavannes en 1921.

¹⁶⁴ M. Freedman, *op. cit.*, p. 633.

¹⁶⁵ Liying Kuo, *op. cit.*, p. 13.

textuelle à l'étude sociologique de la religion populaire archaïque que recèlent les textes qui en sont l'expression officielle.¹⁶⁶

En décembre 1914, la guerre mobilise Marcel Granet : sergent du 167^{ème} régiment d'infanterie, il est appelé à rejoindre un peloton d'élèves-officiers, mais il échoue à l'examen, peut-être exprès suppose M. Freedman¹⁶⁷. Ses objets d'étude ne le quittent pas et Rolf Alfred Stein rapporte qu'il lisait le *Li-ki*¹⁶⁸ dans une tranchée¹⁶⁹. En septembre 1918, on lui apprend qu'il est transféré à l'état-major de la mission militaire en Sibérie : la même que celle où se rencontrent Paul Pelliot et Jacques Bacot ! Voici donc réunis des orientalistes de renom, certainement précisément en raison de leurs compétences linguistiques. Marcel Granet se met donc en route vers Vladivostock puis Irkoutsk où il est attaché comme instituteur à un contingent tchèque. C'est vraisemblablement le contingent qui, séparé de l'armée russe pour rejoindre l'armée française au lendemain de la révolution russe, fait l'objet de la mission qui réunit Paul Pelliot et Jacques Bacot ainsi que, on le voit, Marcel Granet. Ce dernier, cependant, ne semble pas avoir rencontré les deux précédents à bord du Transsibérien, mais on peut supposer que les trois hommes, démobilisés en 1919, se retrouvent en même temps à Pékin, dans l'attente d'un bateau vers l'Europe.

Peu de temps après son retour en France, en juin 1919, Marcel Granet se marie avec Marie Terrien et se replonge dans ses recherches en vue de sa ou plutôt ses thèses qu'il soutient le 24 janvier 1920 : *Fêtes et Chansons dans la Chine ancienne* (tome XXXIV de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, section des sciences religieuses) et *la Polygamie sororale et le sororat dans la Chine féodale (Etude sur les formes anciennes de la polygamie chinoise)*. On s'accorde à reconnaître que, conformément à la méthode qu'il s'était fixée, il a su retrouver, en les débarrassant de leur interprétation symbolique, le sens original des vieilles chansons du *Che King*. Les articles qui seront repris dans *Etudes sociologiques sur la Chine*, paru à titre posthume en 1953, sont rédigés pendant cette période, entre 1920 et 1922 : « Quelques particularités de la langue et de la pensée chinoise », « Le dépôt de l'enfant sur le sol », « la vie et la mort, croyances et doctrines de l'antiquité chinoise », entre autres. En 1922 paraît un des ouvrages qui font date dans la sinologie française : *La religion des Chinois*. Ses activités à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ont repris en 1919. En 1920, il enseigne également à la Sorbonne où un cours d'histoire de la civilisation chinoise lui est confié. La même année, en 1926, il est élu à la chaire de Géographie, Histoire et Institutions de l'Extrême-Orient à l'Ecole nationale des Langues Orientales et nommé administrateur de l'Institut des Hautes études chinoises. En 1926 toujours, paraissent les deux volumes de *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, dont la matière lui a été fournie par un immense recueil de textes anciens. L'introduction de l'ouvrage est perçue comme un « manifeste révolutionnaire dans le royaume de la sinologie », selon l'expression de l'un des élèves et amis M. Yang K'un¹⁷⁰. Sa méthode d'analyse repose sur la démarche exposée : le repérage dans le corpus de textes réunis de thèmes mythiques permettant de recomposer une histoire fragmentaire qui voit émerger l'institution du chef et la vie urbaine¹⁷¹. Les matériaux ainsi élaborés au cours d'années de travail et de recherches permettent d'aboutir aux ouvrages de synthèse : *La civilisation chinoise*, 1929 ; *La Pensée chinoise*, 1934. Marcel Mauss, un ami proche, qui avait lui aussi suivi les cours de Durkheim¹⁷², leur maître commun, est à l'origine de l'épithète brève, mais éloquente : « Marcel Granet (1884 – 1940), historien de la Chine. ».

En travaillant sur des textes dont les lettrés chinois semblaient avoir épuisé le sujet, il en a renouvelé l'intérêt et a même apporté des éclairages sur une civilisation qu'il étudie selon cette double approche linguistique et sociologique. Son intérêt pour la sociologie le conduit à être nommé président et vice-président de l'Institut français de sociologie, dans les années trente. En 1930, il publie un article – dans la revue *Europe*, n°86 – qui ne concerne pas la Chine, ce qui est suffisamment rare dans ses

¹⁶⁶ M. Freedman, *op.cit.*, p. 634.

¹⁶⁷ *Ibidem*.

¹⁶⁸ « Mémoires sur les rites », un des livres classiques de la Chine.

¹⁶⁹ R. A. Stein, *op.cit.*, p. 36.

¹⁷⁰ E. Mestre, *op.cit.*, p. 40.

¹⁷¹ M. Freedman, *op.cit.*, p. 641.

¹⁷² Marcel Mauss (1872 – 1950) n'est autre que le neveu d'Emile Durkheim.

travaux pour être signalé¹⁷³ : « la sociologie religieuse de Durkheim ». Or en opposant l'approche durkheimienne à celle des anthropologues et des historiens de la religion, l'article éclaire aussi sur l'analyse de la religion chinoise par Marcel Granet qui considère que c'est la société qu'il faut étudier, de l'intérieur, dans son évolution, la religion étant une réalité sociale. Ce faisant, Marcel Granet a circonscrit son domaine d'étude aux textes anciens, sans se laisser disperser, et en suivant l'idée que l'évolution culturelle et sociale chinoise obéissait à des principes préétablis. Ses détracteurs y voient une simplification abusive qui n'est pas sans faire songer à la méthode structuraliste alors encore à venir. Ainsi, dès ses premiers travaux, Marcel Granet souligne la dualité de l'organisation sociale chinoise, dont on peut voir les rapports avec les oppositions relevées par Levi Strauss dans les structures mentales des Amérindiens¹⁷⁴.

Sociologue sinologue et réciproquement, Marcel Granet est selon M. Freedman « un humaniste soucieux d'universalité et pour qui la civilisation chinoise était une manière de sortir des frontières étroites du provincialisme européen pour explorer d'autres mondes et d'autres cultures. »¹⁷⁵ Travailleur inlassable, Marcel Granet effectue une série de conférences sur la féodalité chinoise, à l'Institut de civilisation comparée d'Oslo en 1936. Quatre ans plus tard, le 25 novembre 1940 très exactement, alors qu'il vient d'être élu à la présidence de la Section des sciences religieuses, Vème section de l'École des Hautes Etudes, en remplaçant M. Mauss qui le lui avait demandé, il meurt brutalement en rentrant chez lui, comme irrémédiablement frappé par les événements qui bouleversent son pays et les vies individuelles : « de trop lamentables événements déchiraient ce cœur si plein d'humanité »¹⁷⁶.

M. Freedman termine son article par une anecdote que lui rapporta une étudiante de Marcel Granet qui, un jour, déclara à ses étudiants : « La Chine, je m'en fous ; ce qui m'intéresse, c'est l'homme. »¹⁷⁷ Et l'on pense à Saint-John Perse :

« Mais c'est de l'homme qu'il s'agit ! [...] Car c'est de l'homme qu'il s'agit et de son renouement ! »¹⁷⁸

¹⁷³ M. Freedman (*op.cit.* p. 632) précise que la première publication de M. Granet, en 1911, fut une brochure socialiste : *Contre l'alcoolisme, un programme socialiste*. Il relève également une publication portant sur un sujet autre que la Chine : « Le droit et la famille », 1922 (*op. cit.* p. 637), ainsi qu'un compte-rendu de son intervention dans un débat sur l'enseignement de la sociologie, « Enseignement de la sociologie », 1930-1931.

¹⁷⁴ Rémi Mathieu, « Claude Levi Strauss, lecteur de Marcel Granet », *Etudes chinoises*, IV, 2, 1985, p. 64.

¹⁷⁵ M. Freedman, *op. cit.*, p. 646.

¹⁷⁶ E. Mestre, *op. cit.*, p. 43.

¹⁷⁷ M. Freedman, *op. cit.*, p. 648.

¹⁷⁸ *Vents*, III, 4, OC, pp. 224 et 226.

I.2. Un « microcosme intellectuel »¹⁷⁹

Chacun des portraits que nous venons de broser s'est efforcé de singulariser des individus, des personnalités, en mettant en lumière leurs travaux, leurs recherches et leurs découvertes. Ce faisant, nous avons commencé à tisser des fils avec l'œuvre poétique de celui qui les fréquente alors en tant que diplomate, Alexis Leger, et surtout sont apparus des liens entre des amis – Paul Pelliot et Jacques Bacot, notamment -, des collègues de travail au sein des mêmes institutions, des chercheurs dont les centres d'intérêt se rejoignent, des Français solidaires en temps de guerre.

La période chinoise d'Alexis Leger est un âge d'or pour la sinologie française. En effet, le souci des institutions françaises, nous l'avons vu, est d'envoyer des missions d'exploration dans une Asie centrale encore méconnue, mais qui fait l'objet d'expéditions menées par les plus grandes puissances européennes : c'est le cas de la fameuse « mission Pelliot ». La richesse, pour la sinologie française, de la période pendant laquelle Alexis Leger se trouve lui-même en Chine fait dire à Saint-John Perse, dans la lettre du 1^{er} février 1959 adressée à Hugues Legallais (in *Lettres d'exil*) :

« Pendant les cinq années où j'ai vécu en Chine, dans l'intimité constante des quatre ou cinq plus grands orientalistes du monde rassemblés là par les événements, je n'ai jamais tenté auprès d'eux le moindre effort méthodique pour acquérir en rien une érudition vraiment scientifique »¹⁸⁰

Ce qui nous intéresse ici d'abord ce sont ces circonstances qui rassemblent à Pékin, au moment où Alexis Léger s'y trouve, notre cercle de sinologues. Il faudra aussi revenir sur l'apparent et discutable refus d'érudition personnelle du poète. Notons dès à présent que la bibliothèque personnelle du poète contient des publications scientifiques dont le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Dans le tome XXIII de l'année 1923, édité en 1924, on trouve un compte-rendu d'une traduction publiée par le baron Alexandre von Staël-Holstein, *Remarks on an eighteenth century Lamaist document, extrait du Kuo-hsio-chi-k'an*, Pékin, 1923 :

« le savant professeur de l'Université de Pékin publie et traduit le texte tibétain d'un curieux « édit », daté du 22 janvier 1770, par lequel le second Saint Lean-skya, bien connu sous son nom sanskrit Lalitavajra comme un des principaux auteurs de la version mongole du *Tanjur* et du vocabulaire triglotte édité par Scheifner, comme l'auteur du Panthéon partiellement édité par Pander, et comme le dignitaire le plus influent de l'Eglise lamaïque en Chine à l'époque de K'ien-long, recommande aux bons soins des dieux, des démons et des hommes, un ermite habitant dans les environs de Jehol. »¹⁸¹

L'article n'a pas été annoté par Alexis Leger, mais il permet de confirmer qu'au moment où le poète s'apprête lui-même à publier *Anabase*, le baron Alexandre von Staël-Holstein est un professeur reconnu à l'Université de Pékin, un des « plus grands orientalistes du monde ».

¹⁷⁹ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse, lecteur-poète...*, avant-propos, p. VIII.

¹⁸⁰ OC, p. 1074.

¹⁸¹ FSJP.

1.2.1. Alexis Leger et les « quatre ou cinq plus grands orientalistes du monde ».

« Au moment où Leger le rencontre [...], Pelliot est un personnage célèbre, couvert d'honneurs, jouissant d'un prestige scientifique rare [...]. S'il retourne à Pékin, c'est davantage cette fois pour y accomplir son devoir de citoyen : pendant la guerre, il est nommé attaché militaire de Pékin. »¹⁸²

En effet, Paul Pelliot est à Pékin en 1916, par intermittence entre 1918 et 1919, entre sa nomination de capitaine à titre temporaire le 20 juin 1916, sa mission auprès de l'armée anti-bolchévique du général Semenov et son poste de responsable du bureau militaire d'Irkoutsk. Ainsi *La Politique de Pékin* annonce-t-elle dans un entrefilet daté du 5 mai 1918 : « Le capitaine Pelliot, Attaché militaire adjoint, qui est de retour en la capitale d'un voyage en Mandchourie, va repartir cette semaine pour la même destination ». Nous avons pu établir les circonstances dans lesquelles Paul Pelliot et Jacques Bacot se sont rencontrés et ont sympathisé : en février 1919, les voilà tous les deux à Pékin, dans l'attente d'un bateau les ramenant en France. Au mois de mars de la même année, c'est Marcel Granet qui est de retour d'Irkoutsk : « M. Granet n'est pas un inconnu pour nos résidents. Il était en effet parmi nous en 1912, époque à laquelle il fit un séjour de plusieurs mois à Pékin, au cours d'un voyage d'études autour du monde. M. Granet occupe actuellement une chaire de sinologie à l'Ecole des Hautes Etudes. »¹⁸³.

Les trois sinologues français ont-ils pu échanger avec leur homologue russe Alexandre von Staël-Holstein ? On peut avoir une certitude : Paul Pelliot le connaît et le compte parmi ses amis si l'on se fonde sur une lettre écrite à Pékin le 2 janvier 1917 – P. Pelliot s'y trouve donc à cette date –, adressée à V. M. Aleksev, sinologue russe, à qui le savant français demande des nouvelles de la santé de ses amis dont Staël-Holstein¹⁸⁴. Paul Pelliot pourrait apparaître comme un premier maillon important du réseau de savants qui gravitent dans la « Pléiade » de Saint-John Perse. On devine des moments de rencontre et d'échange entre Alexis Leger, Paul Pelliot, Jacques Bacot, Marcel Granet et Alexandre von Staël-Holstein. On peut du moins penser que les uns parlent des autres et de leurs travaux entre eux.

Deux sources nous aident à tisser les fils de ces rencontres : le journal *La Politique de Pékin* et la riche correspondance de Victor Segalen. *La Politique de Pékin* annonce notamment la venue régulière à Pékin du juge consulaire en poste à Shanghai, Gustave-Charles Toussaint :

le 11 août 1918,

« M. Toussaint, le distingué président du Tribunal Consulaire de Shanghai, était de passage ici cette semaine, se rendant en voyage d'expédition à Ourga »¹⁸⁵ ;

le 1^{er} septembre 1918,

« M. Toussaint, le distingué Président du Tribunal consulaire à Shanghai, était de passage en notre ville cette semaine, de retour d'un voyage au nord de la Chine »¹⁸⁶ ;

le 23 février 1919,

« nous avons le plaisir de souhaiter la bienvenue en notre ville à M. Toussaint, président du Tribunal Consulaire de Shanghai, qui a été autorisé à résider à Pékin où il est arrivé mardi dernier. [...] Il partira

¹⁸² *Ibidem*, p. 21-22.

¹⁸³ *La Politique de Pékin*, 23 mars 1919, p. 240. FSJP

¹⁸⁴ Tokio Takata, « Paul Pelliot et ses correspondants russes », trad. de l'anglais par J.-P. Drège, in *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende...*, p. 314. Cette lettre permet de dire que le baron est encore au Japon au début de l'année 1917, conformément à ce qu'indique Ernst Schierlitz, "In Memory of Alexander Wilhelm Baron von Staël-Holstein" ..., p. 287.

¹⁸⁵ *La Politique de Pékin*, 1918, p. 380. FSJP

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 457. FSJP

au commencement d'avril prochain pour aller à Shanghai où deux grosses affaires sont déjà inscrites »¹⁸⁷ ;

le 18 mai 1919,

« M. Toussaint, président du Tribunal Consulaire de Shanghai, est de retour de Shanghai où il était allé siéger pour juger plusieurs procès »¹⁸⁸.

En confrontant les dates, on peut retracer les moments où se sont trouvés réunis tantôt les uns, tantôt les autres. Si, en 1920, Marcel Granet, Jacques Bacot et Paul Pelliot sont rentrés en France, Alexis Leger continue de côtoyer Gustave-Charles Toussaint avec qui il effectue une excursion d'une dizaine de jours en Mongolie : *La Politique de Pékin* en indique le départ – le 10 mai - et le retour – le 21 – dans les numéros du 9 et du 23 mai 1920.

« Sur les terrasses d'agate du désert de Gobi », entre deux chants psalmodiés de Padma Sambhava, Gustave-Charles Toussaint et Alexis Leger parlèrent sans doute de Jean Paulhan et de Segalen... »¹⁸⁹

La correspondance de ce dernier, présent à Pékin en 1917, permet de situer des rencontres, des échanges, des amitiés : à Pékin à la fin du mois de février 1917, Victor Segalen dîne chez Pelliot qu'il qualifie de « fort gentil ». Or, au début du même mois, Victor Segalen écrit de Petrograd à Jean Lartigue : il a rencontré le professeur Alexeïeff (ou Aleksev) – ami de Paul Pelliot comme nous l'avons vu - qui « met fort bien à leur place les différents sinologues, estimant avant tout autres Chavannes et Pelliot »¹⁹⁰. Victor Segalen a déjà rencontré le sinologue estimé par son confrère et le même Paul Pelliot a d'ailleurs favorisé la précédente expédition en Chine du médecin-poète-archéologue dont la correspondance retrace les préparatifs, les recherches de subventions qu'il obtient à force de persuasion. Il faut dire que le contexte lui est favorable : l'Asie centrale, depuis que Paul Pelliot en a ramené des trésors, est l'objet des convoitises y compris d'un esthète comme Jacques Doucet, en pleine élaboration de sa bibliothèque érudite¹⁹¹.

« Le mécène, l'explorateur et les institutions » pourrait être le titre d'un chapitre de cette histoire à laquelle appartient Alexis Leger envoyé en Asie, pour son premier poste de diplomate, par Philippe Berthelot, sous-directeur d'Asie au Ministère des Affaires Etrangères et protecteur des écrivains¹⁹². Ce dernier fait également partie des membres institutionnels sollicités par Victor Segalen dont le chemin croise celui du futur Saint-John Perse sans que les deux hommes se rencontrent véritablement¹⁹³, malgré leurs fréquentations communes, celle de Paul Pelliot et de Gustave-Charles Toussaint notamment. Comment ne pas imaginer les remarques que les deux voyageurs, ce dernier et Alexis Leger, ont pu échanger au cours de leur périple de Pékin à Ourga, celui-là agrémentant peut-être la traversée de ses propres observations encyclopédiques effectuées au cours de ses explorations précédentes ?

Si l'on récapitule les indices des rencontres possibles, à Pékin, entre 1917 et 1921, entre les plus grands orientalistes du moment et le diplomate Alexis Leger, Paul Pelliot apparaît décidément bien comme une figure centrale de ce « microcosme » : il est l'ami de Jacques Bacot, il est soldat en Sibérie aux côtés de ce dernier et de Marcel Granet – tous trois quittent Pékin en 1919 -, il est l'ami également d'Alexandre von Staël-Holstein et de Gustave-Charles Toussaint. Il faut dire que les manuscrits et

¹⁸⁷ *La Politique de Pékin*, 1919, p. 166. FSJP

¹⁸⁸ *Ibidem*, p. 458. FSJP

¹⁸⁹ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur poète...* p. 38.

¹⁹⁰ *Victor Segalen – correspondance*. Présentée par Henry Bouillier..., II, p. 790.

¹⁹¹ Cf. annexe 3 : « aperçu de quelques apports des sinologues disparus à la sinologie française ».

¹⁹² Henriette Levillain, *Saint-John Perse*, Fayard, 2013, p. 191-194.

¹⁹³ Catherine Mayaux, « Saint-John Perse lecteur de Victor Segalen », *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1995, pp. 138-150 ; « Quand Yvon Segalen rencontre Alexis Leger... À propos de « Entretien avec Saint-John Perse (le 27 mars 1953) », publié dans *La revue française de Pékin* n°2, 1988, *Souffle de Perse*, juin 2016 (à paraître).

peintures de Dunhuang ont pour longtemps auréolé Paul Pelliot d'un immense prestige et ce « jeune découvreur de vieux langages », comme le désigne affectueusement Victor Segalen¹⁹⁴, est mondialement connu. Rappelons-nous qu'il donne des conférences jusqu'à sa dernière heure et la Pléiade de Saint-John Perse mentionne sa présence à Washington après la deuxième guerre¹⁹⁵. Paul Pelliot est délégué de la Conférence de Hot-Springs en 1945. Sa mission accomplie, il fait « le tour des grandes universités américaines avant de rentrer en France »¹⁹⁶, indique son ami Jacques Bacot : c'est à ce moment qu'il faut situer la rencontre entre Paul Pelliot et Alexis Leger, alors que ce dernier est conseiller pour le fonds de littérature française auprès de la Bibliothèque du Congrès¹⁹⁷, aux côtés du jeune érudit Wang Tchong-min, qui a contribué à l'élaboration de l'inventaire des manuscrits de Dunhuang.

Le rôle prépondérant de « l'homme de Dunhuang », sa rencontre avec Alexis Leger en 1945, leurs rencontres au cours des années 1917-1919, dans des circonstances militaires et politiques confuses, peuvent expliquer sa citation en première position dans la *Biographie* que Saint-John Perse compose pour sa Pléiade.

Peut-être faut-il ici s'arrêter sur une autre piste que la Pléiade fournit à notre enquête sur les années chinoises et le cercle des fréquentations intellectuelles d'Alexis Leger. En effet, en commençant cette étude, nous avons suivi les indications fournies par le poète lui-même dans sa Pléiade. Si, dans la *Biographie* il mentionne, en les classant, les noms de ses amis orientalistes, il mentionne aussi :

« le sociologue Lévy-Bruhl et le mathématicien, homme politique français, Paul Painlevé, en mission officielle, avec qui il se lie d'amitié. »¹⁹⁸

A vrai dire, les deux milieux, érudit et politique, sont à la fois présentés distinctement et rapprochés, comme si le poète avait à cœur de se montrer davantage comme un homme curieux de sciences, ce qu'il est, que comme un diplomate dans sa fonction. C'est par cette fonction, cependant, qu'il est au premier rang dans les relations sino-françaises, caractérisées par les échanges culturels entre les deux pays.

1.2.2. Alexis Leger, acteur d'une diplomatie par la culture.

1.2.2.1. Alexis Leger et l'Université de Pékin

La confrontation des dates permet d'établir qu'au moment où Alexis Leger se trouve à la Légation de France à Pékin, il peut avoir l'occasion de rencontrer le baron Alexandre von Staël-Holstein, exilé forcé depuis la révolution russe, comme on l'a vu. Ce dernier ne peut pas recevoir le diplomate parmi les nombreux hôtes qu'il accueille dans l'ancienne légation autrichienne, siège de l'Institut sino-indien fondé à l'initiative de l'université de Harvard¹⁹⁹ : Alexis Leger a déjà quitté Pékin depuis six ans. En revanche, le diplomate a pu fréquenter le chercheur sur le point d'être nommé professeur de sanskrit à l'Université de Pékin. Pour comprendre ce qui peut justifier la fréquentation par le diplomate du milieu universitaire, il faut songer à l'importance que la France accorde alors à sa politique culturelle en Chine : on constate combien cette politique s'affirme depuis les années 1910, soit au moment de la chute de la Chine impériale. On sait aussi combien les préoccupations culturelles de la France en Chine sont indissociables de ses intérêts politiques et économiques²⁰⁰. Les numéros de *La*

¹⁹⁴ Victor Segalen – *correspondance*. Présentée par Henry Bouillier..., II, 266.

¹⁹⁵ *Témoignages littéraires*, lettre à Jean Paulhan, Washington, 12 juin 1963, OC, p. 581.

¹⁹⁶ Jacques Bacot, *op. cit.* p. 129.

¹⁹⁷ Henriette Levillain, *op.cit.*, p. 304-307.

¹⁹⁸ *Biographie*, OC, p. XVIII.

¹⁹⁹ Ernst Schierlitz, *op. cit.*, p. 289.

²⁰⁰ L'étude de Frédérique Girard « L'enseignement du français à Shanghai de 1911 à 1937 », in *La France en Chine (1843- 1943)*..., p. 103-117, souligne que la France poursuit en Chine ce qu'elle appelle sa « mission civilisatrice ».

Politique de Pékin ou articles découpés, conservés à la Fondation Saint-John Perse, fournissent des témoignages de la mission dont la France charge ses représentants. En janvier 1917 et en janvier 1918, à l'occasion des vœux du premier de l'an à la légation de France de Pékin et alors que l'on se bat sur le sol français, les deux discours de Damien de Martel, chargé d'affaires qui occupe par délégation le poste du Ministre de la France, reflètent la volonté française de consolider sa place dans cette région du monde au nom de la « France civilisatrice dont le génie a rayonné jusqu'en Asie »²⁰¹.

Dans une des *Lettres d'Asie* adressée à sa mère, le poète, avec la distance permise par la cinquantaine d'années qui séparent ce type de discours et la composition de sa Pléiade, et après avoir décrit une cérémonie qu'il désigne ironiquement comme des « Vêpres diplomatiques », évoque ce dont il est témoin :

« réception matinale de la Colonie française et lecture d'un grand discours patriotique, morceau d'éloquence officielle et de littérature d'apparat, à faire pleurer tous les pompiers du monde dans leurs casques – œuvre naturellement du Premier Secrétaire, pour mon malheur personnel cette année ! (Si mes amis littéraires de Paris ou d'ailleurs entendaient jamais cela !) »²⁰².

Le prix Nobel de littérature se défendrait-il d'avoir en quelque manière contribué à cette rhétorique, ses « amis littéraires » étant désormais ceux qui attendent la parution de ses œuvres complètes ? Quoiqu'il en soit, au moment de la rédaction de la Pléiade, Alexis Leger se dissocie du mariage paradoxal entre une III^{ème} République coloniale et anticléricale et une Eglise dont le cérémonial fait partie des rituels de la vie diplomatique. Lui, enfant de la Guadeloupe, affirme son syncrétisme que lui aurait transmis sa nourrice hindoue²⁰³.

Au-delà de la grandiloquence d'une rhétorique officielle à situer dans le contexte du premier conflit mondial, il apparaît que la position française dans la Chine où séjourne Alexis Leger est plutôt culturelle qu'économique comme le montrent les articles de *La Politique de Pékin* qui permettent de préciser le rôle joué par le jeune diplomate, notamment auprès de lettrés.

Les relations entretenues entre la Légation représentante de la France et l'Université de Pékin illustrent cette diplomatie par la culture. Ainsi, au début de l'année 1918, peu de temps avant l'arrivée du nouveau Ministre de France, Auguste Boppe, le journal se fait l'écho d'une polémique autour de la personne du Recteur de l'Université, Tsai Yuan-pei, accusé, par certains, de « tendances germanophiles »²⁰⁴ pour avoir embauché un professeur allemand, ce que le journal dément. En réalité, l'Université compte dans ses rangs deux professeurs allemands, et leur présence, depuis la déclaration de guerre à l'Allemagne, en août 1917, est alors considérée comme déplacée. Prenant la défense du Recteur²⁰⁵, le journal indique, dans son numéro du 24 février :

« la vérité est que l'Université vient de s'augmenter d'un excellent professeur de plus dont le haut mérite est connu de tous et que ce professeur est français »²⁰⁶.

Il s'agit d'André d'Hormon, l'éminent sinologue dont Saint-John Perse ne cite pas le nom dans sa *Biographie*, mais sur qui nous reviendrons car il permet de tisser les fils entre notre cercle de sinologues disparus et Alexis Leger. Dans son numéro du 18 août 1918, sur une double page, le journal

²⁰¹ *La Politique de Pékin*, janvier 1918, p. 20 (coupure). On trouve un discours très similaire dans une coupure du journal de janvier 1917, p. 1. FSJP

²⁰² Lettre à Madame Amédée Saint-Leger Leger datée du 27 janvier 1917, OC, p. 836.

²⁰³ *Lettres d'Asie*, à Madame Amédée Saint-Leger Leger : « il ne fallait pas, Mère très chrétienne, confier mon enfance antillaise aux mains païennes d'une trop belle servante hindoue, disciple secrète du dieu Çiva. » OC, p. 859.

²⁰⁴ *La Politique de Pékin*, 10 février 1918, p. 21 et 24 février 1918, p. 2-3, FSJP.

²⁰⁵ « Pour ce qui regarde M. Tsai, nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il pourrait, à l'heure actuelle, vouloir ménager les intérêts allemands, et nous nous garderons bien de lui chercher une mauvaise querelle à propos de sentiments supposés », 24 février 1918, p. 2. FSJP.

²⁰⁶ *Ibidem*.

présente le portrait de « Quelques artisans de la déclaration de guerre »²⁰⁷. Le Recteur y figure en bonne place, ainsi que Lou Tsen-tsiang, ministre des Affaires étrangères ; M. Liang Ki-tchao, ex-Ministre des finances.

Se trouvent ainsi réunis des noms d'hommes qu'Alexis Leger évoque dans les *Lettres d'Asie* : ceux qui prennent part à ce que Catherine Mayaux nomme « querelle des Anciens et des Modernes »²⁰⁸ et qui jouent un rôle de premier plan non seulement dans la « révolution littéraire » dont l'Université de Pékin apparaît comme l'instigatrice, mais dans l'évolution des relations sino-françaises²⁰⁹.

Entre désir de modernisation et inquiétude de voir la Chine perdre son intégrité²¹⁰, entre francophilie et sentiment de trahison²¹¹, la Chine où séjourne Alexis Leger est en pleine mutation et la France cherche à consolider sa position par rapport aux autres puissances en se fondant notamment sur la formation des étudiants. Le 4 mai 1919, au lendemain de la Conférence de Versailles, une grande émeute soulève « dans un même mouvement de révolte, universitaires, étudiants et ouvriers »²¹². Le Mouvement – dit « du 4 Mai » - est à la fois politique et culturel et les relations que la France cherche à maintenir avec l'Université sont à replacer dans ce contexte. La personnalité de Tsai Yuan-peï, francophile co-fondateur de la Société d'éducation rationnelle qui envoie des étudiants à Paris et à Lyon depuis 1912, joue à cet égard un rôle crucial²¹³. La Société devient en 1915 « Mouvement de travail et d'études en France ». Son objectif est de fonder la modernisation de la Chine sur l'éducation occidentale de jeunes étudiants-travailleurs chinois (*qingong jianxue* : « travailler avec diligence et faire des études de façon économe. »). La France bénéficie assurément d'une image très positive pour des lettrés tels que Tsai Yuan-peï²¹⁴.

La volonté de réformer la langue, par désir de modernisation, s'insère dans le projet du « Mouvement du 4 Mai ». Au sujet de cette réforme de la langue défendue par les « Modernes », voici des extraits d'un article d'abord paru dans la *Revue Philosophique* que Marcel Granet adresse à *La Politique de Pékin* qui le publie dans le numéro du 20 février 1921 - la bibliothèque personnelle de Saint-John Perse ne conserve pas ce numéro qui relate une actualité dont Alexis Leger, même s'il ne possède pas d'exemplaire du journal, est témoin - dans l'article intitulé « Quelques particularités de la langue et de la pensée chinoises »²¹⁵ : il s'agit d' « un groupement de jeunes écrivains, autour de l'Université de Pékin, décidés à abandonner la vieille langue littéraire pour pouvoir toucher un public plus large et exprimer des idées neuves ». La langue adoptée, le *pai houa*, est le « parler vulgaire », malgré l'opposition des Conservateurs. Marcel Granet continue :

« En fait, les écrivains de *pai houa* se bornent à enchâsser dans une espèce de ciment syntaxique emprunté à la langue vulgaire, des expressions prises au style littéraire. Pour que leur tentative aboutisse, il faudrait qu'ils se livrassent sur leur langue à un travail de réflexion méthodique par lequel ils verraient si elle peut, et comment elle peut, devenir moderne et vivante. »²¹⁶

²⁰⁷ Il s'agit de ceux qui ont œuvré pour que la Chine entre en guerre au côté des Alliés, en août 1917. *La Politique de Pékin*, 18 août 1918, pp. 393-395. FSJP.

²⁰⁸ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse, lecteur-poète...*, p. 49

²⁰⁹ Catherine Mayaux, *Les lettres d'Asie de Saint-John Perse, les récrits d'un poète*, Gallimard, 1994, chap. III, p. 76-101.

²¹⁰ « la Chine s'est engagée dans la guerre aux côtés des Alliés avec l'espoir de recouvrer sa souveraineté » sur la province du Shantoung. *Ibidem*

²¹¹ Le traité de Versailles accorde aux Japonais les droits et les territoires acquis pas l'Allemagne.

²¹² Catherine Mayaux, *Les lettres d'Asie...*, p. 73.

²¹³ Catherine Mayaux, *op. cit.*, p. 98.

²¹⁴ Quin Haiying, « Quand la Chine s'éveille à la modernité occidentale », in *Miroirs croisés Chine-France (XVIII-XXIe siècles)...*, p. 199-201.

²¹⁵ *La Politique de Pékin*, 20 février 1921, p. 154-156. L'article « Quelques particularités de la langue et de la pensée chinoises » est donné par extraits jusqu'en mars 1921 et, à partir de juillet jusqu'au mois de novembre de la même année, le journal donne des extraits de l'ouvrage de Marcel Granet, *Fêtes et Chansons anciennes de la Chine. Chansons d'amour du Che king*, paru l'année précédente.

²¹⁶ *Ibidem*.

Or les travaux philologiques des sinologues permettent de replacer ce mouvement de réforme dans une histoire de la langue chinoise. Si, en 1920-1921, Marcel Granet, observateur et commentateur de la mouvance réformatrice, souligne l'importance d'une démarche méthodique comme seule capable d'enrichir la langue en la vivifiant, en 1918, Paul Pelliot, dans les *Mémoires concernant l'Asie orientale*, montrait :

« comment Touen-houang (encore Touen-houang) a[vait] livré des fragments du *Chou-king*, le Classique de l'histoire, lesquels sont antérieurs à l'édit de 744 qui prescrivait de substituer les caractères modernes aux caractères archaïques », donnant ainsi « un élan nouveau à la critique textuelle, aux recherches sur le phonisme et le graphisme du chinois ancien. »²¹⁷

Pour les sinologues, la langue chinoise a cette particularité d'être restée remarquablement stable malgré sa longue histoire et malgré la difficulté de l'écriture idéographique. Les objets d'études sinologiques que représentent le phonisme et le graphisme du chinois sont, en 1919-1920, les objets de débat chez les lettrés chinois soucieux d'instruction et de modernisation. Alexis Leger, le poète, sensible aux mots, aux rythmes et aux sonorités, n'a jamais souhaité apprendre le chinois²¹⁸, certes, mais les questions d'ordre linguistique retiennent son attention, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Voilà le contexte dans lequel Alexis Leger, secrétaire à la Légation de France, Alexandre von Staël-Holstein, professeur de sanskrit à l'Université, peuvent se côtoyer, on aimerait le croire, bien que rien ne permette de l'affirmer.

Ainsi, en juin 1918, l'Université reçoit le Ministre de France. Le nom du baron n'apparaît pas dans la liste, peut-être incomplète, - mais le baron est-il alors en poste à l'Université ? - des membres présents à cette réception d'amitié sino-française, relatée dans un article de *La Politique de Pékin*. A cette occasion, Tsai Yuan-pei prononce un discours dont la citation suivante illustre l'attrait pour une France des Lumières:

« France, sœur aînée dont les idées indépendantes sur la Littérature et les Beaux-Arts, sont les plus proches des nôtres, parmi les Républiques. »²¹⁹

Une conférence est ensuite donnée sur la description de la nature chez Maupassant²²⁰ et Loti, traduite en chinois par Li Yu-ying, professeur de biologie, qui partage la francophilie de son recteur²²¹.

Deux photographies des deux universitaires, Tsai Yuan-pei et Li Yu-ying, illustrent un article, quelques mois plus tard, intitulé : « L'enseignement du français en Chine. Projet d'introduction dans les écoles secondaires, supérieures et professionnelles »²²². A l'initiative du recteur influent, une école de jeune fille venait d'ouvrir ses portes à Pékin, l'école Auguste Comte. Le 25 décembre 1919, on fête le deuxième anniversaire de l'école et Alexis Leger, en l'absence du Ministre de France, prononce pour l'occasion un discours dont voici un extrait :

« Messieurs, nous sommes fiers d'assister au libre développement d'une œuvre comme celle dont vous fêtez aujourd'hui le deuxième anniversaire. Nous sommes heureux et fiers de voir la

²¹⁷ Louis Renou, *op. cit.*, p. 140.

²¹⁸ Notes et Notices, au sujet de la *Biographie* : référence à Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917* (éd. Gallimard, 1963) : « Leger n'apprendra pas le chinois, nous dit-il : " la vie est courte, laissez-moi être dupe de mes travaux et de mes plaisirs " ». OC, p. 1092.

²¹⁹ *La Politique de Pékin*, 16 juin 1918, p. 153 FSJP.

²²⁰ La revue "Nouvelle Jeunesse", créée en 1915, bien que non spécifiquement littéraire, présente des littératures étrangères et publie notamment six romans français entre 1915 et 1921, dont quatre de Maupassant. Quin Haiying, *op. cit.*, p. 297.

²²¹ Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie...*, p. 99.

²²² *La Politique de Pékin*, 4 août 1918, p. 344-345, FSJP.

part réservée à l'influence française dans une œuvre moderne d'éducation chinoise. L'Ecole Auguste Comte a été fondée librement. La création et le succès d'une telle œuvre, c'est la meilleure démonstration des relations naturelles qui existent entre l'esprit chinois et l'esprit français. Si notre ami, M. Li Yu-Ying se trouvait aujourd'hui parmi nous, l'éminent biologiste me permettrait de vous dire qu'il y a là un véritable cas de « génération spontanée », encore que ces cas soient contestés dans la science qu'il professe. (...) La culture française ne tend pas à dénationaliser la culture étrangère qu'elle nourrit, elle la féconde, au contraire, dans son sens le plus profondément national. Et par là, Messieurs, les hommes de bien et les patriotes comme S.E. Mr Tsai Yuan-peï et tous ses collaborateurs de la Société Franco-chinoise d'Education, lorsqu'ils ont placé cette Ecole sous l'invocation d'un des plus grands noms de la pensée philosophique française, n'ont point cessé de faire œuvre essentiellement chinoise. »²²³

La première des *Lettres d'Asie*, adressée à Philippe Berthelot, affiche la distance que Saint-John Perse a prise, au moment où il compose sa Pléiade, par rapport à « ses amis » universitaires, comme le souligne Catherine Mayaux²²⁴. Restons un moment dans le contexte de l'action diplomatique à laquelle participe Alexis Leger à la fin de l'année 1919. Face à la présence occidentale, la Chine intellectuelle est divisée entre plusieurs tendances. Parmi elles, celle des « Modernes » tend à établir un lien entre modernité et tradition. Or, à partir des années 1910, la politique de la France en Chine entend favoriser ce lien en introduisant plus avant sa culture et notamment l'enseignement du français²²⁵. En se référant à la biologie à laquelle il emprunte le lexique de la fécondation, Alexis Leger semble faire écho à la volonté du positivisme d'étendre la méthode scientifique à l'étude de la société. La création de l'Institut technique franco-chinois (équivalent d'une école des Arts et Métiers) à Shanghai, en 1919, s'inscrit dans cette politique progressiste et entend consolider le lien entre la Chine et la France. Les cours dispensés en français supposent que les élèves aient appris la langue française à l'école primaire²²⁶. C'est donc bien par la langue que la culture française entend se diffuser et les missionnaires jésuites, comme nous le disions en introduisant notre étude, ayant été les premiers à contribuer à cette diffusion, participent à cette diplomatie par la culture.

Le poste diplomatique qu'occupe Alexis Leger le place donc en témoin et même acteur privilégié de la diffusion de la langue, de la littérature et de la culture françaises en Chine, lui qui cultive sa propre langue avec ferveur :

« Prodigieux destin, pour un poète, créateur de sa langue, d'être en même temps l'unificateur d'une langue nationale, longtemps avant l'unité politique qu'elle annonce.[...]

Et Dante, fanatique du langage, n'a-t-il pas placé dans son Enfer, non loin des blasphémateurs, un écrivain coupable d'impiété envers sa langue maternelle ? »²²⁷

I.2.2.2. Alexis Leger, Lucien Lévy-Bruhl et Paul Painlevé.

Quand Alexis Leger rencontre-t-il le sociologue Lucien Lévy-Bruhl et l'homme politique et savant, Paul Painlevé ? Là encore, le journal *La Politique de Pékin* permet de retracer l'historique des rencontres.

²²³ *La Politique de Pékin*, 4 janvier 1920, p. A4-B4. FSJP.

²²⁴ Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie...*, p. 98 (dans la lettre à Philippe Berthelot, datée du 3 janvier 1917, Alexis Leger écrit : « Nous-mêmes, Français, sommes trop portés à faire fond sur l'influence acquise en Chine par la pensée philosophique française du XVIIIe siècle ou par le vieux positivisme d'Auguste Comte. Tout cela est déjà plus dépassé qu'on ne croit, et cette Chine d'intellectuels et d'universitaires comme nos amis Li Yu-yin et Tsai Yuan-pé, plus politiques que sociaux, entre déjà mélancoliquement dans sa phase d'appréhension et de nostalgie, sinon de désaffection. » OC, p. 810).

²²⁵ Frédérique Girard, « L'enseignement du français à Shanghai de 1911 à 1937 », in *La France en Chine...*, p. 103-118.

²²⁶ *Ibidem*.

²²⁷ *Discours de Florence*, « Pour Dante », OC, p. 452-453.

L'année 1920 est riche d'événements qui témoignent de l'intérêt de la France pour la Chine. Au mois de mars, le sociologue, alors professeur de philosophie à l'Université de Paris, Lucien Lévy-Bruhl²²⁸ et l'inspecteur général de l'enseignement, Emile Hovelacque²²⁹, ancien maître de conférences à l'École Normale Supérieure, se rendent à Pékin. Le but de leur mission est de « voir et apprécier par eux-mêmes les progrès de la Chine moderne au moment où sont créés en France un Institut chinois à Paris et à Lyon une Université franco-chinoise. »²³⁰ De la France en Chine aux études chinoises en France, comme nous l'avons vu. Le journal reproduit le texte de la conférence donnée par le sociologue à l'Université de Pékin²³¹.

Si un an auparavant Alexis Leger a pu rencontrer Marcel Granet de passage à Pékin²³², les deux hommes ont-ils échangé au sujet de la sociologie, de sa manière d'appréhender la connaissance de l'homme individuel et social, de sa méthode pour y parvenir ? Quoi qu'il en soit, le poète-concepteur de sa Pléiade nous inciterait presque lui-même à effectuer ce rapprochement en nommant Lucien Lévy-Bruhl, attirant ainsi l'attention de son lecteur sur son propre intérêt pour l'étude sociale de l'homme.

Lucien Lévy-Bruhl à peine parti, voici qu'est annoncée la venue à Pékin de la mission Painlevé sur qui Saint-John Perse attire également notre attention en allant plus loin : il compte au nombre de ses amis Paul Painlevé, le mathématicien et homme politique, au même titre que les sinologues et tibétologues les plus éminents. Il faut s'arrêter un moment sur cette mission qui, on va le voir, est liée à la sinologie française et à ses institutions. Désigné par l'article de *La Politique de Pékin* consacré à l'arrivée de la mission – le 22 juin 1920 – comme « homme d'action »²³³, Paul Painlevé est entouré d'universitaires et d'ingénieurs et sa venue est l'occasion de réceptions officielles auxquelles Alexis Leger participe, au cours de l'été 1920. La mission repart en septembre à l'issue d'une ultime cérémonie à l'Université de Pékin – le 31 août – au cours de laquelle le grade *honoris causa* de l'Université est conféré à Paul Painlevé. Une photographie illustre l'article : Alexis Leger y figure en bonne place, au premier plan, dans un costume blanc qui tranche avec la couleur sombre de celui des autres sujets dont Paul Painlevé, à sa droite, Tsai Yuan pei et Li Yu-ying, notamment²³⁴. Ce dernier, figure-phare du Mouvement « du 4 Mai », nourri aux idées non seulement des Lumières, mais de l'anarchisme proudhonien²³⁵, s'attire la sympathie de Paul Painlevé qui favorise la Société d'éducation rationnelle que nous avons déjà mentionnée.

²²⁸ Lucien Lévy-Bruhl (1857 – 1939), agrégé de philosophie, fondateur, en 1925, de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, avec Marcel Mauss et Paul Rivet (futur directeur du Musée de l'Homme, fondé en 1937).

²²⁹ La bibliothèque personnelle de Saint-John Perse contient un ouvrage d'Emile Hovelacque, *Les peuples d'Extrême-Orient : la Chine*, Paris, 1923, éd. Flammarion. FSJP.

²³⁰ *La Politique de Pékin*, 1920, p. 236.

²³¹ L'article est annoté par Alexis Leger qui retient notamment :

« Auguste Comte : " il ne faut pas expliquer l'humanité par l'homme : il faut au contraire expliquer l'homme par l'humanité" »

Chacun de nous est homme parce qu'il participe à la réalité sociale, parce qu'il reçoit sa part du patrimoine commun à tous les membres de la société où il vit.

La réalité sociale où nous vivons, dont nous vivons, a beau nous être familière, nous ne la connaissons pas pour cela, au sens scientifique du mot *connaître*. » (rapprochement entre les longs travaux qui ont permis à la linguistique et à la grammaire comparée d'établir une science des langues que nous parlons, les langues indo-européennes et la « connaissance » de la famille).

Nous sommes devant la réalité sociale comme les anciens grecs et Romains étaient devant la réalité physique. » *Ibidem*, p. 238-240.

²³² *La Politique de Pékin*, 1919, p. 240. FSJP.

²³³ *La Politique de Pékin*, 1920, p. 545. FSJP.

²³⁴ *Ibidem*, p. 779. FSJP. Cf. Annexe 4.

²³⁵ Marianne Bastid-Bruguière, « Le voyage en Chine de Paul Painlevé en 1920 », in *Paul Painlevé (1863-1933). Un savant en politique*. Actes de la journée d'étude du 22 mai 2003, organisée par Claudine Fontanon et Robert Fanck. Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 84.

Tâchons de résumer le contexte de la mission : il faut pour cela revenir à la Conférence de Versailles que nous avons également déjà évoquée. Parmi les membres de la délégation chinoise, Ye Gongcho est chargé d'une enquête industrielle et commerciale sur les grands problèmes financiers de l'après-guerre et de la reconstruction²³⁶. Rappelons-nous en effet qu'au lendemain de la révolte des Boxeurs, la Chine doit toujours un lourd tribut aux grandes puissances. En quittant la Conférence par refus de signer un traité vécu comme une spoliation et une trahison, la délégation chinoise se prive des moyens de négocier la révision de l'indemnité qui accable l'économie du pays. Ye Gongcho s'adresse alors à Paul Painlevé, lui qui favorise depuis 1912 les migrations d'étudiants, mais aussi de travailleurs chinois – surtout pendant la guerre qui vide les usines de main-d'œuvre²³⁷ et accélère en quelque sorte le processus mis en place avec le « Mouvement de travail et d'études en France » - : il lui demande de devenir « conseiller supérieur technique » du Ministère chinois des Communications pour aider ce dernier à unifier l'exploitation des chemins de fer. Entre alors en scène un personnage qui se fait l'intermédiaire et l'interprète de P. Painlevé, Han Rujia. Par son entremise, la Chine propose d'établir à Paris un institut chargé d'enseigner sa littérature, son histoire et sa civilisation à l'intention de toute l'Europe : c'est le futur Institut des Hautes Etudes Chinoises dont Paul Pelliot et Marcel Granet prendront la direction en 1921, et qui est, depuis 1972, placé sous l'administration du Collège de France. Si Paul Painlevé a sollicité Paul Pelliot pour diriger l'Institut, il faut néanmoins préciser que cela n'est pas allé sans éveiller des inimitiés. Ainsi, le gouvernement chinois aurait consenti à donner à l'Institut un des trois exemplaires du *Siku quanshu*, une précieuse collection de textes rassemblés à l'initiative de l'empereur Qianlong, au XVIIIème siècle. Tandis qu'en France on se méfie des intentions chinoises, en Chine, les érudits s'insurgent contre le sacrifice d'un patrimoine national. Quant à la relation – peu respectueuse celle-là – entre Paul Pelliot et Han Rujia, comment l'expliquer ? « Ce dernier lui en voudrait-il d'avoir acheté une bouchée de pains les manuscrits de Dunhuang, trésor national ? à moins que l'héroïsme de Pelliot contre les Boxers n'ait chagriné des nationalistes... » ou alors Han Rujia aurait été un « propagandiste pour qui il fallait connaître la culture chinoise en France et dans le monde en donnant des livres chinois à traduire et un nationaliste qui voyait d'un mauvais œil les étrangers s'occuper de sinologie »²³⁸. Quoi qu'il en soit, présidé par Paul Painlevé, le nouvel Institut²³⁹, sans l'exemplaire du *Siku quanshu* convoité, est officiellement inauguré le 13 avril 1920.

Alphonse Monestier, le directeur du journal *La Politique de Pékin*, édite un numéro spécial entièrement consacré à la mission Painlevé à partir des articles parus dans l'hebdomadaire au cours de l'été 1920²⁴⁰ et l'introduit - dans la note de l'éditeur - en des termes qui occultent la réalité politique et économique de ce qu'il désigne comme « une croisade pacifique et merveilleuse qu'une pléiade de savants et d'intellectuels français, sous la conduite d'un ancien président du Conseil, sont venus entreprendre en Chine, en vue d'y établir ou plutôt d'y développer, un grand courant de fraternité intellectuelle entre le peuple chinois et le peuple français. »²⁴¹. Mais peut-être Alphonse Monestier est-il médiateur de la propagande qui entoure la mission. En effet, si Paul Painlevé répond à une invitation du gouvernement chinois qui finance sa venue, la France, de son côté, est consciente de l'effort qu'elle doit fournir si elle veut garder sa place dans le Conseil technique d'unification et de développement des chemins de fer chinois où siègent le Japon, les Etats-Unis et l'Angleterre. Elle a intérêt à tout faire pour favoriser cette mission.

Dans quelle mesure Alexis Leger a-t-il pu participer à l'accueil et au bon déroulement de la mission Painlevé ? Ce dernier ayant informé le président chinois, Xu Sichang, que l'Université de Paris

²³⁶ *Ibidem*, pp. 86 -94 : notre résumé se fonde sur cet article.

²³⁷ C'est ce qui explique la présence de Victor Segalen à Pékin en 1917 : sa mission est de recruter des travailleurs chinois.

²³⁸ Ge Fuping et Etienne Will, « Paul Pelliot et l'institut des hautes études chinoises, 1919 -1945 », in *Paul Pelliot : de l'histoire à la légende...*, p. 282.

²³⁹ 52, rue du Cardinal Lemoine, Paris, 5^{ème}.

²⁴⁰ *La Politique de Pékin*, 1920, pp. 545 à 779. FSJP.

²⁴¹ On peut lire le numéro spécial en ligne sur *Gallica*.

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5609794q/f16.image>

le missionnait pour favoriser le « rapprochement intellectuel » des deux pays, il provoque l'incompréhension de ceux qui l'ont sollicité et notamment du ministère chinois des Communications.

« Boppe s'ingénia à aplanir les difficultés. Le message de Paris était clair : "M. Painlevé n'a aucune mission du gouvernement français". Boppe obtint que les autorités chinoises accueillent les visiteurs pendant quinze jours à Pékin, après quoi la légation de France se chargeait d'organiser l'hébergement et le programme. »²⁴².

Et c'est une succession de discours et de réceptions que rapporte le journal *La Politique de Pékin* : le programme en est soutenu et la Légation de France semble avoir joué son rôle. Comment Paul Painlevé devient-il l'ami d'Alexis Leger ? On peut supposer des affinités électives entre les deux intellectuels. Soulignons que Paul Painlevé continue, après sa mission en Chine et jusqu'à sa mort²⁴³, en 1933, à protéger les œuvres franco-chinoises d'éducation en France, dont l'Institut des hautes études chinoises de Paris, qu'il obtient de faire financer sur les fonds d'indemnité des Boxeurs²⁴⁴.

Au cours de ces années chinoises, les « événements » qui réunissent les sinologues et tibétologues les plus éminents - on pense bien sûr spontanément à la première Guerre Mondiale et à ses répercussions sur la Chine -, peuvent s'entendre comme les multiples conflits - avec leurs conséquences - qui se jouent sur la scène chinoise depuis le début du siècle et auxquels tous prennent forcément part : sur les barricades face aux Boxeurs, comme Paul Pelliot, acteur au cours d'une révolte dont les conséquences financières bénéficient à l'Institut qu'il préside avec Marcel Granet ; en position de témoin, comme ce dernier, d'une mutinerie qui suscite l'incompréhension d'un petit peuple surpris dans son quotidien ; en explorateur d'un Tibet qui cherche à s'émanciper de la tutelle britannique et chinoise, comme Jacques Bacot, ou d'une Mongolie qui suscite les convoitises du Japon et de Russie, comme Gustave-Charles Toussaint ; en exilé de sa Russie natale après la révolution bolchévique, comme le baron Alexandre von Staël-Holstein. Années chinoises, années de chaos politiques dont Alexis Leger est lui-même témoin entre 1917 et 1921. L'année de son départ coïncide avec la fin de la période dite « du 4 Mai ».

En ce début de XXème siècle, la sinologie française est en plein essor et le numéro de *La Politique de Pékin* qui lui est consacré en 1920 rapporte les propos d'Henri Cordier qui, en 1914, constatait : « l'étude de la Chine n'est pas encore entrée dans cette période de critique scientifique à laquelle on est arrivé pour d'autres pays de l'Antiquité. »²⁴⁵ Nous avons avancé une première hypothèse justifiant la place essentielle de Paul Pelliot dans le « microcosme intellectuel » dont fait partie Alexis Leger, et plus particulièrement dans le cercle de sinologues disparus que nous tenons de reconstituer.

Or n'est-ce pas lui aussi qui influence la constitution du fonds extrême-oriental de la bibliothèque de Saint-John Perse ?²⁴⁶ En effet, Paul Pelliot dirige, avec Henri Cordier, le *T'oung Pao*, à partir de 1921²⁴⁷ et publie des articles dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, comme le souligne Catherine Mayaux²⁴⁸. On trouve ces revues spécialisées dans la bibliothèque personnelle de Saint-John Perse, avec le *Journal Asiatique*.

²⁴² Marianne Bastid-Bruguière, *op. cit.*, p. 94.

²⁴³ *Ibidem*, p. 102.

²⁴⁴ *Ibidem*.

²⁴⁵ *La Politique de Pékin*, 25 juillet 1920, p. 633. FSJP.

²⁴⁶ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 24.

²⁴⁷ Paul Pelliot succède à Edouard Chavannes. A l'occasion de la réception de la Légation de France par l'Université de Pékin, en juin 1918, un hommage est rendu aux sinologues « dont Chavannes, dont la perte endeuille le monde de la science » (le maître de Paul Pelliot, Marcel Granet et Victor Segalen est mort au mois de janvier de la même année), in *La Politique de Pékin*, 16 juin 1918, p. 154. FSJP

²⁴⁸ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse poète-lecteur...*, introduction, p. 5.

« Dans ces revues comme dans les livres » qui constituent le fonds extrême-oriental de sa bibliothèque, « le poète observe attentivement les bibliographies et comptes rendus de publications. Il y souligne assez systématiquement titres et noms d’auteurs, ajoutant parfois un petit signe dans la marge. Les titres soulignés figurent très souvent dans sa bibliothèque, et ceux manquants ont peut-être été lus et abandonnés en Chine, ou rendus à leur propriétaire. Il suivait donc l’évolution des recherches en orientalisme de manière très universitaire, entretenant sa culture et la vivifiant. »²⁴⁹

Voilà une première preuve du goût d’Alexis Leger pour une érudition qu’il met cependant à distance. La bibliothèque de ce « lettré du monde occidental » nous laisse entrevoir des centres d’intérêt du poète, ce qui nourrit son imaginaire au moment où il ne signe pas encore de son pseudonyme et où son *Anabase*, dont il conçoit le projet avant son séjour en Chine²⁵⁰, est encore en gestation.

A ce stade de notre étude, il faut approfondir notre recherche en fouillant davantage dans les archives que la Fondation Saint-John Perse recèle. Or, ce faisant, nous constatons que notre enquête sur le cercle des sinologues disparus n’est pas terminée : il est encore un pan de cette mémoire enfouie qu’il nous faut sonder, sous la « poussière de Chine ».

²⁴⁹ *Ibidem*.

²⁵⁰ Cf. *Lettres de jeunesse*, à Paul Claudel, 10 juin 1911, OC, p. 721-722.

II. « La Chine n'est que poussière »²⁵¹

Sur une carte de vœux expédiée de Pékin en janvier 1934 et adressée à Saint-John Perse, quatre mains signent en saluant la mémoire de leur ami qui a quitté Pékin depuis plus de dix ans, celles des époux Hélène et Henri Hoppenot, celle d'André d'Hormon dont nous avons déjà évoqué la nomination à l'Université de Pékin, en 1917, et celle de Jean Augustin Bussière²⁵².

Le journal d'Hélène Hoppenot s'interrompt pendant les trois années passées en Chine où le poste diplomatique de son mari la conduit, « ce qui est parfait ne se racontant pas »²⁵³. Quand elle reprend son écriture, alors qu'elle s'apprête à quitter Pékin, elle place en exergue de sa page une épigraphe empruntée à *Anabase* :

« Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre délice... »²⁵⁴.

De son séjour pékinois, elle ramène des photographies qui font l'objet de deux albums dont *Chine*, publié en 1946, avec une introduction de Paul Claudel. La bibliothèque de Saint-John Perse en conserve un exemplaire dédié par la photographe. Les souvenirs de la diariste surgissent çà et là, dans les années qui suivent, au moment notamment où elle rencontre Alexis Leger qui, lui aussi, manifeste le plaisir d'évoquer le souvenir de son séjour chinois.

« 11 juin [1939]

Varangeville. Ce matin, Léger s'écrie : « Ah ! la Chine comme l'on s'y trouvait bien. » Il demande si nous avons connu son temple sur la colline, où, de sa chambre, on voyait la plaine de Pékin et, de sa terrasse, la plaine sinueuse ? Il vivait une étrange vie en marge des Européens qu'il fréquentait peu, où, dans la journée, il faisait son travail de Secrétaire d'ambassade et montait à cheval, la nuit il courait dans la ville tartare ou chinoise. »²⁵⁵

« Son » temple est celui où, selon la biographie de la Pléiade, le poète composa *Anabase* ; quant aux confidences du poète sur ses fréquentations nocturnes, elles concernent notamment la générale Dann Pao-tchao²⁵⁶, intermédiaire précieuse pour le jeune diplomate. Hélène Hoppenot connaît trop son ami pour être dupe de sa verve de conteur, mais, à l'écoute des récits de celui dont elle estime la poésie, elle a la « sagesse de ne pas se soucier de leur véracité et de les prendre comme des ébauches de poèmes »²⁵⁷. A l'heure où les deux amis partagent leurs souvenirs, deux hommes sont restés à Pékin, l'un est médecin, l'autre professeur et Conseiller du gouvernement chinois. Hélène Hoppenot continue de garder le contact avec ceux qui sont restés : Jean Augustin Bussière, médecin de la Légation, et André d'Hormon.

Ni la biographie ni les références aux sinologues disséminées dans la Pléiade ne mentionnent les deux hommes. Seul le Dr Bussière est évoqué dans les *Lettres d'Asie* : l'une d'entre elles lui est adressée²⁵⁸. Alexis Leger lui demande de défendre le secret de sa « retraite » au « temple de Tao-Yu »

²⁵¹ La phrase revient comme un leitmotiv dans les *Lettres d'Asie* : à Mme Amédée Saint-Leger Leger, 21 janvier 1917, OC p.835 ; à Joseph Conrad, 26 février 1921, OC, p. 887 ; à une Dame d'Europe, 17 mars 1921, OC, p. 890. C'est le titre d'un des chapitres de la biographie de Saint-John Perse par Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 199-338.

²⁵² Carte inédite in correspondance avec les Hoppenot. FSJP.

²⁵³ *Hélène Hoppenot, Journal 1936-1940...*, p. 37.

²⁵⁴ OC, p. 105.

²⁵⁵ *Hélène Hoppenot, Journal 1936-1940...*, p. 293-294.

²⁵⁶ Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie...*, p. 76-101.

²⁵⁷ *Hélène Hoppenot, Journal 1936-1940...*, p.293.

²⁵⁸ Lettre datée du 2 septembre 1917, OC, p. 821-822.

d'où il contemple les contreforts de la Mongolie dont la description n'est pas sans rappeler le lexique d'*Anabase*, comme si le poète nourrissait son œuvre en prose et son œuvre poétique d'un même imaginaire.... Le Dr Bussière est également évoqué dans deux lettres adressées à Madame Amédée Saint-Leger Leger²⁵⁹, notamment dans celle qui annonce le voyage du diplomate en Mongolie, aux côtés du docteur et de Gustave-Charles Toussaint. Tous deux sont présentés comme des amis, mais tandis que celui-ci est désigné comme « Orientaliste tibétisant », celui-là n'est mentionné qu'en tant que « médecin de la Légation ». Il est pourtant lui aussi un fin lettré, comme on va le voir, et un personnage central du cercle de sinologues disparus. Quant à André d'Hormon, seules des lettres non publiées dans la Pléiade permettent de le situer et de le faire émerger de la poussière :

« A la Fondation de Royaumont vit encore, me dit-on, silencieusement et très âgé, mon très intime ami de Chine, André d'Hormon, remarquable sinologue moderne et ancien Conseiller du Gouvernement chinois, qu'on n'a jamais pu décider à rien publier. »²⁶⁰

Présents, mais estompés, ou presque invisibles, les deux sinologues disparus contribuent à la reconstitution du cercle que nous avons commencé à tenter d'élaborer et participent aux années chinoises d'Alexis Leger sur le point de devenir Saint-John Perse.

²⁵⁹ OC, p. 854 ; p. 880.

²⁶⁰ Lettre du 22 juin 1916 à Jean Paulhan, Joëlle Gardes-Tamine, *Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan, 1925-1966, Les Cahiers de Saint-John Perse*, n°10, 1991, p. 189.

II.1. Une mémoire fragmentaire

II.1.1. **Jean Augustin Bussière, médecin et sinologue (1872 – 1958)**

De même que le juge consulaire Gustave-Charles Toussaint est un sinologue accompli, de même le médecin de la Légation française, Jean Augustin Bussière, est un intellectuel dont la personnalité mérite à elle seule qu'on s'y intéresse. Quelle place occupe-t-il dans le cercle des sinologues fréquentés par Alexis Leger entre 1917 et 1921 ? Comment expliquer que le souvenir de ce dernier soit aussi parcellaire dans sa Pléiade ?

Né dans la Creuse en 1872, Jean Augustin Bussière est le fils d'un instituteur rural²⁶¹. A vingt ans, il quitte sa famille – il est le fils aîné de sept enfants – pour entrer à l'École de la Santé Navale de Bordeaux où il est suivi de près par Victor Segalen (promotion 1896). « C'est probablement l'appel du large qui le pousse à choisir de devenir médecin militaire »²⁶². Ses affectations le conduisent au Sénégal, en Inde, où il épouse la fille d'une famille lyonnaise implantée là depuis le XVIII^e siècle. Il exerce la fonction de professeur à l'école de médecine de Pondichéry et publie une communication remarquée sur le « bouton d'Orient », maladie parasitaire transmise par un moustique. Serait-ce le souvenir de cette communication scientifique, dont le médecin a pu informer Alexis Leger, qui fait imaginer à ce dernier le récit plein de fantaisie de sa propre « amitié » avec un moustique - « le Dr Bussière n'en croit pas ses yeux »²⁶³ - curieusement prénommé « Ulysse » ? Le prénom semble nous mettre sur la voie d'un souvenir nostalgique. Sa remontée s'effectue par le détour narratif dont l'humour semble être le moteur. L'humour caractérise d'ailleurs certaines images d'*Anabase*, comme l'ont montré Colette Camelin et Joëlle Gardes-Tamine²⁶⁴, en se fondant parfois sur la polysémie des mots employés ou leur étymologie : nous retrouvons l'amoureux du lexique dont le goût est partagé par son ami médecin avec qui il eut l'occasion d'échanger, entre 1917 et 1921.

En effet, ce dernier arrive en Chine, avec sa femme et ses deux filles, en 1913, et y restera jusqu'en 1953. Membre de la Légation de France à partir de 1916, après avoir enseigné à l'école de médecine de Tientsin, il côtoie, comme Alexis Leger, les plus éminents orientalistes. Au cours du dîner à la Légation de France mentionné par Victor Segalen dans sa lettre du 30 juin 1917²⁶⁵, le Dr Bussière est abordé par une dénommée Gaby dont le poète dresse un portrait caricatural. Celle-ci croit reconnaître un parent en Bussière dont le nom lui est familier. Tandis que celui-ci dénie toute possibilité de filiation généalogique, son voisin de table, Paul Pelliot, s'amuse de l'embarras du médecin accompagné de sa femme dont Victor Segalen souligne la modestie. L'anecdote permet d'établir un nouveau lien entre les membres du cercle de sinologues. Jusqu'à présent, nous avons souligné le rôle prépondérant du découvreur de Dunhuang sur qui la Pléiade de Saint-John Perse attire notre attention. Or celui qui reste établi à Pékin pendant quarante ans est certainement un maillon tout aussi important.

Nommé médecin de la Légation de France en 1916, Jean Augustin Bussière est également médecin-conseil des Hautes Autorités chinoises. A ce titre, il est le médecin des Présidents successifs de la République de Chine, Yuan Shikai, Li Yuan Hong, Sun Yat-sen et Chiang Kai-shek. Il dispense aussi

²⁶¹ Ces indications biographiques sont empruntées à l'ouvrage de Christine Leang, *Embarquement pour la Chine, Histoires et destinées françaises dans l'Empire du milieu*, éd. Pacifica, 2013, p. 255-260.

²⁶² *Ibidem*, p. 256.

²⁶³ *Lettres d'Asie*, à Madame Amédée Saint-Leger Leger, OC, p. 854.

²⁶⁴ Colette Camelin, Joëlle Gardes-Tamine, *La rhétorique profonde de Saint-John Perse*, Honoré Champion, Paris, 2002.

²⁶⁵ *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier..., II, p. 917-918.

des cours à l'Université franco-chinoise de Pékin. S'il entretient des liens avec Alexis Leger, c'est d'abord sur un plan diplomatique dans le contexte de la France en Chine. A l'occasion de la célébration du deuxième anniversaire de l'Ecole Auguste Comte déjà mentionnée, le Dr Bussière prend la parole, à la suite d'Alexis Leger, en tant que porte-parole de l'alliance pour la propagation de la langue française²⁶⁶. C'est donc surtout sur le plan culturel que s'inscrit son action et qu'il faut situer le contexte des relations entre les deux hommes.

« Homme de sciences, mais aussi passionné de lettres, lorsqu'il n'est pas occupé à ses consultations médicales, le docteur Bussière tient chez lui un salon littéraire où se retrouvent les notables français et chinois de l'époque. »²⁶⁷

C'est là qu'il reçoit ceux dont les noms ont déjà été évoqués : Tsai Yuan-pei et Li Yu-ying qui jouent un rôle-clé dans les relations sino-françaises et dans le mouvement de réforme « du 4 Mai », comme nous l'avons vu. Dans sa résidence secondaire, au Nord-Ouest de Pékin – la région coïncide avec l'emplacement du fameux temple taoïste où fut composé *Anabase*, selon la *Biographie* de la Pléiade – il reçoit Alexis Leger et il faut imaginer les entretiens des deux lettrés sur l'histoire et la littérature chinoises. Les échanges se poursuivent à l'occasion de leur périple en Mongolie aux côtés de Gustave-Charles Toussaint tout occupé de sa traduction du *Padma Tanguig* et riche de ses récits d'expéditions antérieures.

Ainsi se tissent et se consolident les fils qui soudent le cercle de sinologues fréquentés par Alexis Leger. Lettré et humaniste, le Dr Bussière exerce sa profession avec dévouement et générosité :

« Cette petite maison de campagne fait également office de dispensaire pour les habitants des villages aux alentours [...] Soins, traitements, et même interventions chirurgicales, le docteur prend tout à sa charge et ne refuse aucun patient. »²⁶⁸

Le Dr Bussière apparaît non seulement comme un intellectuel au centre du « microcosme » auquel appartient Alexis Leger, mais un médecin dévoué et généreux. Or la notice de la Pléiade ne fait émerger que sa fonction et souligne sa connaissance d'une région du monde qui fascine le poète sur le point de devenir « Perse »²⁶⁹.

Comme Gustave-Charles Toussaint, le Dr Bussière est un explorateur. Il connaît l'Iran – il y séjourne entre deux postes successivement occupés à Pondichéry, entre 1901 et 1902 -, le berceau des langues étudiées par Paul Pelliot. Le goût de l'exploration de contrées inconnues et des études linguistiques, tout semble toujours y ramener le lecteur de Saint-John Perse. Pourquoi ne pas avoir accordé plus de place à Jean Augustin Bussière parmi les intellectuels fréquentés entre 1917 et 1921 ? Peut-être est-ce parce qu'il n'est l'auteur ni le traducteur d'aucun ouvrage contrairement à ceux dont la bibliothèque de Saint-John Perse conserve les travaux, ni le donateur d'un fonds muséal comme Paul Pelliot, Gustave-Charles Toussaint et Jacques Bacot ? Peut-être les archives le concernant, comme celles du baron Alexandre von Staël-Holstein, se sont-elles éparpillées ? Peut-être l'altruisme du généreux médecin n'est-il pas du goût du jeune Alexis Leger qui « n'avait pas la fibre sociale »²⁷⁰ ? Peut-

²⁶⁶ *La Politique de Pékin*, 4 janvier 1920, p. B4. FSJP.

²⁶⁷ Christine Leang, *op. cit.*, p. 257.

²⁶⁸ *Ibidem*, p. 258.

²⁶⁹ Notices et Notes, « avait auparavant été détaché en Iran, où il avait accompli des voyages en régions désertiques. », OC, p. 1240.

²⁷⁰ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 183. L'auteur se réfère à une lettre à Gabriel Frizeau (*Lettres d'Alexis Leger à Albert Frizeau*, éd. par Albert Henry, Académie royale de Belgique, 1993) qui date vraisemblablement de février 1909, dans laquelle le jeune homme, « imprégné de la morale nietzschéenne des forts », fait l'apologie de l'individualisme. Cet excès de jeunesse semble avoir été, avec raison, volontairement écarté de la Pléiade.

être enfin est-ce parce que, de tous les érudits fréquentés par Alexis Leger entre 1917 et 1921, il est un de ceux, comme André d'Hormon, qui est resté en Chine.

En effet, Jean Augustin Bussière est contraint de rentrer en France, malgré lui, au moment où le pouvoir communiste chasse les étrangers hors de Chine. En 1954, il débarque à Marseille avec sa seconde jeune épouse, chinoise de confession catholique. Il se retire à Châteauneuf-les-Bains (Puy-de-Dôme) où il meurt quatre ans plus tard.

Comme lui, André d'Hormon est resté en Chine, après le passage des diplomates, Alexis Leger et son ami Henri Hoppenot, notamment. Il est de ceux non pas qui restent du voyage, mais qui sont restés dans le lieu et dans le temps du voyage.

II.1.2. André d'Hormon, un « honnête homme » (1881 – 1965).

André d'Hormon – André Yacinthe Rocquette - est manifestement un intermédiaire privilégié entre le jeune diplomate Alexis Leger et les milieux non seulement autochtones, mais sinologiques. Il est lui-même « un Français fasciné de la culture chinoise », selon les termes de son portrait dans le catalogue d'exposition consultable à la fondation Saint-John Perse, *Rencontre, Exposition des sites historiques témoins des échanges culturels entre la Chine et la France au Mont de l'Ouest de Beijing*²⁷¹.

Voici ce qu'on y apprend : André d'Hormon est né en 1881. Il arrive en Chine en 1906 pour enseigner le français et les sciences politiques à l'Université de Pékin. André d'Hormon a été le témoin de la fin de la dynastie des Qing, du passage de la République de Chine – 1912 - à la République populaire de Chine, en 1949. Il y fait la connaissance l'ancien étudiant Li Yu-ying. En 1911, il prend position du côté des « révolutionnaires ».

Les réformateurs ainsi désignés sont les lettrés dont nous avons déjà évoqué le rôle au cours du « Mouvement du 4 mai ». En 1912, André d'Hormon est à leurs côtés au moment de la création de la Société d'éducation rationnelle. À l'École préparatoire pour les études en France, créée grâce au soutien de Tsai Yuan-peï, alors Ministre de l'Éducation, André d'Hormon assure l'enseignement du français. Il participera également à la création de l'Université sino-française (Centre franco-chinois d'études sinologiques de Pékin) en 1936. Le Dr Bussière et André d'Hormon sont de grands collaborateurs de Li Yu-ying et Tsai Yuan-peï pour promouvoir l'éducation de jeunes Chinois en France.

Le catalogue rappelle qu'au milieu du XIII^{ème} siècle, le roi saint Louis avait envoyé deux fois des émissaires en Chine, ouvrant ainsi l'échange entre la Chine et la France.

« En 1954, sept cents ans après, Royaumont où avait habité saint Louis a accueilli André d'Hormon, un vieillard aux cheveux argentés bien érudit. »²⁷²

C'est en effet à l'abbaye de Royaumont (Val d'Oise) que se retire André d'Hormon, forcé, comme son ami le Dr Bussière, de quitter, en 1954, son pays d'élection.

La lecture des numéros de *La Politique de Pékin* conservés dans la bibliothèque personnelle du poète, permet de comprendre en quelles occasions les deux hommes se sont côtoyés.

En juin 1918, comme nous l'avons déjà mentionné, une réception en l'honneur du Ministre de France, Auguste Boppe, est donnée à l'Université de Pékin. Le Ministre salue la présence d'éminents professeurs dont André d'Hormon. L'article est illustré par une photographie sur laquelle figurent

²⁷¹ Département de communication du Parti communiste de l'Arrondissement Haidian, Beijing International Center for Cultural Creation and Communication. *Rencontre : exposition des sites historiques témoins des échanges culturels entre la Chine et la France au Mont de l'ouest de Beijing*. Beijing : Foreign Language Teaching and Research Press, 2015.

²⁷² *Ibidem*, p. 95.

Alexis Leger, le Dr Bussière et André d'Hormon²⁷³. Dans le même numéro, un article relate un banquet de la presse franco-chinoise à l'occasion duquel Alexis Leger et André d'Hormon, tour à tour, ont pris la parole. Voici comment le journal rapporte leurs allocutions respectives :

« [...] dans une brève improvisation de la plus belle tenue, M. Leger, Secrétaire de la Légation de France, exprimant le vœu que de pareilles réunions puissent se renouveler, se réjouit avec les organisateurs de cette soirée de voir se nouer un lien vivant entre les Représentants de la Presse chinoise, les Représentants de la Presse française, et ceux de leurs amis communs qui, sans pouvoir invoquer de liens personnels avec la Presse, en comprennent toute l'importance et tout le rôle au cours des heures tragiques que nous traversons : rôle d'avant-garde et de combat, rôle vigilant et militant entre tous, aux côtés des gouvernements et au service des causes les plus chères aux nations. La tâche qui incombe à la Presse prend sa plus haute signification dans les pays d'inspiration démocratique, comme la Chine et la France, qui trouvent dans la forme républicaine les plus sûres garanties d'expression nationale. Rappelant brièvement le rôle joué par la Presse au début de la guerre, M. Leger cherche dans l'évocation de quelques souvenirs personnels le plus sincère témoignage d'admiration. À des réunions de Représentants de la Presse française et étrangère, auxquelles il eut à assister pendant les trois premières années de la guerre, à Paris, comme membre d'un Service officiel de relations avec la Presse, il eut souvent l'occasion de rencontrer deux hommes politiques français, qu'il a toujours entendus revendiquer très hautement leur titre de membres de la Presse : l'un d'eux est aujourd'hui le chef du gouvernement français, M. Clemenceau, l'autre est le ministre des Affaires Etrangères, M. Pichon. »²⁷⁴

En effet, Alexis Leger a travaillé au côté d'Henri Hoppenot au Bureau de Presse créé à l'instigation de Philippe Berthelot, en 1914. C'est d'ailleurs là que naît l'amitié entre les deux amoureux des belles lettres. Le Bureau devient « Maison de la Presse » : Alexis Leger et Henri Hoppenot travaillent dans la section de l'information diplomatique. Son travail d'écriture protocolaire se caractérise par une « hauteur de ton »²⁷⁵, celle que l'article salue en soulignant le talent d'improvisation du diplomate. Le résumé de son discours traduit la volonté d'établir un parallèle entre les gouvernements chinois et français, de saluer le rôle de la presse, qu'il a lui-même la charge de dépouiller pour son Ministre, et, au passage, de parler un peu de lui.

L'article présente ensuite l'intervention d'André d'Hormon :

« Quand on lisait autrefois la presse française, on n'y trouvait rien sur la presse chinoise et réciproquement. Il faut que cela change. Déjà depuis la guerre, un rapprochement s'est opéré entre les deux pays puisque les alliés combattent pour la justice et que le principe de justice est cher à la vieille philosophie chinoise. Nos hôtes sont les champions de l'intervention de la Chine dans la guerre aux côtés des alliés, ce n'est pas encore suffisant. Dans cette première réunion nous formulons l'espoir de voir se développer nos relations. L'opinion en France fut longtemps que la Chine était germanophile : les Chinois qui sont ici prouvent le contraire.

La Chine a marché de l'avant. Que la presse chinoise s'occupe moins des affaires intérieures et plus des affaires extérieures, tel est notre souhait.

Sa principale attention est tournée vers la France car c'est là que l'intérêt du monde se décide. Le moyen pratique de faire collaborer les presses des deux pays que tant d'idées philosophiques rapprochent est de multiplier les réunions du genre d'aujourd'hui. Il faut que la presse chinoise étudie les causes de la guerre très sérieusement et les buts que poursuivent les Alliés. »

²⁷³ *La Politique de Pékin*, 18 juin 1918, p. 158. FSJP.

²⁷⁴ *Ibidem*

²⁷⁵ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 185-190.

Les deux allocutions illustrent la démocratie par la culture, mais on note la portée nettement propagandiste de celle d'André d'Hormon. La proximité des deux discours – dans le temps, sur la page du journal, et dans leur contenu – met en évidence celle des deux hommes, deux Français dans une Chine en mutation, alors que celle-ci vient de s'engager dans la guerre avec les alliés. Sur la double page du numéro de *La Politique de Pékin* du 18 août 1918, un an après l'entrée de la Chine dans la première guerre mondiale, qui présente « Quelques artisans de la déclaration de guerre »²⁷⁶, on voit la photographie d'André d'Hormon, désigné comme Conseiller du Gouvernement chinois. N'est-ce pas le poste convoité par Alexis Leger malgré ses dénégations ?²⁷⁷ Faut-il voir entre les deux hommes un jeu de miroir²⁷⁸ réfléchissant ?

Un point de rapprochement - et de réflexion - entre les deux hommes est aussi et surtout leur « patriotisme linguistique »²⁷⁹ : dans le numéro de *La Politique de Pékin* du 10 novembre 1918, un article rapporte le discours prononcé par André d'Hormon lors du Congrès des œuvres chinoises. En voici les lignes essentielles : l'orateur désire attirer l'attention sur la nécessité pour la Chine d'obtenir son indépendance intellectuelle par rapport à l'anglais. Reste à choisir entre deux langues : le français ou l'allemand. Il défend le choix de la langue française dans le conflit entre la philosophie du droit, de la raison et celle de la force, entre la politique de la Liberté et celle de la Tyrannie et de l'Oppression. Il dépeint la nation française comme la plus libérale, la moins ambitieuse, la plus profondément humaine et accueillante à tout ce qui est humain. Enfin, constatant le réveil encore incomplet de la Chine :

« il faut que la Chine entre dans la vie mondiale [...]. Que la Chine s'y apprête en communion d'idées avec la France et par la France. »²⁸⁰

Lors de la célébration du deuxième anniversaire de l'école Auguste Comte, en l'absence d'André d'Hormon parti en France²⁸¹, Alexis Leger, dont nous avons déjà rapporté un extrait du discours, commence par ces mots :

« A la différence d'autres cultures comme la culture allemande, vous savez que la culture française ne cherche point à asservir ni à enrégimenter, mais à libérer, à développer et assister toute pensée nationale selon sa loi secrète et son génie propre. »²⁸²

Les deux discours se correspondent et défendent, au nom du même principe de liberté, la langue et la culture françaises. Encore une fois, les deux hommes sont des représentants d'une diplomatie française par la culture dans cette Chine inscrite dans le « Mouvement du 4 mai ». D'ailleurs, le Dr Bussière est lui-même présent à cette célébration et salue le travail des élèves en tant que porte-parole de l'Alliance pour la langue française. Mais ce qui resserre les liens entre les deux lettrés et le poète est manifestement le même attachement à leur langue commune. Dans une lettre adressée par le poète à Archibald Mac Leish, le 23 décembre 1941, après avoir revendiqué « le dédoublement de personnalité », rejeté « l'exotisme littéraire », le poète fait l'éloge de la langue française, en des termes à la fois spirituels – « espèce sainte », « communier » - et matériels – « argile », « chimiquement » -, mêlant ainsi le profane et le sacré, pour en arriver à définir la langue française comme « la seule patrie imaginable »²⁸³. Patrie du poète, patrie de l'exilé, patrie du poète exilé dans sa propre langue.

²⁷⁶ *La Politique de Pékin*, 18 août 1918, p. 393-395. FSJP

²⁷⁷ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 229-230.

²⁷⁸ Cf. Thèse de Jean-Louis Cluse, *Figure et voix du double chez Saint-John Perse*, La Sorbonne nouvelle, 2006. FSJP.

²⁷⁹ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 108.

²⁸⁰ *La Politique de Pékin*, 10 novembre 1918, « La langue française en Chine, Le Congrès des œuvres chinoises », p. 706-707.

²⁸¹ *La Politique de Pékin*, 14 septembre 1919, p. 854 : annonce du départ d'André d'Hormon. FSJP.

²⁸² *La Politique de Pékin*, 4 janvier 1920, p. B 4. FSJP.

²⁸³ *Témoignages littéraires*, OC, p. 549-551.

S'il est un traducteur attentif à la langue, obsédé par l'expression poétique, c'est bien André d'Hormon, connu pour sa révision de la traduction du fameux roman, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, pour lequel il proposait d'ailleurs le titre *Le Songe au gynécée chinois*. Dans l'introduction de l'édition du roman dans la collection de la Pléiade, Li Tche-Houa rend ainsi hommage à André d'Hormon :

« Au moment d'achever la traduction du *Rêve dans un pavillon rouge*, faite en intime collaboration avec ma femme [Jacqueline Alézaïs], je pense avec émotion à André d'Hormon, réviseur de ce travail. Professeur à l'ancienne Université franco-chinoise de Pékin, dont il fut l'un des fondateurs, il vécut quarante-neuf ans en Chine. »

André d'Hormon consacra au travail de révision de la traduction du roman les dix dernières années de sa vie passées à l'abbaye de Royaumont.

« L'immense culture d'André d'Hormon, aussi bien dans les lettres chinoises que françaises, jointe à une exigence rigoureuse dans les recherches de vocabulaire et de style, l'amenait à reprendre inlassablement certaines pages, dont il donnait des versions successives qui ne le satisfaisaient jamais. Il s'attachait surtout aux nombreux poèmes qui figurent dans le roman auxquels il s'est efforcé de conserver une forme rythmée, sacrifiant parfois l'exactitude de la traduction à la musicalité. Et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il pouvait dire, un éclair de malice au fond des yeux, frappant de la main un feuillet qui contenait quelques lignes particulièrement délicates : "intraduisible ... mais traduit !" Tourmenté par le souci de la perfection, il a brûlé au fur et à mesure tout ce qu'il écrivait personnellement. »²⁸⁴

Ainsi pourrait se vérifier une des hypothèses énoncées plus haut : l'effacement – partiel - du nom du Dr Bussière et complet de celui d'André d'Hormon, dans la Pléiade de Saint-John Perse, pourrait s'expliquer par l'absence de publication par les deux hommes dont Alexis Leger a certainement apprécié le goût d'esthètes et l'érudition. Gardons toujours à l'esprit que ce sont aussi ceux qui sont restés dans leur Chine d'adoption, Saint-John Perse ayant fait, quant à lui, de la langue sa patrie d'élection.

Si en 1934 André d'Hormon se souvient de son ami à qui il adresse ses vœux, qu'en est-il d'Alexis Leger ? Le journal d'Hélène Hoppenot nous permet de préciser le portrait d'André d'Hormon qui devient son ami en l'initiant aux mystères de la vie chinoise. L'ambassadrice se souvient de leur séparation, au moment où elle-même doit se résoudre à quitter Pékin où elle a vécu des années de félicité :

« D'Hormon, sinologue, cultivé, est resté trop longtemps dans le pays pour ne pas admettre "*que certains mystères sont insolubles pour un Français*", ce disant il caresse sa courte barbe poivre et sel, mais ne précise rien. [...] D'Hormon, ému par notre départ, me dit qu'il ne rentrera plus en Europe : "*Ma vie est ici. Et je voudrais aller mourir au Setchouan, au pied d'un arbre.*" La Chine l'a dévoré tout entier. »²⁸⁵

A cet ami tout entier resté en Chine, mais de passage en France après dix-sept ans d'absence, Alexis Leger offre un dîner en 1937 :

« Léger [sic] a emmené dîner aux environs de Paris, dans une auberge d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la capitale, son ami d'Hormon pour qui il éprouve une affection liée aux souvenirs de

²⁸⁴ Cao Xueqin, *Le Rêve dans le Pavillon rouge*, traduction, introduction, notes et variantes par Li Tche-houa et Jacqueline Alézaïs, révision par André d'Hormon, Gallimard, 1981, p. LXXI-LXXII.

²⁸⁵ Hélène Hoppenot, *Journal 1936 – 1940...*, 25 décembre 1936, p. 39-41.

Chine. D'Hormon regarda l'Arc de Triomphe noyé d'ombre et murmura : "On dirait la porte d'Ha-Ta-Men !" »²⁸⁶

La nostalgie est commune aux deux amis, mais tandis que d'Hormon est tourné vers la Chine au point de continuer de la voir dans les monuments parisiens, Alexis Leger, résolument occidental, tout en goûtant le partage de souvenirs communs avec son ami, désapprouve son orientalisme, entendu au sens d'attachement à l'Orient.

« Je regarde peut-être pour la dernière fois, ce représentant d'une époque périmée, marquée par ses aînés du symbolisme, Mallarmé, Catulle Mendès, etc. Plongé dans les profondeurs de la vie asiatique, il n'a pu suivre l'évolution du monde occidental et, ayant eu à choisir entre les deux, n'a jamais pu appartenir tout à fait à l'un ou à l'autre. »²⁸⁷

L'analyse d'Hélène Hoppenot, qui déplore que son ami poète de Chine n'ait rien publié, en constatant, trop tard, combien ses poèmes étaient désuets, fait apparaître le lien entre un espace – la Chine – et un temps – passé « périmé » -, incarné par la figure d'André d'Hormon, poète du passé, dépassé. En fait de double, il agit plutôt comme un repoussoir pour Alexis Leger.

« Léger estime qu'il faut tendre à se renouveler perpétuellement mais je sens bien qu'il est trop tard pour faire prendre à d'Hormon un autre chemin, qu'il sera malheureux partout, mais moins en Chine qu'ailleurs. »²⁸⁸

André d'Hormon est resté prisonnier de la nostalgie qui le retient chez sa Calypso. Alexis Leger, entend se libérer des sirènes du passé : leur chant doit lui permettre d'avancer. C'est par le détour vers le passé que s'accomplit sa marche en avant.

Alexis Leger lui-même, dresse deux portraits de son ami, et même trois, comme on va le voir, au moment où il est encore à Pékin. En 1919, dans deux lettres adressées respectivement à Arthur Fontaine, directeur au Ministère du travail et à Philippe Berthelot, le diplomate présente son ami en adaptant, semble-t-il, son portrait à son destinataire. Si le portrait adressé à Arthur Fontaine est concis et plutôt élogieux, s'attachant à l'action menée par le sinologue auprès des lettrés chinois – « Peu d'hommes ont pu suivre, avec plus de finesse et de tact, et au sein même des groupements vivants en Chine et toujours en voie de renouvellement, l'évolution quotidienne de la politique chinoise. »²⁸⁹ -, celui qui est adressé à Philippe Berthelot affiche nettement sa distance avec cette « approximative figure dont l'aspect funambulesque et post-romantique vous agacera sans doute (si vous avez le temps d'être agacé) par son air d'échapper à je ne sais quel milieu littéraire à la Mendès. »²⁹⁰ Le portrait se conclut en qualifiant André d'Hormon de « très honnête homme ». C'est un éloge, mais cette traduction française de la qualité du *καλός κάγαθός* fige le personnage dans un passé qui le rend légèrement pitoyable, mais très attachant somme toute.

Pourquoi, en 1919, Alexis Leger adresse-t-il des lettres de recommandation à ses collègues et supérieurs français pour André d'Hormon ? Celui-ci se rend en France à la fin de l'année 1919, pour revenir en Chine au printemps 1920²⁹¹. Il va assister à la soutenance de thèse de son ami Marcel Granet. Le cercle de sinologues disparus se précise encore. En effet, André d'Hormon, avant d'initier Alexis Leger puis Hélène Hoppenot à la vie pékinoise, a eu l'occasion d'assister Marcel Granet qui n'aurait

²⁸⁶ *Ibidem*, p. 106.

²⁸⁷ *Ibidem*, 28 septembre 1937, p. 111-112.

²⁸⁸ *Ibidem*, 23 juin 1939, p. 300.

²⁸⁹ Lettre à Arthur Fontaine, 23 septembre 1919, FSJP.

²⁹⁰ Lettre à Philippe Berthelot, 9 octobre 1919, FSJP.

²⁹¹ *La Politique de Pékin*, 1920 : André d'Hormon quitte Marseille le 19 février (n° du 7 mars, p. 186) et est de retour à Pékin au début du mois d'avril (n° du 4 avril). FSJP.

peut-être pas été en mesure de rédiger la lettre au sujet de la mutinerie qui éclate à Pékin en février 1912, sans son guide averti. Avec ce dernier, au retour de sa promenade, la veille de la mutinerie, il récite des vers de Samain²⁹². Les deux amis partagent le goût pour la poésie, notamment symboliste, dont Alexis Leger sur le point de devenir Saint-John Perse, est lui-même un héritier²⁹³. Quant à l'initiation du lettré André d'Hormon auprès de son disciple, elle fait songer à *René Leys* de Victor Segalen²⁹⁴, dont le narrateur est guidé dans une Chine millénaire en train de vaciller sur son socle :

« [...] une telle fréquentation devait lui apporter, en plus des leçons de chinois et des lectures de textes, cet ensemble de traits de mœurs, d'attitudes, de réactions qui caractérisait la tradition chinoise encore vivante, ensemble dont la connaissance pouvait faire réfléchir sur la définition de la tradition ancienne. »²⁹⁵

André d'Hormon serait un lettré occidental trop orientalisé, au goût d'Alexis Leger qui, lui, n'est pas Victor Segalen. Peut-être le silence et l'oubli qui entourent André d'Hormon s'expliquent-ils par la volonté d'Alexis Leger de construire sa différence en devenant Saint-John Perse²⁹⁶.

Notre projet nous amène à interroger des sources documentaires qui sont parvenues à la Fondation Saint-John Perse, après la mort de ce dernier, grâce au labeur de Dorothy Leger, qui continue, après 1975 et jusqu'à sa mort, en 1985, de collectionner ce qui constitue les archives personnelles du poète. La Fondation hérite ainsi de trois « vraies lettres d'Asie »²⁹⁷ adressées par Alexis Leger à André d'Hormon. Les trois lettres sont espacées d'un intervalle de six mois, en 1920. Si la première coïncide avec le retour d'André d'Hormon à Pékin en avril 1920, la deuxième est écrite par Alexis Leger à son retour de Mongolie où il se rend, avec ses amis le Dr Bussière et Gustave-Charles Toussaint. Cette deuxième lettre ainsi que la troisième manifestent l'intimité entre les deux hommes, André d'Hormon favorisant manifestement la relation qui unit le diplomate à la générale Dann Pao-tchao, Wu-Yé. On peut dire, certes, qu'André d'Hormon ressemble fort à un entremetteur qui favorise les amours du jeune diplomate, au nez et à la barbe d'un général Dann Pao Tchao qui apparaît comme ridicule dans cette comédie de boulevard. Il est d'ailleurs amusant de constater que le jeune homme manie le lexique de la comédie dont il semble s'amuser tout en prenant ses distances (la locution « tout de même » reste énigmatique et semble faire référence à un épisode antérieur. Elle disparaît dans la dernière lettre, écrite à très peu de distance des deux précédentes). Voilà ce qui a pu contribuer à avilir le portrait du jeune diplomate Alexis Leger dont certains pointent... la légèreté.²⁹⁸

Mais c'est s'arrêter à une lecture partielle et partielle de ces trois documents, suffisamment brefs pour qu'on prenne le temps de les examiner entièrement.

Les lettres adressées à André d'Hormon ont ceci de remarquable qu'elles parviennent à la Fondation Saint-John Perse à titre posthume. On trouve, en effet, à la Fondation un échange de lettres entre Dorothy Leger et Mme Baud, secrétaire générale de la Fondation Royaumont, ainsi que Mlle Tang, du Centre de Recherche et de Documentation sur la Chine contemporaine. L'acquisition illustre l'impossibilité pour le poète maître de son œuvre de maîtriser absolument son destin posthume : les lettres parviennent à échapper à leur auteur. La Fondation Saint-John Perse, n'est-elle pas

²⁹² Marianne Bastid, *op. cit.*, p. 103.

²⁹³ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 92.

²⁹⁴ Victor Segalen, *René Leys*, Gallimard, 2000 (réédit.)

²⁹⁵ R. A. Stein, *op. cit.*, p. 34.

²⁹⁶ Cf. Catherine Mayaux, « Saint-John Perse lecteur de Victor Segalen », *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1995, p. 138-150 ; « Quand Yvon Segalen rencontre Alexis Leger... À propos de « Entretien avec Saint-John Perse (le 27 mars 1953) », publié dans *La revue française de Pékin* n°2, 1988, *Souffle de Perse*, juin 2016 (à paraître) ; Renée Ventresque, *op. cit.*, III, « Cinq ans à la Chine ou comment bâtir sa différence », p. 205-213.

²⁹⁷ Nous reproduisons le texte de la première *infra*. Les deux autres figurent en annexe 2.

²⁹⁸ R. Meltz, *Alexis Leger dit Saint-John Perse*, Grandes biographies, Flammarion, 2008.

paradoxalement un moyen d'accès au processus d'écriture d'un lecteur-poète qui affirme dans une lettre adressée à Octave Nadal, alors Directeur de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet :

« mes dernières instructions prescrivent, rigoureusement et sans discrimination, la destruction, après moi, de tout ce qui pourra être trouvé, inédit ou non, à mon écriture »²⁹⁹

II.1.3. **La Fondation au risque de la Pléiade ?**

André d'Hormon semble être au centre de la sphère fréquentée par Alexis Leger, non seulement celle des notables comme le couple Dann Pao-Tchao³⁰⁰, mais des sinologues dont Marcel Granet est un éminent représentant. C'est précisément celui dont Alexis Leger demande l'adresse à son ami dans la lettre dont nous reproduisons le texte ci-dessous.

10 avril 1920 (1 feuillet, photocopie)

En-tête : Légation de France en Chine

Cher ami

Pouvez-vous m'envoyer l'adresse de Granet ?

Je liquide aujourd'hui tant de choses de ma vie, je peux bien y ajouter un peu de correspondance, avant d'entamer mon siècle neuf et sans mémoire (avec cette rigueur systématique qui vous plaît tant en moi !)

Affectueusement tout de même, de l'autre côté du siècle

Votre ami

L

Je pars demain seul pour un temple où je vais jeûner quelque temps (et muer !) avant de passer outre.

Baylin, qui devait me véhiculer, ne peut plus venir. Tachez de le voir ces jours-ci : j'ai vaguement l'impression que vous l'avez un peu peiné ou surpris, je ne sais de quelle façon, à votre insu. Impression peut-être fautive d'ailleurs. Autant en emporte
..... avec vous autres, gens de cœur, sait-on jamais rien !

Pourquoi Alexis Leger cherche-t-il alors à contacter Marcel Granet ? André d'Hormon revient de Paris où il a assisté à la soutenance de thèse de son ami³⁰¹ qui révolutionne la sinologie française en rénovant la lecture érudite jusque-là appliquée aux Chansons d'amour du *Che king*. Peut-être le diplomate souhaite-t-il féliciter le sinologue pour son travail au sujet duquel ils ont pu échanger lors du passage de Marcel Granet à Pékin ? Peut-être compte-t-il le revoir à Paris ?

Le sinologue dont nous citons une lettre³⁰², dans la première partie de ce travail, témoigne à la fois des qualités d'observateur et d'écrivain : Marcel Granet, qui s'intéresse aux textes des chansons

²⁹⁹ Témoignages littéraires, OC, p. 569.

³⁰⁰ Cf. lettres du 28 mai et du 9 septembre 1920, en annexe 2.

³⁰¹ *Fêtes et Chansons anciennes dans la Chine* (tome XXXIV de la Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, section des sciences religieuses) et *la Polygamie sororale et le sororat dans la Chine féodale (Etude sur les formes anciennes de la polygamie chinoise)*.

³⁰² Marianne Bastid, *op. cit.* cf. Extraits de la lettre en annexe 2.

d'amour du *Che king* au moment où il est amené à côtoyer Alexis Leger, aborde la sinologie en linguiste et en sociologue. C'est le linguiste qui nous intéresse ici, celui dont les travaux « sur les textes de l'Antiquité chinoise constituèrent une véritable révolution dans la vision qu'avaient les Occidentaux du monde chinois. »³⁰³ En quoi consiste cette révolution ? Marcel Granet est le premier à avoir l'idée d'étudier les poèmes de ce livre fondamental de l'école confucéenne « en les débarrassant des explications idéologiques dont les Lettrés les avaient encombrées : les pièces du *Che king* sont des chansons populaires dont les Lettrés ont fait des œuvres savantes »³⁰⁴. L'ouvrage de Marcel Granet, *Fêtes et Chansons de la Chine ancienne*, est annoté, observe Catherine Mayaux³⁰⁵, du début à la fin : publié en 1919, l'ouvrage est conservé dans la bibliothèque de Saint-John Perse qui, même s'il ne se l'est pas procuré dès sa publication, a pu en faire l'objet des échanges entre les deux chercheurs, pourrions-nous dire, pour celui-ci de « sons, de mots et d'idées »³⁰⁶, pour celui-là de la valeur rituelle de vieilles chansons populaires étudiées comme un « document propre à l'étude des croyances qui inspiraient l'ancien rituel saisonnier des Chinois. »³⁰⁷ N'oublions pas que l'ouvrage correspond à la thèse soutenue par le jeune sinologue et qu'André d'Hormon apparaît comme un intermédiaire privilégié entre le sinologue resté à Paris et son ami diplomate en poste à Pékin.

La bibliothèque personnelle de Saint-John Perse conserve, parmi les dossiers constitués par le poète, une chemise intitulée « Calendrier chinois », contenant quantité de coupures d'articles de la rubrique « En marge du calendrier chinois », signe de l'intérêt du poète pour les rites populaires, les soulignements – nombreux – étant surtout le signe d'une lecture dans et par laquelle « le poète fait ses gammes »³⁰⁸. Alexis Leger et Marcel Granet ont pu échanger au sujet des particularités de la langue chinoise. Plusieurs numéros de *La Politique de Pékin* de 1921 sont consacrés à l'étude de Marcel Granet, « Quelques particularités de la langue et de la pensée chinoises » qui avait paru dans la *Revue Philosophique* et avait été adressée par l'auteur au journal pour le mettre à la portée du public d'Extrême-Orient. Le numéro du 27 février concerne l'étude plus particulière du vocabulaire chinois au sujet duquel le sinologue relève le « caractère prodigieusement concret des concepts chinois », en expliquant que les mots du vocabulaire chinois « ont l'air de correspondre à des concepts-images singulièrement concrets, et liés, d'une part, à des sons qui semblent doués du pouvoir d'évoquer les détails caractéristiques de l'image et, d'autre part, à des graphies qui figurent le geste enregistré comme essentiel par la mémoire motrice. »³⁰⁹ Serait-ce un souvenir des échanges possibles entre les deux hommes qui transparait dans la *Lettre d'Asie* adressée à sa mère par le poète :

« L'esprit chinois est, par nature, si concret et si peu apte à s'élever jusqu'à l'abstrait (influence peut-être de l'écriture idéographique), que les signes dont il dispose finissent par intégrer pour lui et incorporer totalement la réalité qu'ils évoquent »³¹⁰ ?

N'oublions pas que la langue chinoise est au centre des préoccupations des Réformateurs du « Mouvement du 4 mai », et que Marcel Granet s'y est intéressé de près. Le goût des mots dans le rapport qu'ils entretiennent avec les choses, voilà ce qui peut susciter des conversations et échanges fertiles entre les deux hommes.

³⁰³ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 13.

³⁰⁴ *Ibidem*, p. 58.

³⁰⁵ *Ibidem*.

³⁰⁶ *Ibidem*, p. 59.

³⁰⁷ Marcel Granet, *Fêtes et Chansons de la Chine ancienne*, Paris, 1919, éd. Ernest Leroux, bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, p. 11. FSJP.

³⁰⁸ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 101.

³⁰⁹ *La Politique de Pékin*, 1921, n°8, 27 février 1921, p. 181-185. BnF. L'analyse serait aujourd'hui à remettre dans la perspective des études sinologiques plus récentes.

³¹⁰ *Lettres d'Asie*, à Madame Amédée Saint-Leger Leger, 2 août 1917, OC, p. 849.

De même que Marcel Granet élabore une lecture littérale des Chansons d'amour du *Che king* pour en restituer le sens original, de même Alexis Leger entend-il travailler le matériau linguistique pour, peut-être, le ressourcer.

Les travaux et recherches linguistiques des sinologues, eux-mêmes amoureux de poésie voire poètes eux-mêmes, ont ainsi pu contribuer à préciser les orientations d'un poète-chercheur, qui refuse une érudition figée et morte, mais entend vivifier la langue comme matériau signifiant et sonore. C'est cette matière qui fait l'objet du travail poétique, au sens étymologique du terme, d'un poète qui ne néglige pas les dictionnaires³¹¹. A ce sujet, Hélène Hoppenot rapporte l'anecdote suivante :

« Raymond Poincaré, méticuleux et tatillon, prenant des renseignements sur les habitudes, les goûts des fonctionnaires du Quai d'Orsay, et ayant appris que Léger [sic] était poète, il lui dit : "*Ainsi, Monsieur, vous taquinez les Muses ? - C'est seulement par amusement, répondit Léger le regard soutenu et brillant, j'ai voulu montrer à ces jeunes gens qu'il est aisé de les plagier : on ouvre un dictionnaire et l'on écrit des mots sans suite ...*" Poincaré fut rassuré. »³¹²

Le poète ne dédaigne pas l'humour, mais ment-il vraiment ?

Les trois lettres adressées à André d'Hormon présentent l'intérêt d'être trois « vraies » lettres d'Asie. Je fais bien sûr ici référence aux travaux de Catherine Mayaux qui a dépisté les montages auxquels Saint-John Perse se livre à l'heure de composer sa Pléiade³¹³. Nous pouvons contribuer à ce jeu de piste en observant les dates des différents documents dont nous disposons.

La lettre à André d'Hormon citée ci-dessus mentionne, dans le post-scriptum, le départ d'Alexis Leger pour « un temple ». Les *Lettres d'Asie* présentent le séjour au temple dit « de Tao-Yu » comme datant de l'été 1917. On lit dans la Lettre à Conty, du 13 juillet 1917³¹⁴ :

« je suis vraiment fatigué et j'ai besoin de ces deux jours de congé que vous m'aviez promis après tous ces événements de Bas-Empire que nous venons de vivre »³¹⁵.

La lettre adressée au même destinataire, datée du 27 septembre 1917 est également expédiée du « Temple de Tao-Yu »³¹⁶. L'image « mon "haut lieu" chinois plus ascétique et nu qu'un crâne de lama » est plaisante. L'ascétisme n'est-il pas celui que revendique Alexis Leger dans sa volonté de « jeûner »³¹⁷, comme il le dit à son ami André d'Hormon, tout métaphorique que le verbe soit ? Car il y a jeu et humour. N'est-ce pas aussi ce qui fait le charme du poète ? Le jeu se décèle d'ailleurs dans l'emploi des guillemets, de la parenthèse : celle dans laquelle il se place lui-même en évoquant sa « rigueur systématique ».

Une des lettres à sa mère évoque, à la même date de 1917 le séjour dans le fameux temple³¹⁸ et fait allusion à l'épisode relaté dans *la Relation Respectueuse*. Enfin, la lettre au Dr Bussière, du 22 septembre 1917, présentée comme expédiée du même temple³¹⁹ a ceci d'intéressant que, comme la

³¹¹ La Bibliothèque du poète conserve deux éditions (1936 et 1971) du dictionnaire analogique de Ch. Marquet, dont la première est annotée. FSJP.

³¹² Hélène Hoppenot, *Journal 1936 – 1940...*, 1^{er} août 1938, p. 169.

³¹³ Catherine Mayaux, *Les Lettres d'Asie...*, « *Le Château de cartes* », p. 105-119.

³¹⁴ OC, p. 813.

³¹⁵ Il s'agit de la tentative de restauration impériale, selon la note p. 1329. C'est l'épisode qui fait l'objet de la *Relation respectueuse*.

³¹⁶ OC, p. 819.

³¹⁷ Dans une *Lettre d'exil* adressée à Archibald Mac Leish, 8 février 1960, le poète préconise à son ami : « ne craignez surtout pas de "jeûner" littérairement ». OC, p. 954.

³¹⁸ Lettre à Madame Amédée Saint-Leger Leger, 2 août 1917, OC, p. 846.

³¹⁹ OC, p. 821.

lettre à Conty datée du même mois de septembre, elle accumule le lexique du détachement, du dépouillement auquel semble aspirer le jeune poète : « ma retraite [...] rupture avec ... toute cette trame sonore et incessante jusqu'à l'aube, où le criquet de l'insomnie tient sa note frénétique comme l'unique note du violon à une corde, sur fond de batteries de pierres sonores, du théâtre chinois », « carence ... vide absence ... sans ... rienirréel ...intemporeleffacement ». Poussière de Chine, aurions-nous envie de dire, en songeant à la distance qui sépare l'écriture de cette œuvre en prose et celle de son séjour en Chine.

Si Alexis Leger séjourne dans un temple (taoïste), ce n'est donc vraisemblablement pas en 1917. L'emploi de l'article indéfini suggère qu'il s'y rend pour la première fois. On peut opposer à cette lecture la possibilité pour le poète de se retirer non pas dans un, mais dans plusieurs temples..., mais là n'est pas l'essentiel. Le lexique relevé plus haut, le désir de « muer », de « passer outre », apparaissent comme des topiques du jeune poète que celui qu'il est devenu quelques années plus tard ravive, fait comme remonter à la surface d'une expression qui traduit un même imaginaire. L'expression « passer outre » est récurrente dans la Pléiade de Saint-John Perse³²⁰ et se retrouve dans l'injonction adressée à son ami Gustave-Charles Toussaint :

« Courons donc nous renouveler. Passer outre est le mot d'ordre. »³²¹

Quant à Baylin, s'agit-il du traducteur dont la bibliothèque personnelle du poète conserve l'édition de luxe de *La Merveilleuse histoire de Pao-Se* ?

Ainsi, en six mois d'intervalle, Alexis Leger écrit trois fois à un ami dont tout porte à croire qu'il est un confident intime et qu'il est au centre du réseau qui lie entre eux des sinologues dont les travaux sont contemporains de la gestation d'*Anabase*. Toutes brèves qu'elles soient, ces missives aident le lecteur à découvrir le contexte de fondation de l'œuvre en contribuant à notre enquête sur la naissance d'*Anabase*.

Parmi les documents conservés à la Fondation Saint-John Perse, figure un dessin, plus exactement un portrait autographe, daté de 1918. Il s'agit de celui d'André d'Hormon, dessiné de trois quarts, au crayon, avec finesse et précision. Le portrait est antérieur de deux ans aux trois lettres (la troisième parvient à la Fondation après la mort de Dorothy Leger qui n'en a pas eu connaissance) adressées à André d'Hormon et cédées, les deux premières, par l'abbaye de Royaumont et la troisième, par Yves-André Istel à la Fondation Saint-John Perse. Que l'échange de correspondance et de documentation ait échappé au poète, certes, il n'en est pas moins vrai que la date du dessin, l'attention qu'il manifeste à son objet, peuvent se lire comme des confirmations de l'intimité des deux hommes et de l'intérêt manifesté par Alexis Leger pour celui qui est si bien introduit dans le milieu à la fois politique et intellectuel pékinois. Le dessin, cela vaut la peine d'être remarqué, figure dans le catalogue *Rencontre, Exposition des sites historiques témoins des échanges culturels entre la Chine et la France au Mont de l'Ouest de Beijing*. Comme par un juste retour des choses, le portrait dessiné avec soin d'un érudit amoureux de la culture chinoise par un poète-diplomate qui met à distance l'orientalisme de son ami et auquel le catalogue rend également hommage, figure dans une exposition destinée à rendre témoignage des échanges culturels sino-français.

Enfin, des expressions de la lettre du 10 avril 1920 retiennent notre attention :

« Je liquide aujourd'hui tant de choses de ma vie [...] avant d'entamer mon siècle neuf et sans mémoire »

³²⁰ *Hommages*, « A ceux des Cahiers du Sud », OC, p. 532 ; *Témoignages littéraires*, « Message pour Valéry Larbaud », OC, p. 558 ; *Lettres d'Asie*, « Lettre à une dame d'Europe », OC, p. 892.

³²¹ *Lettres d'Asie*, OC, p. 894.

Désir de ce que nous pourrions voir comme rêve de conquête ? Coquetterie personnelle sans doute. En 1920, Alexis Leger n'est pas encore sur le départ. Le projet est peut-être celui d'un jeune poète impatient d'avancer vers cette œuvre désirée déjà depuis quelques années. L'expression « liquider tant de choses de ma vie » - on note d'ailleurs le nom si vague et si fécond dans l'œuvre de Saint-John Perse, « choses »³²² - peut faire sourire : le jeune homme semble s'exprimer comme s'il était au soir de sa vie. C'est en tout cas l'affirmation d'un dessein que le jeune poète entend mener avec « rigueur », mais non sans humour ou du moins distance amusée, comme se laisse entendre la formule qui précède la signature « de l'autre côté du siècle ».

« Entamer mon siècle neuf et sans mémoire » manifeste peut-être une volonté toute personnelle d'appropriation et en même temps de détachement. On ne peut s'empêcher de voir là des topiques du poète qui, tout en se confiant à un ami intime pour qui il éprouve à la fois tendresse et condescendance, affirme s'affranchir de la mémoire. Or n'est-ce pas précisément la Fondation qui, en conservant sa bibliothèque personnelle, préserve son œuvre de l'oubli ?

En effet, la bibliothèque personnelle de Saint-John Perse constitue un véritable laboratoire où le chercheur-archéologue peut étudier les strates d'intertextualité et en faire émerger une « mémoire textuelle »³²³.

³²² Evelyne Caduc, *Index de l'œuvre poétique de Saint-John Perse*, Honoré Champion, 1993.

³²³ Esa Hartmann, *op. cit.*, p. 156.

II.2. La sinologie et les fondations d'*Anabase*

Catherine Mayaux a mené une étude poussée du fonds extrême-oriental de la bibliothèque d'Alexis Leger³²⁴ en suivant les principes selon lesquels le poète a constitué sa bibliothèque asiatique et en distinguant ainsi quatre rubriques : « les archéologues de Chine et d'Asie centrale », « le Tibet et la Mongolie », « la littérature chinoise », « la spiritualité chinoise ». Pour continuer à tisser les fils entre les sinologues cités par Saint-John Perse lui-même et ses propres sujets d'intérêt, essayons de nous centrer, sans prétendre à l'exhaustivité, sur deux des domaines qui concentrent l'attention du poète et concernent les travaux et les recherches des savants amenés à fréquenter le diplomate, entre 1917 et 1921. Il s'agit d'abord de l'histoire et de la géographie³²⁵ - cette dernière faisant l'objet d'une partie importante du fonds conservé - du Tibet et de la Mongolie explorés par les sinologues fréquentés par Alexis Leger, ensuite de la philologie.

II.2.1. *Histoire, géographie et archéologie : le Tibet et la Mongolie*

« Les récits des voyageurs, missionnaires, explorateurs, archéologues et les ouvrages d'historiens et de géographes l'emportent nettement en nombre sur l'ensemble des autres domaines de ce fonds »³²⁶ et les contrées explorées par Jacques Bacot, Paul Pelliot, Gustave-Charles Toussaint – le Tibet et la Mongolie – font l'objet des ouvrages les plus anciens de la bibliothèque du poète³²⁷. Si Jacques Bacot, dont il possède les ouvrages, et Gustave-Charles Toussaint l'ont à coup sûr entretenu de leurs voyages au Tibet, Alexis Leger lui-même effectue un rapide séjour en Mongolie en mai 1920, en compagnie du juge consulaire et du Dr Bussière. Si les raisons de ce déplacement sont vraisemblablement politiques³²⁸ dans une période particulièrement trouble pour la Mongolie - la Légation de France, après avoir favorisé de fait les menées antibolchéviques d'un homme tel que Semenov qui, par ailleurs, défend la création d'un état pan-mongol et bénéficie du soutien des Japonais dont il sert les intérêts expansionnistes dans cette région³²⁹, accompagne la politique chinoise en Mongolie -, la Pléiade de Saint-John Perse a gommé le contexte pour retenir l'enchantement exprimé dans l'exclamation : « Voyage merveilleux ! »³³⁰. La relation qu'il fait de son séjour est cependant succincte. Il n'en reste pas moins que la bibliothèque du poète témoigne de l'intérêt qu'il porte à ses régions³³¹ dont les sinologues ont permis la connaissance et que l'on peut deviner quelques-uns des sujets de discussion qui font des années chinoises d'Alexis Leger des années de fondation de sa propre topique poétique.

³²⁴ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète*, première section « Etude du fonds extrême-oriental de la bibliothèque du poète », p. 3-74.

³²⁵ La bibliographie des œuvres du fonds extrême-oriental, classées dans un ordre chronologique, fait nettement apparaître la grande quantité de relations d'explorateurs en Asie. (cf. bibliographie chronologique p. 102)

³²⁶ *Ibidem*, p. 34

³²⁷ *Ibidem*, p. 27.

³²⁸ *Ibidem*, p. 33-34 : le général Hsu Chu tcheng, dont la mission est de veiller à la défense des frontières, voyage dans la même voiture qu'Alexis Leger et Gustave-Charles Toussaint.

³²⁹ *Ibidem*, p. 31.

³³⁰ *Lettres d'Asie*, lettre datée du 5 juin 1920, adressée à Madame Amédée Saint-Leger Leger, OC, p. 881.

³³¹ Blanchard Raoul et Grenard Fernand, *Géographie Universelle, Asie occidentale, Haute Asie*, tome VIII, Paris, 1929. Les pages concernant le Gobi et le peuple mongol ainsi que ses relations avec la papauté sont largement annotées. La date de publication de l'ouvrage manifeste l'intérêt du poète pour la Haute Asie, sa géographie et sa géologie notamment, cinq ans après la publication d'*Anabase* et on peut étendre la remarque en considérant par exemple que le poète possède un ouvrage acquis aux Etats-Unis, *The Gobi desert*, paru en 1944. FSJP.

La personnalité de Gustave-Charles Toussaint figure en bonne place, dans la Pléiade de Saint-John Perse, parmi les « plus grands orientalistes du monde ». Une des *Lettres d'Asie* lui est adressée :

« mon cher grand Chaman [...] il vous faut poursuivre la publication de votre grand texte tibétain, car le *Padma Tanguig* est une chose belle et d'importance. Pelliot m'a promis de vous assister auprès de grands éditeurs scientifiques. Il faut aussi, je vous le demande, publier les vers de Gustave-Charles Toussaint »³³².

Le manuscrit a été acquis par celui qui n'est alors pas encore juge consulaire, au cours de sa dernière expédition au Tibet, au cours de l'année 1911, comme on l'a vu. Il est plus que probable que les compagnons de route, fins lettrés, échangent au sujet de ce manuscrit dont Gustave-Charles Toussaint ne se sépare jamais. En effet, la traduction de ce manuscrit n'est publiée qu'en 1933³³³ et on peut imaginer qu'il est au centre des échanges entre des amoureux des lettres, comme il l'est entre les deux poètes-sinologues passionnés, Gustave-Charles Toussaint et Victor Segalen³³⁴. Ce travail est conservé dans la bibliothèque de Saint-John Perse qui possède l'édition de 1933 et à qui Gustave-Charles Toussaint avait dédié les premiers extraits de sa traduction dont la Fondation conserve le tapuscrit corrigé³³⁵.

Notons que Saint-John Perse, auteur de sa Pléiade, établit une notice sur son ami³³⁶ en se référant aux fragments publiés dans les revues scientifiques conservées dans sa bibliothèque – *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, Journal Asiatique, Etudes asiatiques* – preuve, s'il en est, de son propre travail au sein de sa propre bibliothèque savamment entretenue.

Si l'histoire et la géographie de la Mongolie et du Tibet suscitent l'intérêt de Saint-John Perse, ces deux domaines sont indissociables de la curiosité qu'il manifeste pour l'histoire de la pensée spirituelle chinoise³³⁷. Le Guru Padma Sambhava n'est-il pas connu pour avoir introduit le bouddhisme au Tibet ?

Peut-être l'intérêt d'Alexis Leger pour la Mongolie lui est-il communiqué en particulier par les recherches personnelles de Paul Pelliot qui étudie le mongol ancien. Le savant fait l'acquisition, on l'a vu, d'un manuscrit mongol de 1240. Saint-John Perse ne possède pas dans sa bibliothèque cette *Histoire secrète des Mongols*, mais Paul Pelliot, occupé à l'établissement et à la traduction du texte – travail de longue haleine - dans les années où il a l'occasion de rencontrer Alexis Leger, a probablement échangé, lui aussi, avec le poète-diplomate au sujet de son travail³³⁸.

Ce qui est certain, enfin, c'est que les manuscrits découverts dans les grottes de Dunhuang suscitent la curiosité d'Alexis Leger³³⁹. Gustave-Charles Toussaint et Jacques Bacot lui avaient laissé le manuscrit de leurs traductions de certains documents³⁴⁰. Cette bibliothèque enterrée, ne l'oublions pas, a sans doute été redécouverte grâce à la connaissance des récits des pèlerins dont les archéologues, comme Paul Pelliot, ont suivi les pas. L'un de ces pèlerins est le fameux Hiouen-Thsang au sujet duquel Alexis Leger possède des ouvrages³⁴¹ : Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et ses voyages dans*

³³² Lettre datée du 29 mars 1921, OC, p. 895.

³³³ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 39.

³³⁴ Cf. lettre de Victor Segalen à sa femme, 24 mai 1917 in *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier..., II, p. 885-886.

³³⁵ « Pour Alexis Saint-Léger Léger. Hommage amical de son compagnon du Gobi. G.Ch. Toussaint ». FSJP.

³³⁶ OC p. 1243.

³³⁷ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 73.

³³⁸ *Ibidem*, p. 23.

³³⁹ *Ibidem*, p. 24.

³⁴⁰ *Ibidem*, p. 35.

³⁴¹ *Ibidem*, p. 17.

*l'Inde depuis 629 jusqu'en 645, par Hoei-Li et Yen Thsang, 1853 ; Mémoires sur les contrées occidentales. Traduction du sanskrit en chinois en l'an 648 par Hiouen-Thsang, 1857 et 1858 ; René Grousset, Histoire de l'Asie, édition de 1921 – 1922*³⁴².

Parmi les sinologues rencontrés par Alexis Leger, le baron Alexandre von Staël-Holstein s'intéresse lui aussi au pèlerin Hiouen-Thsang. En effet, la communication grâce à laquelle il est nommé *privat-docent* à l'Université Impériale de Russie, en 1909, est intitulée « *Hsüan-tsang* et les résultats d'enquêtes archéologiques contemporaines »³⁴³. Les membres de la Société Géographique découvraient, grâce à ce travail, un spécialiste enthousiaste, profondément intéressé par le sanskrit et l'Inde ; ceux de la Faculté un jeune homme au début de sa carrière académique, ayant une connaissance fine de l'étude présentée et une parfaite maîtrise de la méthode de traitement du sujet. Après avoir mentionné la rareté des sources géographiques et historiques concernant l'Inde antique, il soulignait, dans son étude, l'importance des informations fournies par le pèlerin chinois « *Hsüan-tsang* » (ou Hiouen-Thsang) qui, au cours de ses voyages en Asie centrale et en Inde entre 629 et 645 ap. J.-C., recueillit des textes et visita des sites bouddhiques. Au cours de son étude, le jeune baron érudit montre que les découvertes archéologiques récentes furent possibles grâce aux informations fournies par le journal du pèlerin. En 1909, Paul Pelliot est revenu de Dunhuang ; il est l'un des principaux artisans des découvertes archéologiques étudiées par Alexandre von Staël-Holstein. Les manuscrits de Dunhuang sont très probablement des sujets d'échanges entre ce dernier et Paul Pelliot, ainsi que Gustave-Charles Toussaint, Jacques Bacot et, à un moment ou à un autre, Alexis Leger dont la bibliothèque et l'œuvre témoignent du goût pour les récits de voyageurs, « la conquête d'un espace continental, et à travers elle, celle d'une connaissance bien souvent enfouie sous les sables »³⁴⁴. On a vu que le baron Alexandre von Staël-Holstein assimilait son goût de l'Orient au Grand Tour obligé de tout jeune aristocrate cultivé. Or l'histoire de la Route de la Soie, « maillon entre la culture classique, gréco-latine, de l'homme occidental bibliothèque du poète dont l'œuvre poétique, à partir d'*Anabase*, fait apparaître des thèmes récurrents : le désert, l'ouest et le mouvement »³⁴⁵. Ne confie-t-il pas dans une *Lettre d'Asie* réécrite :

« Je ne puis, je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer, en toute époque et en tout lieu, ces jeux des grandes forces naturelles : inondations, typhons, séismes, éruptions volcaniques, grandes épidémies et soulèvements divers – toutes ruptures d'équilibre tendant à renouveler l'élan vital du grand mouvement en cours par le monde »³⁴⁶ ?

D'ailleurs, la parenthèse qui suit le propos³⁴⁷ révèle comme en passant, comme à demi-caché, le pressentiment d'un possible « renouement - ou de syncrétisme – de l'histoire, de la tradition, de la philosophie et de la spiritualité. »³⁴⁸

³⁴² *Ibidem*, pp. 11-12 : « René Grousset s'était particulièrement attaché à reconstituer l'histoire de l'introduction du bouddhisme de l'Inde à la Chine, et celle du pèlerin chinois *Hiouen-Thsang* qui rapporta dans son pays les textes bouddhiques sacrés. » René Grousset est un ami de Paul Pelliot.

³⁴³ Serge Elisseff, *op. cit.*, p. 2.

³⁴⁴ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 85.

³⁴⁵ *Ibidem*, pp. 85-100.

³⁴⁶ Lettre datée du 9 avril 1918, adressée à sa mère, OC, p. 859.

³⁴⁷ Nous avons mentionné - *supra* p. 44 - cette parenthèse qui fait allusion à la servante hindoue de son enfance.

³⁴⁸ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 100.

II.2.2. **Philologie et écriture**

S'il est un autre domaine, étroitement lié au précédent, qui intéresse le poète et suscite probablement des échanges avec ses amis sinologues, c'est celui de la langue.

Là encore, on peut parler de goût de l'érudition dont témoignent les revues scientifiques conservées dans la bibliothèque du poète. Le Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, dont Saint-John Perse possède des numéros de 1907 à 1928, est une revue philologique. Plusieurs articles du Journal Asiatique retiennent l'attention du poète qui les annote largement. C'est le cas d'un article de Paul Pelliot sur « Les mots à H initiale, aujourd'hui amuie, dans le Mongol des XIII^e et XIV^e siècles »³⁴⁹ ou encore le compte-rendu de lecture d'un ouvrage de T. G. Bailey, *Linguistic studies from the Himalayas*, paru en 1920 et dans lequel le poète souligne : « les parlers y [dans la région de Simla] distinguent « hier » et « aujourd'hui »³⁵⁰. La Pléiade du poète garde trace de l'intérêt du poète pour le fait linguistique. Dans la lettre à Jean Paulhan datée du 12 juin 1963, voici ce que le poète expose, au sujet de citations de *Neiges* commentées par l'auteur de l'essai critique *Enigmes de Perse* :

« Et devançant les beaux travaux de linguistique, nous nous frayons nos voies nouvelles jusqu'à ces locutions inouïes où l'aspiration recule au-delà des voyelles » (*Neiges*, IV, 3)

Nulle idée ici de langage ou de pré-langage sonore, encore inarticulé. Je n'ai jamais pensé qu'à l'aspiration initiale, marquée d'un signe indicatif dans beaucoup de langues encore vivantes et des plus articulées, des plus évoluées même, du proche et du lointain Orient, où l'émission, l'éjection du mot sous sa première consonne est amorcée, frappée plus que d'une simple intonation : d'une véritable accentuation en recul du souffle – le contraire d'un amuïsement.

« Comme ces langues dravidiennes qui n'eurent pas de mots distincts pour « hier » et pour « demain » (*Neiges*, IV, 3)

Mon autorité était celle de Pelliot, qui avait, avec Staël-Holstein et Granet, discuté devant moi cette question avec un Japonais, à Pékin, en 1918. Se rappelant l'intérêt que j'avais paru attacher à la question, Pelliot m'en avait reparlé à Paris, et passant à Washington après la deuxième guerre, il m'avait fait lire à ce sujet, dans une revue d'Orientalistes, un mémoire scientifique dont je pourrais retrouver l'auteur. Mais l'intérêt pour moi n'est pas le point d'érudition : c'est le fait qu'une langue humaine, quelle qu'elle fût, ait pu comporter, tout à la fois, et cette extension et cette contraction de l'esprit »³⁵¹

Le poème *Anabase* ne révèle-t-il pas cet intérêt pour les questions sinon d'érudition, dont le poète semble vouloir ne pas laisser l'empreinte, du moins linguistiques ?

« Ainsi la ville fut fondée et placée au matin sous les labiales d'un nom pur

[...]

C'était hier ! L'oiseau s'en fut !

Demain les fêtes, les clameurs [...]

... Demain les fêtes [...]»³⁵² ?

Le goût du fait linguistique est aussi celui d'un écrivain qui apprécie les qualités d'écriture de ses pairs. Dans une note de la Pléiade qu'il a élaborée, Saint-John Perse cite un des poèmes³⁵³ de son ami

³⁴⁹ *Journal Asiatique*, avril-juin 1925, p. 193-243. FSJP.

³⁵⁰ *Journal Asiatique*, janvier-mars 1924, p. 102-103. FSJP.

³⁵¹ *Témoignages littéraires*, OC, p. 580-581.

³⁵² *Anabase*, IV, OC p. 98-99.

³⁵³ Extrait du *Miroir de goules*, que Gustave-Charles Toussaint publie à compte d'auteur en 1935. Cf. Catherine Mayaux, in *Miroirs croisés Chine-France (XVII^e –XXI^e siècles)*, troisième partie : 1900 – 1949, introduction, p. 194.

Gustave-Charles Toussaint qui place lui-même en exergue de son texte un vers extrait d'*Anabase*³⁵⁴. Au-delà de la complaisance de ce jeu de miroir, on peut y lire à la fois une invitation ou incitation à chercher dans le texte poétique des indices de ce qui « reste du voyage »³⁵⁵, et peut-être – au contraire – une mise en garde contre cette tentation, comme si le poète suggérait ainsi que l'histoire de la Haute-Asie et du « Grand Gobi » étaient, certes, des thèmes de prédilection, mais que sa recherche était d'ordre poétique. Catherine Mayaux³⁵⁶ a relevé les nombreux soulignements effectués par Alexis Leger sur le tapuscrit de la traduction du *Dit de Padma* conservé à la Fondation Saint-John Perse. Parmi eux, dans l'introduction que le traducteur donne lui-même de son travail, la remarque formelle « le mètre dominant est l'ennéasyllabe » retient l'attention du poète effectivement attentif à la forme poétique. L'intérêt pour la langue est celui d'un poète attentif aux choix poétiques, à la fois prosodiques et métriques, objets de recherche et très certainement d'échanges entre les deux amis-poètes. C'est au nom de cette amitié littéraire que Saint-John Perse s'adresse à son « cher grand Chaman » dans la Lettre d'Asie précédemment citée adressée à Gustave-Charles Toussaint³⁵⁷.

Il est un autre sinologue mentionné par Saint-John Perse dont il loue les qualités d'écrivain tout en regrettant qu'il ne les ait pas suffisamment fait fructifier : l'auteur du Tibet révolté, Jacques Bacot, est ainsi évoqué à deux reprises dans la Pléiade. En effet, dans la lettre adressée à Jean Paulhan, le 29 septembre 1949, voici ce qu'il écrit au sujet de Jacques Bacot :

«Bacot ? dernier survivant de mes amis de Chine³⁵⁸. Un écrivain français qui s'ignore, pour s'être trop sacrifié au sanscrit »³⁵⁹ et une note précise : « Jacques Bacot, orientaliste tibétisant, auteur d'une magistrale traduction du Milarepa et de deux relations de voyages au Tibet, dont le Tibet Révolté, où Saint-John Perse reconnaissait d'exceptionnelles qualités d'écrivain. »³⁶⁰

Il évoque également Jacques Bacot, comme le précise la note qu'il prend soin de rédiger, dans l'Hommage à André Gide daté du 29 mai 1951 et paru dans La Nouvelle Revue française au mois de novembre de la même année : « la sobriété de style d'un voyageur français ». A ses amis de la NRF, Saint-John Perse dresse le portrait moins d'un voyageur que d'un écrivain, moins d'un tibétologue érudit que d'un artisan des mots dont sa bibliothèque conserve les ouvrages. Il est tentant d'imaginer que les conversations échangées entre Paul Pelliot, Jacques Bacot, Marcel Granet, le Dr Bussière, André d'Hormon et Alexis Leger, réunis, les uns ou les autres, à Pékin entre 1917 et 1919, ont pu avoir pour objet des choix d'écriture et en particulier de traduction, dans ce foisonnement de découvertes linguistiques permises grâce, notamment, aux manuscrits de Dunhuang.

Enfin, si le sinologue-sociologue Marcel Granet fait partager à Alexis Leger ses découvertes sur les mots et les choses chinoises, voici ce que note le disciple du premier, Rolf Alfred Stein :

« Cet amour des mots, cette attention portée aux acceptions diverses, aux connotations, au contexte, sont toujours restés mon modèle. Granet n'était certes pas linguiste, mais il avait le sens et le goût des mots et, bien avant Benvéniste³⁶¹, il montrait le chemin en insistant sur la valeur du statut social et même juridique de certains mots, sur la charge émotionnelle attachée à d'autres, sur l'évocation de situations complexes par certaines formes privilégiées (comme les mots redoublés, liés sans doute au

³⁵⁴ OC, p. 1244.

³⁵⁵ Titre d'un recueil de Bernard Noël, *Le reste du Voyage*, POL, 1997.

³⁵⁶ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 197-199.

³⁵⁷ OC, p. 895.

³⁵⁸ En 1949, Jacques Bacot est en effet le dernier des sinologues mentionnés par la Pléiade dont le « chantier » a probablement débuté avant 1965, l'année de la mort du tibétologue. Cf. Renée Ventresque, *La « Pléiade » de Saint-John Perse. La Poésie contre l'Histoire*, première partie, « La Pléiade en chantier ». Paris, Classiques Garnier, 2011.

³⁵⁹ *Lettres d'exil*, OC, p. 1025.

³⁶⁰ *Notices et notes*, OC, p. 1304.

³⁶¹ Emile Benvéniste (1902-1976), à l'origine de la théorie sur la formation des noms en indo-européen.

rythme des danses). [...] Cet extrême souci du moindre indice était lié à l'habitude de lire lentement et de relire souvent les mêmes textes, de s'en pénétrer. »³⁶²

Une telle pratique suggère un art patient de la lecture qui semble commun à Marcel Granet et Alexis Leger.

La référence au linguiste Benvéniste se retrouve sous la plume de Louis Renou évoquant Paul Pelliot et ses travaux sur les langues iraniennes :

« Parmi les langues iraniennes, c'est le sogdien qui fut, durant tout le premier millénaire, l'agent principal de transmission [entre l'Inde ou le Proche-Orient et la Chine]. Un manuscrit de l'époque T'ang, retrouvé à Dunhuang, atteste l'arrivée au VII^e siècle, au sud du Lob-nor, d'une colonie de caravaniers sogdiens venus de Transoxiane. A Dunhuang aussi a été découvert un traité bouddhique non canonique³⁶³, le Sûtra des causes et des effets, dont la version chinoise fut publiée par Pelliot en même temps que la version sogdienne, à l'aide du chinois et du tibétain, était déchiffrée par Gauthiot³⁶⁴, dont Benvéniste devait reprendre et compléter le travail. »³⁶⁵

Dunhuang, toujours Dunhuang et « beaucoup de signes en voyage »³⁶⁶.

Philologie, archéologie, géographie sont les disciplines exercées par les sinologues disparus dont la bibliothèque de Saint-John Perse garde trace ; elles suscitent l'intérêt du poète et correspondent à ses goûts. Si sa bibliothèque en est un témoignage et montre que le poète continue à se procurer des ouvrages scientifiques après son départ de Chine³⁶⁷, l'œuvre qu'il signe pour la première fois de son pseudonyme, *Anabase*, est elle-même en partie fondée sur ses sujets de prédilection vers lesquels il revient et qu'il fouille en quelque sorte.

Le titre *Anabase* est présent dans les Lettres de Jeunesse : on l'a vu apparaître dans une lettre adressée à Paul Claudel en 1911³⁶⁸. En 1910, il écrivait au sujet de la critique littéraire qu'elle devait être « une « anabase » [...] ou retour à la Mer, à la commune Mer d'où l'œuvre fut tirée (dans sa définitive, et peut-être cruelle, singularité.) »³⁶⁹

En quoi *Anabase* est-elle retour ?

On peut lire, dans le mode de constitution de sa bibliothèque, le goût du poète pour la géographie intérieure de l'Extrême-Orient. Il s'agit d'une expédition vers les terres intérieures de Chine, vers ces terres inconnues dont les explorateurs dessinent les contours, nourrissent leurs observations et inventent les routes.

³⁶² Rolf Alfred Stein, *op. cit.*, p. 36.

³⁶³ Il s'agit du *Vessantara-jātaka*, objet d'étude de Jacques Bacot (cf. *supra* p. 21).

³⁶⁴ Robert Edmond Gauthiot (1876-1916).

³⁶⁵ Louis Renou, *op. cit.*, p. 136.

³⁶⁶ *Anabase*, X, OC, p. 113.

³⁶⁷ Si nous en restons à l'exemple des ouvrages de Marcel Granet, seul *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* est publié en 1919 et Saint-John Perse en possède trois autres publiés entre 1926 et 1934. Autre exemple : l'ouvrage de François Fourcade, *La peinture murale de Touen-houang*, est édité en 1962.

³⁶⁸ OC, p. 722.

³⁶⁹ *Lettres de jeunesse*, à Jacques Rivière, 21 octobre 1910, OC, p. 677.

On peut aussi lire dans le préfixe « ana », le retour en arrière, vers un antérieur qui inscrirait ainsi l'expédition à la fois dans l'espace et dans le temps. Le poème projette le lecteur dans un passé presque immémorial jusqu'à effacer les références dont il se nourrit. Ce faisant, il tend à remonter à une origine perdue qui stimule le poète-conquérant.

III. *Anabase*, une expédition vers l'intérieur et vers l'antérieur.

Il ne s'agira pas ici d'une étude critique ou stylistique du recueil *Anabase*. Notre travail, en se fondant sur l'ouvrage collectif *Saint-John Perse sans masque*³⁷⁰, qui souligne la place capitale du recueil dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse, s'efforce de mettre en évidence les rapports entre le cercle de sinologues disparus dont la Pléiade du poète garde la mémoire et un recueil dont le titre même, si on le rapproche du choix du pseudonyme qui se termine par « Perse »³⁷¹, suggère le goût du « renouement ». De Xénophon à l'Asie s'ouvre pour l'homme un large champ de connaissance – dernier mot du recueil – comme le souligne Marcel Granet lui-même, « soucieux d'universalité »³⁷², on l'a vu :

« [...] tout homme cultivé prend aujourd'hui conscience de l'étroitesse du monde circonscrit par les "humanités classiques". Pourquoi la Chine lui resterait-elle étrangère si rien d'humain ne doit lui rester étranger ? L'homme ne se connaît que s'il connaît toutes les manières d'être de l'homme. Il faut pour cela qu'en se dépaysant il se retrouve. »³⁷³

C'est à partir du recueil *Anabase* que l'on note une évolution de l'écriture avec les associations beaucoup plus fréquentes du concret et de l'abstrait³⁷⁴. Peut-on expliquer cette évolution par les réflexions du poète sur la langue et les langues, ses entretiens avec Marcel Granet, notamment, sur la langue chinoise et ses particularités, ses échanges avec les traducteurs et lettrés que sont ses amis sinologues ? En tout cas, le recueil *Anabase* apparaît à bien des égards fondateur d'une œuvre poétique qui s'affirme, en prenant lui-même la dimension épique de grands textes fondateurs³⁷⁵.

Comme nous venons de le faire au sujet de deux des grands thèmes de prédilection du poète, envisageons, chant après chant, ainsi que dans les deux « Chansons » qui ouvrent et ferment le recueil, les thématiques qui permettent de lire *Anabase* comme une expédition à la fois vers l'intérieur et vers l'antérieur.

370 Colette Camelin, Joëlle Gardes Tamine, Catherine Mayaux, Renée Ventresque, *Saint-John Perse sans masque*, sous la direction de Joëlle Gardes Tamine, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

371 *Ibidem*, p. 213.

372 M. Freedman, op. cit., p. 646.

373 Marcel Granet, *La féodalité chinoise*, p. 1sq, cité par M. Freedman, op. cit., p. 646.

374 C. Camelin et al., op. cit., p. 212.

375 *Ibidem*, p. 214.

III.1. Vers l'intérieur.

De même que la bibliothèque du poète contient un très grand nombre de relations de voyages, de même *Anabase* peut se lire comme expédition d'un Etranger-poète qui, de la « Chanson » liminaire à la « Chanson » finale, accomplit sa conquête en traversant de grands espaces.

« *Anabase* est le poème de l'aventure et de la conquête, mais essentiellement dans les hautes terres de l'âme »³⁷⁶.

En effet, la figure du poète-conquérant ouvre d'emblée une triple lecture : celle d'une conquête spatiale, celle d'une aventure spirituelle, celle, enfin, d'une réflexion sur le processus même de création poétique³⁷⁷.

Si nous nous intéressons à ce que nous pourrions désigner comme premier niveau de lecture, la conquête d'un espace inconnu ou l'« expédition vers l'intérieur »³⁷⁸, le thème du mouvement³⁷⁹ dans un espace désertique, dont le relief fait l'objet de quelques précisions, est en effet repérable dès la « Chanson » liminaire :

«Etranger. Qui passait. [...] il est bruit d'autres provinces à mon gré [...] tant d'aisance dans nos voies [...] par les chemins de toute la terre », OC, p. 89

Si nous continuions notre relevé, chant après chant, voici ce que l'on pourrait noter :

I. « sur nos routes nocturnes [...] sur nos routes splendides [...] Qui n'a, louant la soif, bu l'eau des sables dans un casque [...] gens des vallées et des plateaux et des plus hautes pentes de ce monde [...] suiveurs de pistes [...] ô chercheurs de points d'eau sur l'écorce du monde ; ô chercheurs, ô trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs », OC, pp. 93 - 94

II. « je marche, vous marchez dans un pays de hautes pentes » OC, p. 95

III. « Tracez les routes où s'en aillent les gens de toute race [...]

je ne sais qui de fort a marché sur mes pas. » OC, p. 97

IV. « C'est là le train du monde [...] et le navigateur en mer » OC, p. 98

Le relevé pourrait se poursuivre (IX « Depuis un long temps que nous allions en Ouest que savions-nous des choses périssables ? OC p. 109), jusqu'au dernier mot du chant X, « navigateur », le même que celui sur lequel notre exemple de relevé s'est arrêté, au chant IV et à l'arrêt du cheval de la « Chanson » finale.

Du point de vue de la topographie des lieux traversés, on peut reconnaître des caractéristiques du Gobi qui semble fasciner le poète. Les motifs du sable, des ossements surgissent (III « morts sous le

³⁷⁶ Albert Henry, *Anabase de Saint-John Perse*, édition critique, transcription d'états manuscrits, Paris, Gallimard, 1983.

³⁷⁷ C. Camelin et al., *op. cit.*, p. 210-211.

³⁷⁸ « Le titre *Anabase*, pour Saint-John Perse, n'entend rien évoquer d'historique ni de géographique, et n'admet, notamment, aucune référence à l'*Anabase* de Xénophon. Pris dans sa double acception étymologique, il signifie à la fois « montée en selle » et « expédition vers l'intérieur. » OC, p. 1108.

³⁷⁹ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 85-93 (Trois thèmes fondamentaux : mouvement, désert et Ouest).

sable [...] crâne de cheval»³⁸⁰ OC p. 97). La bibliothèque du poète contient un ouvrage encyclopédique, *Géographie Universelle, Asie occidentale, Haute Asie*³⁸¹, dont la partie concernant le Gobi est très largement annotée. L'ouvrage, édité en 1929, a été acquis et lu après la parution d'*Anabase*, comme si le poète continuait d'être attiré par cette partie du monde et ce qu'on y trouve. Le poète souligne notamment :

« Les Chinois appellent le Gobi *Han-hai*, "la mer sèche"³⁸² ».

En 1924, un article d'Henri Maspero paraît dans le *Journal Asiatique*, « Légendes mythologiques dans le *Chu King* ». Quand Alexis Leger a-t-il lu l'article ? Il est bien sûr difficile de le conjecturer. On observe en revanche le même intérêt, parmi les nombreux soulignements, pour une mer antérieure :

« une réminiscence de l'antiquité la plus lointaine, où tout le bassin à l'ouest de la Chine formait encore une mer »³⁸³

Alexis Leger semble être particulièrement intéressé par la formation géologique du désert du Gobi et on peut se référer ici à la lettre adressée à son grand oncle maternel Jules Damour, datée du 10 janvier 1917 :

« Pensant encore à votre père, grand géologue et minéralogiste, qui fut aussi, je crois, quelque peu vulcanologue, je me demande ce qu'il penserait de ce sol que je foule aujourd'hui à cheval aux environs de Pékin : terre toute de lœss, sans nulle pierre ignée et sans la moindre trace volcanique, qui s'offre pourtant le luxe de quelques secousses séismiques. »³⁸⁴

L'intérieur géographique des terres coïncide avec l'antérieur de la formation géologique et de l'évolution historique. D'ailleurs, la dimension spatiale du recueil rejoint la dimension temporelle qui associe le passé « Il naissait un poulain sous les feuilles de bronze » « Chanson », OC, p. 89, au présent : « j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi », I, OC p. 93 et au futur : « Je t'annonce les temps... » IX, OC pp. 109-110.

³⁸⁰ C. Camelin *et al.*, *op. cit.*, p. 224 : « ce crâne de cheval tenu à bout de lance rappelle certaines pratiques religieuses des Mongols. On se souviendra aussi du crâne de cheval trouvé par le poète au cours de son voyage dans le Gobi, rapporté en France et finalement jeté dans la Seine après avoir été offert à Marie Laurencin qui le refusa. ».

³⁸¹ Raoul Blanchard et Fernand Grenard, *Géographie Universelle, Asie occidentale, Haute Asie* tome VIII, Paris, 1929, éd. Armand Colin. FSJP

³⁸² *Ibidem*, p. 265.

³⁸³ *Journal Asiatique*, Tome CCIV, N°1 - Janvier – mars 1924, p. 34. FSJP.

³⁸⁴ *Lettres d'Asie*, OC p. 828.

III.2. Vers l'antérieur.

Au mouvement, à l'errance du poète-conquérant correspond le passage des civilisations disparues sous les sables comme « grandes histoires séleucides »³⁸⁵ :

« issue du démembrement de l'empire d'Alexandre, la monarchie des Séleucides (321 – 64 av. J.-C.) est une monarchie hellénistique qui a fait rayonner la civilisation grecque parmi les peuples « barbares ». Les deux derniers siècles de cette dynastie sont occupés par d'innombrables guerres, notamment avec Rome, qui recueillera l'héritage à la fois hellénistique et oriental de sa culture. Il ne faut donc pas voir dans cette évocation seulement *une* référence, même si l'on trouve encore une fois la trace d'Alexandre le Grand, mais plutôt un creuset de références renvoyant à une histoire antique complexe et multiple, qui confère prestige et dimension épique à l'aventure du conquérant d'*Anabase*, et qui l'universalise. »³⁸⁶.

Alexis Leger, assistant à la conférence donnée par Lucien Lévy-Bruhl à Pékin au cours de l'année 1920, n'est-il pas attentif au rapport entre l'homme individuel et l'humanité ?

Mais il faut aller plus loin, en revenant sur la réponse que Saint-John Perse donna à Georges Seféris l'interrogeant sur la référence aux Séleucides :

« [...] l'intérêt qu'il avait montré pour la Séleucie sur le Tigre n'était pas dû seulement au fait qu'il s'agissait d'un grand creuset de l'Occident et de l'Orient, mais parce qu'il n'en restait rien »³⁸⁷.

De même, il ne reste rien de la mer intérieure et antérieure vers laquelle le recueil opère un retour. Or, si l'image du navigateur surgit soudain en plein chant IV, le thème maritime est bien présent tout au long du recueil, jusqu'à l'image du navigateur qui clôt le chant X et le terme même « mer »³⁸⁸ est récurrent :

I. « les armes au matin sont belles et la mer [...] et la mer au matin comme une présomption de l'esprit » OC, p. 93

« Ma gloire est sur les mers, ma force est parmi vous ! » OC, p. 94.

II. « Le vent se lève. Vent de mer » OC, p. 95.

III. « Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence ! [...] »

Les mers fautives au Détroit n'ont point connu de juge plus étroit ! » OC, p. 96

IV « Et le navigateur en mer atteint de nos fumées vit que la terre, jusqu'au faite, avait changé d'image » OC, p. 98

« L'œuf bleu que pond un grand oiseau de mer » OC., p. 99.

V. « Duc d'un peuple d'images à conduire aux Mers Mortes [...] »

Ablutions aux rives des Mers Mortes ! » OC, p. 100.

VI. « Les cavaliers au fil des caps, assaillis d'aigles lumineuses et nourrissant à bout de lances les catastrophes pures du beau temps, publiaient sur les mers une ardente chronique » OC, p. 102

³⁸⁵ *Anabase*, VIII, OC, p. 107.

³⁸⁶ C. Camelin *et al.*, *op. cit.*, p. 233.

³⁸⁷ *Ibidem*.

³⁸⁸ *Ibidem*, p. 219 : « on notera tout au long du chant [I] la présence secrète de la mer pensée come une puissance bénéfique. »

« dans les glaces de nos songes, la mer qui rouille les épées, et la descente, un soir, dans les provinces maritimes, vers nos pays de grand loisir et vers nos filles Parfumées, qui nous apaiseront d'un souffle, ces tissus » OC, p.103.

VII. « Et quelques grands oiseaux de terre, naviguant en Ouest, sont de bons mimes de nos oiseaux de mer » OC, p. 106.

Les *Lettres d'Asie* évoquent, elles aussi, la mer chère au poète : « De cette immensité d'espace qui semble m'entourer, seule la mer, immensément, commence à me manquer. »³⁸⁹. Bien sûr, on serait tenté de lire l'homonymie mer-mère surtout à l'heure où Saint-John Perse écrit cette lettre adressée à une mère défunte, on relève aussi l'alexandrin (si l'on isole la fin de la phrase, à partir de « la mer ») et le rythme particulier que lui confère l'adverbe dont l'usage fait songer à Mallarmé. On constate enfin que c'est ce manque, source du désir, qui nourrit l'écriture : la mer est « présomption de l'esprit ». Tout se passe comme si de l'empreinte laissée par la mer antérieure, naissait la conquête d'un espace intérieur.

Or cette conquête est aussi poétique et en déroule le processus. A côté de la mer, un autre terme est récurrent et appartient aussi au lexique du poète : le « sel ».

On peut effectuer le relevé suivant :

I. « Maître du grain, maître du sel, et la chose publique sur de justes balances ! [...] et l'idée pure comme un sel tient ses assises dans le jour. [...]

Puissance, tu chantais sur nos routes splendides ! ...

« Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit ...

J'aviverai du sel les bouches mortes du désir ! [...] », OC, p. 93.

« Hommes, gens de poussière et de toutes façons, gens de négoce et de loisir [...] vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort, quand, au matin, dans un présage de royaumes et d'eaux mortes hautement suspendues sur les fumées du monde, les tambours de l'exil éveillent aux frontières [...]

Mathématiques suspendues aux banquises du sel ! » OC, p. 94.

III. « Et des morts sous le sable et l'urine et le sel de la terre, voici qu'il en est fait comme de la balle dont le grain fut donné aux oiseaux » OC, p. 97.

VII. « Au bruit des grandes eaux en marche sur la terre, tout le sel de la terre tressaille dans les songes. » OC, p. 106.

Le sel desséchant est étroitement associé à la mer (morte) :

« on a souvent lu dans l'expression « Mers Mortes » [...] une allusion aux « gobis » de Mongolie, larges cuvettes desséchées, marécageuses ou occupées par de petits lacs salés »³⁹⁰.

C'est d'ailleurs ainsi que le poète présente les terres intérieures dans la *Lettre d'Asie* adressée à Joseph Conrad :

« dans toutes ces nappes terrestres de la haute Chine intérieure, de vastes dépressions ou cuvettes qui s'encastrent comme d'anciens fonds de mer. »³⁹¹

Dans l'ouvrage *Géographie Universelle, Asie occidentale, Haute Asie* déjà mentionné, Saint-John Perse souligne :

³⁸⁹ *Lettres d'Asie*, à Madame Amédée Saint-Leger Leger, 4 avril 1917, OC, p. 841.

³⁹⁰ C. Camelin *et al.*, *op. cit.*, p. 227.

³⁹¹ *Lettres d'Asie*, 26 février 1921, OC, pp. 888-889.

« dans la grande lumière du jour, tout paraît blême et blafard, enveloppé d'un grand suaire de poussière fine, un petit nombre d'étang salés ; un seul lac d'importance, le Iéren-dabassou, qui a 20 km de tour et fournit de son sel excellent le Nord de la Chine »³⁹².

Au sel, à la mer disparue sont mêlés la mort, l'ensevelissement, l'effacement des traces, celles que suivent les archéologues-sinologues sur une Route de la Soie redécouverte. Restons-en un instant à son sens littéral. Le sel, est d'abord la denrée rare et précieuse comme le sont les épices et la soie convoyées sur cette Route³⁹³. Il appartient à la liste des noms de matières premières très souvent soulignés dans les lectures d'Alexis Leger. Dans les dossiers personnels du poète classés par ses soins, l'un d'entre eux, sur « La Chine régionale », contient des coupures d'articles et d'ouvrages dont l'une concernant la région du Yunnan (sud-ouest de la Chine, marches du Tibet). Le poète y souligne systématiquement les noms de matières premières :

« On extrait du sel de puits », « bois de sapin et de chalo, pierres précieuses, paons, musc, cuivre, fer, sel, feutre et une médecine appelée Tang-kouei »...

On trouve également dans un numéro du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, conservé dans la bibliothèque personnelle du poète, « Notes sur les marches tibétaines du Sseu-Tch'ouan et du Yun-nan », un soulignement des noms de métiers, matières, arbres, production et, dans le paragraphe consacré aux Fêtes, deux phrases retiennent l'attention du poète :

« les salinières en grands falbalas vont balayer le sel de leurs terrasses »
« le sel de la bonne fortune »³⁹⁴

Remarquons ici que les modes de lecture du poète puisent à toutes les sources. Les articles découpés dans les pages consacrées au « Calendrier chinois » ont leur place à côté des comptes rendus non seulement de lecture d'ouvrages scientifiques (qui peuvent se retrouver dans la bibliothèque du poète), mais d'explorations comme c'est le cas de l'article que nous venons de citer.

La dernière expression qui a retenu notre attention permet de souligner que le sel se charge de connotations symboliques, que l'on songe aux superstitions qui font un usage apotropaïque du sel ou à des pratiques religieuses :

« En régime chrétien, il est posé sur la langue de l'enfant le jour de son baptême initiatique et symbolise la saveur de la vie divine. »³⁹⁵

Ainsi, même s'il est signe de disparition, il est aussi chargé de valeurs positives. C'est d'ailleurs un sel vivifiant qui accompagne la route du conquérant d'*Anabase*.

Or le sel n'est-il pas étymologiquement « mer » ? La polysémie du grec ἄλς, à la fois « mer » et « sel », fait des deux termes comme l'envers et l'endroit d'une même réalité, considérée dans la durée du passage des périodes et des hommes. Le terme « envers » est celui que le poète emploie dans la *Lettre d'Asie* que nous venons de mentionner :

« La terre ici, à l'infini, est le plus beau simulacre de mer qu'on puisse imaginer : l'envers et comme le spectre même de la mer. [...] C'est pour l'esprit comme l'envers même de la mer : la terre qui se veut mer, ou la mer, par moquerie, qui se fait sédiment – unité retrouvée, malaise dissipée. »³⁹⁶

³⁹² Raoul Blanchard et Fernand Grenard, *op. cit.*, p. 266.

³⁹³ Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 236.

³⁹⁴ *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, revue philologique, Hanoi, F. H. Schneider, imprimeur-éditeur, Vingt-troisième année - Tome XXIII – 1923 (édité 1924), p. 384.

³⁹⁵ *Ibidem*.

³⁹⁶ *Lettres d'Asie*, OC, pp. 888-889.

Le goût des mots, celui de l'étymologie seraient, avec *Anabase*, une orientation affirmée de la démarche poétique persienne. La bibliothèque du poète conserve l'essai de Jean Paulhan, *La preuve par l'étymologie*³⁹⁷ dont les annotations, ou plutôt leur absence, suscitent le commentaire de Renée Ventresque :

« [...] on constate tout d'abord que le crayon de Saint-John Perse [...] reste impassible devant les considérations de Jean Paulhan sur l'arbitraire du signe et qu'il ne s'émeut pas davantage de ses développements sur la vanité de l'étymologie. Il est clair que Saint-John Perse ne partage en rien les positions de Paulhan »³⁹⁸.

Non seulement le poète goûte l'étymologie comme instrument de recherche et peut-être de révélation, mais c'est un goût qu'il développe tout au long de son œuvre poétique :

« Si Alexis Leger écrivait en 1910 à Jacques Rivière que *L'art d'écrire, qui est l'art de nommer... n'aura jamais d'autre fonction que le mot*, en 1953 Saint-John Perse estime toujours que l'initiative appartient aux mots et qu'à ces mots il faut tenter de restituer leur pureté originelle. »³⁹⁹

L'analyse semble conforter notre hypothèse sur la proximité, dans le recueil *Anabase*, des doubles « mer » et « sel », comme miroirs l'un de l'autre qui concentrent la réalité concrète de l'espace traversé et l'idée abstraite de destinée humaine ainsi que la conjonction, au moins imaginaire dans l'esprit du poète, de la terre, surtout en espace désertique, et de la mer, qui aimante la traversée du navigateur.

Ainsi, géographie et histoire, archéologie et philologie seraient, par le biais de l'étymologie entre autres, et plus généralement de l'attention portée aux mots - outils du poète - objets d'intérêt non seulement d'un homme, mais d'une écriture dont on a vu qu'elle était novatrice dans le parcours poétique du poète en devenir. En 1953, au moment de la parution de l'essai de Jean Paulhan sur l'étymologie, un article de René Girard est publié dans la revue *Preuves*, « Saint-John Perse ou les pleins pouvoirs de la poésie »⁴⁰⁰. Le poète évoque cet article dans une lettre adressée à Roger Caillois :

« Je ne sais rien de l'étude de René Girard que vous mentionnez. »⁴⁰¹

Sans doute l'anthropologue, auteur de *La Violence et le Sacré*⁴⁰², a-t-il été frappé par les références aux rites⁴⁰³, à la violence et aux sacrifices présentes dans *Anabase* (« Un grand principe de violence commandait à nos mœurs », I, OC, p. 108 ; « des sacrifices de poulains sur les tombes d'enfants », X, OC, p. 111). On peut ici noter que la bibliothèque personnelle du poète conserve un dossier « Notes scientifiques », concernant des articles découpés pendant le séjour d'Alexis Leger en Chine. Sur l'un d'entre eux, on trouve le soulignement suivant :

³⁹⁷ Jean Paulhan, *La Preuve par l'étymologie*, Paris, éd. de minuit, 1953. FSJP.

³⁹⁸ Renée Ventresque, « Des bienfaits de l'étymologie : deux lectures de Saint-John Perse à l'époque de la création d'Amers : La preuve par l'étymologie de Jean Paulhan et Mallarmé de Wallace Fowlie », in *Souffle de Perse*, n 2, janvier 1992, pp. 58-59. FSJP.

³⁹⁹ *Ibidem*, p. 61.

⁴⁰⁰ *Preuves*, n°33, novembre 1953. On trouve l'article dans l'ouvrage *La Conversion de l'art*, articles de René Girard rassemblés par Benoît Chantre et Trevor Cribben Merrill, Flammarion 2010.

⁴⁰¹ *Lettres d'exil*, 15 janvier 1954, OC, p. 970.

⁴⁰² René Girard, *La Violence et le Sacré*, éd. Bernard Grasset, 1972.

⁴⁰³ On peut voir dans les deux « Chansons », liminaire et finale, du recueil un rite d'entrée et de sortie. Cf. Henriette Levillain, *op. cit.*, p. 232.

« En Chine et dans l'Inde, les mêmes pratiques sont observées : on a coutume de placer un peu d'or dans la bouche des cadavres ».

Dans la « Chanson » liminaire du recueil, « l'Étranger a mis son doigt dans la bouche des morts. »⁴⁰⁴. La pratique fait songer à celle des Égyptiens de l'Antiquité et aux rites de passage qui traversent nos mythologies. Le lecteur d'*Anabase* croit reconnaître des échos à des mythes et textes fondateurs tant les références intertextuelles sont abondantes⁴⁰⁵. Sensible à ce syncrétisme, René Girard considère le recueil, placé « dans un passé lointain », comme à part dans l'œuvre du poète. Considérant en particulier l'énumération de ce qui apparaît comme des rites dans le chant X du recueil⁴⁰⁶, il y voit surgir un sacré « qui s'impose avec d'autant plus de force qu'on côtoie de plus près le néant » et en arrive à la conclusion suivante :

« La poésie de Perse ne passe donc au "positif" que par excès de "négatif" »⁴⁰⁷.

L'envers et l'endroit, le positif et le négatif, on voit se profiler l'image du masque que le poète choisit lui-même en guise de portrait sur sa Pléiade.

Comme un archéologue fouillant le sol pour en extraire les traces de civilisations disparues, le poète explore le langage dans son rapport très concret avec le réel dont le matériau livresque est l'une des formes⁴⁰⁸.

Or ce matériau est vivant. Du moins le poète entend-il lui donner vie en le libérant de la poussière qui le fige. Dans la ville fondée par le conquérant d'*Anabase*, on trouve des bibliothèques : « et les piscines d'ombre claire pour bibliothèques » IV, OC, p. 99. Ô combien rafraîchissants semblent ces lieux d'érudition ! mais de la piscine, le poème nous fait glisser vers les poissons (du latin *piscis*) : « les princes payés en monnaie de poissons » par un détournement amusé et amusant de l'expression stéréotypée qui fait apparaître la figure du singe – dans la parenthèse qui suit –, celui qui joue de la paronymie introduite dans le chant précédent :

« pouvoir des signes et des songes »⁴⁰⁹.

Le signe, le songe, le singe semblent glisser l'un vers l'autre dans un rapport avec le langage qui ne dédaigne pas l'humour⁴¹⁰, mais qui n'est pas sans faire écho aux recherches de Mallarmé en quête du « Livre unique qui dirait le monde » grâce aux « pouvoirs magiques du langage à qui il reviendrait de réparer les désastres anciens, la perte de l'unité »⁴¹¹.

Ainsi, non sans fantaisie – dans tous les sens du terme –, le rapport de Saint-John Perse au langage et aux mots ressemble à l'aventure des découvreurs de pistes et de langues anciennes qui

⁴⁰⁴ OC, p. 89.

⁴⁰⁵ Cf. Renée Ventresque, *Saint-John Perse dans sa bibliothèque*, Honoré Champion, 2007 : « À partir d'*Anabase*, l'écriture de Saint-John Perse pratique systématiquement l'intertextualité », p. 128.

⁴⁰⁶ Catherine Mayaux a étudié de près ce qu'il doit au *Tibet révolté* de Jacques Bacot, in *Saint-John Perse lecteur-poète...*, pp. 141-154.

⁴⁰⁷ René Girard, « L'Histoire dans l'œuvre de Saint-John Perse », in *La conversion de l'art*, op. cit., p. 41-42.

⁴⁰⁸ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse lecteur-poète...*, p. 142.

⁴⁰⁹ OC, p. 97. Cf. derniers mots du dernier poème *Sècheresse* : « Singe de Dieu, trêve à tes ruses ! » OC, p. 1400.

⁴¹⁰ Cf. Colette Camelin, Joëlle Gardes-Tamine, op. cit.

⁴¹¹ Renée Ventresque, « Saint-John Perse, un grand poète du XIXe siècle : « l'héritage symboliste de Mallarmé », in *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1996, p. 96-105.

ouvrent le rêve de « renouement » vers une langue originelle disparue. L'*Anabase* du poète-conquérant consisterait en une recherche de la langue perdue par la remontée à la fois spatiale et temporelle effectuée vers l'intérieur et l'antérieur⁴¹². Si Saint-John Perse affirme « c'est le poème le plus chargé de concret »⁴¹³, c'est dans ce rapport que le poète entretient avec les mots, dans lequel on trouve un écho aux travaux de Marcel Granet sur les vers du *Che king*. Or, celui-ci découvre un vestige enseveli sous les gloses érudites et le revivifie par sa lecture sans en épuiser le sens, celui-là, en fondant sa création sur une matière vive, érige un monument dont il s'agit pour le lecteur de prendre connaissance. À l'apparente homogénéité du poème qui semble suivre les pas du conquérant, s'oppose l'aspect fragmentaire du texte dès lors qu'on en isole les éléments. L'étude des modes de lecture⁴¹⁴ du poète montre que les termes disjonctifs et conjonctifs – notamment la conjonction « et » –, les rapprochements phoniques⁴¹⁵ et rythmiques⁴¹⁶ font passer Saint-John Perse du lecteur au poète par un travail de création nourrie de la matière verbale qu'elle n'hésite pas à déraciner, par le jeu de l'étymologie.

Le monument ainsi érigé semble défier le temps,

« comme un grand caractère chinois une fois pour toutes donné, dressé dans l'esprit contre les vicissitudes du temps ; le reste n'est que matière de remplissage, toujours précaire et remplaçable, l'accessoire, en un mot, comme l'argile ou le sable sous les revêtements renouvelés du mortier coloré. [...] le durable toujours confié au motif. »⁴¹⁷

⁴¹² *Hommages*, Léon-Paul Fargue : « A cette source antérieure où se lavent les mots, la bouche aussi se lave, du poète recru d'art et d'histoire littéraire ». OC, p. 521.

⁴¹³ OC, p. 1108.

⁴¹⁴ Catherine Mayaux, *Saint-John Perse poète-lecteur...*, Troisième section : « De la lecture à l'écriture : les manuscrits méconnus du poète ».

⁴¹⁵ Cf. « tout le sel de la terre tressaille dans les songes », OC, p. 106.

⁴¹⁶ Cf. « Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit ...
J'aviverai du sel les bouches mortes du désir ! » OC, p. 93.

⁴¹⁷ *Lettres d'Asie*, Lettre à Paul Valéry, 2 septembre 1917, OC, pp. 824-825.

Conclusion

Au terme de notre enquête, nous ne prétendons pas avoir exploré toutes les sources d'un poème dont la genèse s'est effectuée dans un temps et selon une mémoire difficiles à saisir. La *Chanson* finale se termine par trois points de suspension qui ne ferment pas le poème et proposent une ouverture des sens, comme y invite peut-être la création poétique qui libère le langage du piège du sens unique⁴¹⁸. Le silence est le dernier mot du poème comme en suspens :

« Le mot tu, le mot omis pourrait être dans certains cas plus important que le mot dit »⁴¹⁹

Les silences du poète entourent aussi ses lectures. Dans sa bibliothèque, le poète-archéologue explore la matière verbale qui nourrit son imaginaire, oriente ses propres investigations. Dans les *Mémoires de Baber (Zahir-Ed-Din-Mohammed), fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustan*⁴²⁰, le poète souligne :

« Il est certain que celui qui parle beaucoup parle mal »

Invitation au silence qu'il retient comme une mise en garde contre lui-même ou peut-être contre ses commentateurs...

Les demi-silences de Saint-John Perse nous ont amené à découvrir les personnalités du Dr Bussière et d'André d'Hormon, à demi ou complètement effacées de la Pléiade. Reconstituer leur parcours et leurs centres d'intérêt nous a permis de préciser le rapport entretenu par Alexis Leger avec la Chine qui semble renforcer son occidentalisme⁴²¹. La bibliothèque extrême-orientale du poète conserve des ouvrages d'autres sinologues que le poète a pu rencontrer. Alexandra David-Néel est l'une d'entre eux, femme exploratrice dans un univers exclusivement ou presque masculin⁴²².

De cette aventurière hors-du-commun, Alexis Leger possède sept ouvrages, parus entre 1911 et 1938, dont trois sont dédiés. Mais il ne semble pas plus les avoir goûtés que n'ont été saluées, en leur temps, les expéditions pourtant exceptionnelles de cette voyageuse téméraire. Le journal *La Politique de Pékin* relate, dans un bref article du 18 janvier 1925, les douze⁴²³ années d'exploration d'Alexandra David Néel au cœur de l'Asie :

« Douze ans d'exploration au cœur de l'Asie. Une intrépide française visite Lhassa. La célèbre tibétisante Alexandra David Néel »⁴²⁴.

L'article résume les étapes de ce long périple : départ de France en 1911, séjour de quelques mois au milieu des Tibétains après un premier passage de la frontière du Tibet en 1912. Résidence au Sikkim⁴²⁵ pendant trois ans. Visite du monde bouddhiste : départ en 1917 pour la Birmanie, le Japon, la

⁴¹⁸ Bernard Noël, « Peut-être [...] faudrait-il créer le mot SENSURE, qui [...] indiquerait la privation de sens et non la privation de parole », *L'Outrage aux mots*, POL, 2011.

⁴¹⁹ Catherine Mayaux, « L'hapax dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse », in : *SJP en ses dictionnaires : l'idiolecte d'un poète*, actes du colloque de l'Université de Cergy Pontoise, novembre 2009, Champion.

⁴²⁰ Trad. par A. Pavet de Courteille, Paris, éd. Maisonneuve et Cie, 1871. FSJP

⁴²¹ Pierre Guerre, « Il vivait à l'asiatique certes, mais en étant dix fois plus occidental. D'instinct, comme une réaction de défense de son intégrité. », *op. cit.*, p. 316.

⁴²² Hélène Hoppenot n'est pas une sinologue, mais son rôle d'ambassadrice (femme d'ambassadeur), sa culture et sa sensibilité la font appartenir à ce cercle d'explorateurs passionnés. Cf. Hélène Hoppenot, *Journal 1936-1940...*

⁴²³ Ou plutôt quatorze années.

⁴²⁴ *La Politique de Pékin*, 18 janvier 1925, p. 59. BnF.

⁴²⁵ Petit pays himalayen au sud du Tibet. Alexandra David-Néel y reçoit les enseignements d'un *Gömpchen*, un grand maître bouddhiste, qui l'initie au bouddhisme tibétain tandis qu'elle lui apprend l'anglais.

Corée et la Mandchourie. Arrivée à Pékin en mars 1918. Départ la même année pour un voyage à travers la Chine orientale et occidentale. Deux ans et demi dans la région du Lac Bleu (Koukounor). Départ en janvier 1921 vers frontières sino-tibétaines. Printemps 1921, dans le Turkestan chinois. Hiver 1922-1923, traversée du Gobi et nouvelle expédition vers le Tibet. Arrivée à Lhassa en février 1924.

De ces quelques lignes surgit la certitude que le diplomate a rencontré l'exploratrice en 1918, à Pékin, et voici que notre enquête recommence...

Spécialiste du bouddhisme, bouddhiste elle-même, traductrice, écrivaine, elle est une personnalité fascinante, mais certainement trop orientalisée aux yeux d'Alexis Leger qui possède par ailleurs dans sa bibliothèque un ouvrage d'Ekai Kawaguchi⁴²⁶. C'est ce dernier qui, ayant réussi à pénétrer à Lhassa en se déguisant en moine, en souffle l'idée à Alexandra David-Néel : elle réussit à entrer à Lhassa, déguisée en mendicante, après plusieurs années de vaines tentatives⁴²⁷.

Ainsi, au fil des ouvrages qui constituent la bibliothèque personnelle du poète et dont il nourrit sa propre démarche poétique, se tissent des rencontres, des échanges, des idées et des désirs de lecture qui invitent le lecteur au voyage :

« comme un poète en ses propos voyage »⁴²⁸.

Si le poème *Anabase* reste à bien des égards énigmatique, nous espérons du moins avoir contribué à éclairer les circonstances qui précèdent immédiatement sa publication, par notre voyage en Asie centrale, lieu de « renouement » entre l'empire gréco-romain et les civilisations extrême-orientales, lieu de passage, d'échanges, d'expériences dont les livres gardent mémoire et fécondent le mythe personnel du poète Saint-John Perse. Cet éclairage concerne surtout des hommes, érudits, lettrés, passionnés et passionnants dont les expéditions ont pour longtemps marqué la sinologie française, ces sinologues disparus qui, entre 1917 et 1921, ont croisé la route d'Alexis Leger, suscité sa curiosité et motivé son propre désir d'exploration. *Anabase* naît ainsi d'une exploration du langage et fonde une démarche poétique qui se fait elle-même archéologie, hissant le poète au rang des savants⁴²⁹.

⁴²⁶ Kawaguchi Ekai, *Three years in Tibet with the original Japanese illustrations*. Madras, 1909, éd. Theosophist office. FSJP.

⁴²⁷ <http://www.alexandra-david-neel.fr/>

⁴²⁸ *Anabase*, V, OC, p. 101.

⁴²⁹ *Discours de Stockholm* : « du savant comme du poète, c'est la pensée désintéressée que l'on entend honorer ici. », OC, p. 443.

Bibliographie

1. ECRITS de SAINT-JOHN PERSE

Œuvres complètes, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1972

Cahiers Saint-John Perse n°10, Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan, 1925-1966, édition établie, présentée et annotée par Joëlle-Gardes Tamine, Gallimard, 1991

Correspondance conservée à la Fondation Saint-John Perse :

Hélène et Philippe Berthelot

André d'Hormon

Arthur Fontaine

Hélène et Henri Hoppenot

2. OUVRAGES et ARTICLES CONSACRÉS À SAINT-JOHN PERSE

BAUDET François, « Alexis Leger et la Chine, un apprentissage diplomatique », in *Europe*, novembre-décembre 1995. FSJP

CADUC Evelyne, *Index de l'œuvre poétique de Saint-John Perse*, Honoré Champion, 1993

CAMELIN Colette et Joëlle GARDES-TAMINE, *La Rhétorique profonde de Saint-John Perse*, Honoré Champion, 2002

CAMELIN Colette, Joëlle GARDES TAMINE, Catherine MAYAUX, Renée VENTRESQUE, *Saint-John Perse sans masque*, sous la direction de Joëlle Gardes Tamine, Presses Universitaires de Rennes, 2006

CLUSE Jean-Louis, *Figure et voix du double chez Saint-John Perse*, La Sorbonne nouvelle, 2006. FSJP

GUERRE Pierre, *Portrait de Saint-John Perse*, Textes établis et présentés par Roger Little, Sud, 1989

GIRARD René, « L'Histoire dans l'œuvre de Saint-John Perse », *La Conversion de l'art*, articles rassemblés par Benoît Chantre et Trevor Cribben Merrill, Flammarion 2010

HARTMANN Esa, *Éléments pour une "poétique" des manuscrits de Saint-John Perse*, Université Paul Valéry, mai 2002

Thèse de Doctorat consultable sur le site <http://www.sjperse.org/these.hartmann.html>

HENRY Albert, *Anabase de Saint-John Perse*, édition critique, transcription d'états manuscrits, Paris, Gallimard, 1983

LEVILLAIN Henriette, *Saint-John Perse*, Fayard, 2013

MAYAUX Catherine, « Emprunts, collages et mise en page du poème dans le Chant X d'*Anabase* », *Pour Saint-John Perse*, Presses Universitaires Créoles, L'Harmattan, 1988

MAYAUX Catherine, *Les Lettres d'Asie de Saint-John Perse*, Gallimard, 1994

MAYAUX Catherine, « Saint-John Perse lecteur de Victor Segalen », *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1995, pp. 138-150

MAYAUX Catherine, *Saint-John Perse lecteur-poète, le lettré du monde occidental*, Bern, éd. Peter Lang, 2006

MAYAUX Catherine, « Quand Yvon Segalen rencontre Alexis Leger... À propos de « Entretien avec Saint-John Perse (le 27 mars 1953) », publié dans *La revue française de Pékin* n°2, 1988, *Souffle de Perse*, juin 2016 (à paraître)

MELTZ Renaud, *Alexis Leger dit Saint-John Perse*, Grandes biographies, Flammarion, 2008

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

MOREL Pierre (ambassadeur de France en Chine), « La bibliothèque asiatique d'Alexis Leger », in *Saint-John Perse et la Chine*, actes de la journée d'études du 9 mai 1997 à Pékin, organisée par l'Ambassade de France en Chine, Service Culturel, Scientifique de coopération, éd. la Chine au présent, avril 1999. FSJP

VENTRESQUE Renée, « Des bienfaits de l'étymologie : deux lectures de Saint-John Perse à l'époque de la création d'Amers : La preuve par l'étymologie de Jean Paulhan et Mallarmé de Wallace Fowlie », in *Souffle de Perse*, n 2, janvier 1992, pp. 58-59. FSJP.

VENTRESQUE Renée, « Saint-John Perse, un grand poète du XIXe siècle : « l'héritage symboliste de Mallarmé », in *Souffle de Perse*, N° 5-6, juin 1996, pp. 96-105. FSJP

VENTRESQUE Renée, *Saint-John Perse dans sa bibliothèque*, Honoré Champion, 2007

VENTRESQUE Renée, *La « Pléiade » de Saint-John Perse. La Poésie contre l'Histoire*, Garnier, 2011

3. OUVRAGES et ARTICLES CONSACRÉS PARTIELLEMENT À SAINT-JOHN PERSE et/ou aux SINOLOGUES

HOPPENOT Hélène, *Journal 1936 – 1940, « Hitler sait attendre. Et nous ? »*, Paris, éd. Claire Paulhan, 2015

SEGALEN Victor (1878-1919), *Victor Segalen – correspondance*, Présentée par Henry Bouillier. Texte établi et annoté par Annie Joly-Segalen, Dominique Lelong et Philippe Postel, Fayard, 2004

4. OUVRAGES CONSACRÉS aux SINOLOGUES

4.1. JACQUES BACOT

BACOT Jacques, *Dans les marches tibétaines*, Paris, librairie Plon, 1909

BACOT Jacques, *Le Tibet Révolté, Vers Népémakö, la Terre promise des Tibétains*, 1909 – 1910. Ed. Phébus, Paris, 1997, collection « d'ailleurs ». Introduction : Jean-Pierre Sicre. Préface : Anne-Marie Blondeau

CÆDÈS George, « Jacques Bacot. (1877-1965) », in *Journal Asiatique*, 1965, p. 411-413

LALOU Marcelle, « Jacques Bacot (1877 – 1965) », *Annuaire 1967/1968, Ecole Pratique des Hautes Etudes*, IVe section, sciences historiques et philologiques, 1968, p. 47-51. URL : www.persee.fr/doc/ephe_0000-0001_1967_num_1_1_5101

4.2. JEAN-AUGUSTIN BUSSIÈRE

LEANG Christine, *Embarquement pour la Chine, Histoires et destinées françaises dans l'Empire du milieu*, éd. Pacifica, 2013

4.3. MARCEL GRANET

BASTID Marianne (introduction et notes), « La mutinerie du 29 février 1912 à Pékin, vue par M. Granet », in *Études chinoises*, VI, 1, 1987, p. 95-123

FREEDMAN Maurice, « Marcel Granet, sinologue et sociologue », in *Critique*, tome XXXI, n° 337, « Autour de la Chine », juin 1975, p. 624-648

MESTRE Edouard, « Marcel Granet (1884-1940) ». In *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*. Annuaire 1940-1941 et 1941-1942. 1939. p. 39-40

STEIN Rolf Alfred, « Souvenir de Granet », *Études chinoises*, IV, 2, 1985, p. 29. URL : <http://www.afec-etudeschinoises.com/IMG/pdf/4-2Stein.pdf>

4.4. PAUL PELLIOT

BACOT Jacques, *Paul Pelliot (1878-1945)*. In *Annales de Géographie*, t. 55, n°298, 1946. p. 127-130

BOSSARD Adrien, « PELLIOT Paul (28 mai 1878, Paris – 26 octobre 1945, Paris) », Publié le 17 février 2014 - <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/pelliot-paul.html>

FLANDRIN Philippe, *Les Sept Vies du Mandarin français, Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, Paris, éd. du Rocher, 2008

JARRIGE Jean-François, « Les carnets de route de Paul Pelliot (1906-1908) : Un document exceptionnel enfin publié ». In: *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152^e année, N. 3, 2008. p. 1273-1282

LODS Adolphe, « Éloge funèbre de M. Paul Pelliot, membre ordinaire de l'Académie ». In *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 89^e année, N. 4, 1945. p. 520-525

RENOU Louis, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Pelliot, membre de l'Académie ». In *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 94^e année, N. 2, 1950, p. 130. URL : www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1950_num_94_2_78515

Paroles prononcées le 31 octobre 1945 devant le cercueil de Paul Pelliot, Paris, Société Asiatique, Impr. De Jouve, 1947

Paul Pelliot : de l'histoire à la légende, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, actes de Colloque, 2013. Colloque international dirigé organisé par Pierre Drège, Georges-Jean Pinault, Christina Scherrer-Schaub et Pierre Etienne Will, au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Palais de l'Institut), 2-3 octobre 2008. Actes édités par Jean-Pierre Drège et Michel Zink

4.5. ALEXANDRE VON STAËL-HOLSTEIN

ELISSEEFF Serge, "Stael-Holstein's Contribution to Asiatic Studies", mars 1938, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, Vol. 3, No. 1 (Apr., 1938), p. 1-8. URL: <http://www.jstor.org/stable/2717970>

SCHIERLITZ Ernst, "In Memory of Alexander Wilhelm Baron von Staël-Holstein", *Monumenta Serica*, Vol. 3 (1938), p. 286-291, Published by: Taylor & Francis, Ltd. URL: <http://www.jstor.org/stable/40726415>

4.6. GUSTAVE-CHARLES TOUSSAINT

TOUSSAINT Gustave-Charles, « Le Padma than yig », in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*. Tome 20, 1920. p. 13-56. URL : www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1920_num_20_1_5559

5. OUVRAGES et ARTICLES sur LES RELATIONS SINO-FRANÇAISES

BASTID-BRUGUIÈRE Marianne, « Le voyage en Chine de Paul Painlevé en 1920 », in *Paul Painlevé (1863-1933). Un savant en politique*. Actes de la journée d'étude du 22 mai 2003, organisée par Claudine Fontanon et Robert Fanck. Presses universitaires de Rennes, 2005

La France en Chine (1843-1943), textes réunis par Jacques Weber, Presses académiques de l'ouest/ Ouest éditions, 1997

Miroirs croisés Chine-France (XVIIème-XXIème siècles), textes réunis par Béatrice Didier et Meng Hua, avec la collaboration de Cécile Planchon, éd. Honoré Champion, 2014

6. CATALOGUES d'EXPOSITIONS

Regards sur l'Asie, Saint-John Perse, Claudel, Segalen, Malraux, Hoppenot, Bacot, Toussaint, catalogue de l'exposition réalisée 1989, FSJP

Voyages dans les Marches Tibétaines, catalogue de l'exposition du Musée de l'Homme, éd. du Muséum, Laboratoire d'Ethnologie, 1989

Rencontre : exposition des sites historiques témoins des échanges culturels entre la Chine et la France au Mont de l'ouest de Beijing, catalogue de l'exposition organisée par le département de communication du Parti communiste de l'Arrondissement Haidian, Beijing International Center for Cultural Creation and Communication. Beijing : Foreign Language Teaching and Research Press, 2015

7. BIBLIOTHEQUE EXTRÊME-ORIENTALE de SAINT-JOHN PERSE ou FONDS ASIE

Catherine Mayaux a procédé au recensement de ce fonds auquel rien n'est ajouté ici, sinon la cote de chaque ouvrage, permettant de faciliter l'accès aux documents pour les recherches à venir. Dans le même souci, nous proposons une présentation alphabétique puis chronologique (calquée sur le modèle du catalogue de l'exposition réalisée en février 1989, *Regards sur l'Asie*).

Classement alphabétique

Anesaki Masaharu, *History of Japanese religion*, Londres, 1930, éd. Kegan Paul, Trench, Trubner – ASI 2014 – 294 ANE

Ardenne de Tizac Henri d', « La Chine féodale et l'art chinois : Tchéou », in *Artibus Asiae*, Dresde, 1925, vol. I, 1925 n° II – exemplaire annoté – Asi 198 – 732.7 ARA

Ardenne de Tizac Henri d', « La Chine féodale et l'Art chinois : les T'sin », in *Artibus Asiae*, 1926, vol. II et III - exemplaire annoté – ASI 199 – 732.7 ARA

Baber, *Mémoires de Baber (Zabir ed din Mohammed), fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustan*, trad. par A. Pavet de Courteille, Paris, 1871, éd. Maisonneuve – 2 tomes - Exemplaires annotés – ASI 348 – 1, 2 – 926.71 BAB

Bacot Jacques, *Le Tibet Révolté, vers Népémakö, la terre promise des tibétains suivi des impressions d'un tibétain en France*, Paris, 1912, éd. Moreau – exemplaire annoté – ASI 134 – 954 BAC

Bacot Jacques, *Trois mystères tibétains : Tchimekundan, Djroa-Zanmo, Nansal ...*, Paris, 1921 – 895.4

Bacot Jacques, *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*. Traduction et préface de J. Bacot, Paris, 1925, éd. Bossard (deux exemplaires) – un exemplaire dédicacé par le traducteur – ASI 75 – 928 MIL ; ASI 137 – 928 MIL

Bacot Jacques, *La vie de Marpa, le « traducteur » suivi d'un chapitre de l'avadana de l'oiseau nilàkantba*, Paris, 1937, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 158 – 928 MAR

Ballantine, Joseph W., "I lived in Formosa", in *The National geographic Magazine*, Washington, 1945, January, éd. N. G. Society, vol. 87, n°1, pp. 1 – 24 – exemplaire annoté – ASI 219 – 915.04 NGM (1)

Baylin, *La merveilleuse Histoire de Pao-Se*, Paris, 1926, n. p. Edition luxueuse – exemplaire dédicacé – ASI 165 – 895.1 BAY

Becker Emile, *La Chine à travers les âges : hommes et choses*. Précis, index biographique et bibliographique, Shanghai, 1920, éd. Challamel – ASI 347 – 951 BEC

Bell Charles, *Tibet, past and present*, Oxford, 1924, éd. Humphrey Milford – exemplaire annoté – ASI 138, 915.04 BEL

Berthelot André, *L'Asie ancienne centrale et sud d'après Ptolémée*, Paris, 1930, éd. Payot – exemplaire annoté – ASI 151 – 913.04 BER

Berthelot René, *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie : les origines des sciences et des religions supérieures, l'astrologie chaldéenne, l'état chinois et les moralistes chinois, les philosophies indiennes, la pensée bouddhique, le monothéisme islamique et judaïque, la formation du christianisme dans leurs rapports avec l'astrobiologie*, Paris, 1938, éd. Payot – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 205 – 570/574 BER

Bissachère, M. de la, *La relation sur le Tonkin et la Cochinchine*. Introduction par Charles B. Maybon, Paris 1920, éd. Honoré Champion, Edouard Champion – exemplaire dédicacé par C. B. Maybon – ASI 393 – 959-7 BIS

Blanchard Raoul ; Fernand Grenard, *Géographie Universelle*, tome VIII, *Asie occidentale, Haute Asie*, Paris, 1929, éd. Armand Colin – exemplaire annoté – ASI 212 – 915 BLA
(cf. *infra* : *Géographie Universelle*, 915 GEO t. IX)

Bodart, « Ouest chinois, la province de Setchoan et les marches tibétaines », in *La Géographie*, Paris, 1922, éd. La société de géographie – ASI 128 – 915.02 GEO

Bodart Lucien, *Le plus grand drame du monde, la Chine de Tseu Hi à Mao*, Paris, 1968, éd. Gallimard – ASI 99 – 951.04 BOD

Bonnard Abel, *En Chine*, 1920 – 1922, Paris, 1924, éd. Fayard – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 102 – 910.4 BON

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

- Bonvalot Gabriel, *Les chercheurs de route : Marco Polo*, Paris, 1924, éd. G. Grès et cie – ASI 98 – 920.71 MAR
- Borrey Francis, Kou-Hong-ming, *Le catéchisme de Confucius : contribution à l'étude de la sociologie chinoise*, Paris, 1927, éd. Librairie des sciences politiques et sociales, Marcel Rivière – exemplaire dédicacé – ASI 172 – 299.51BOR
- Borrey Francis, *Kou-Hong-ming : un sage chinois*, Paris, 1930, éd. Librairie des Sciences politiques et sociales, Marcel Rivière – Exemplaire dédicacé – ASI 172 – 299.51 BOR
- Bouchot Jean ; Henri Cucherousset, *Notes japonaises : le pays des frais épis de la luxuriant plaine des roseaux*, Manoï, 1925, éd. de l'Éveil économique de l'Indochine – ASI 365 – 952 BOU
- Boüin Paulus, *Le culte des morts dans le Céleste Empire et l'Annam, comparé au culte des ancêtres dans l'antiquité occidentale*. Préface d'Imbault-Huart, Paris, 1893, éd. E. Leroux – exemplaire annoté – ASI 182 - 299.5 BOU
- Bourgeois G., « Les anciennes mathématiques japonaises », in *La Revue du mois*, Paris, 1913, Août, éd. Félix Alcan, tome 16, n° 92 – exemplaire dédicacé – Asi 133 – 510 BOU
- Bouvat Lucien, *L'Empire mongol, 2^o phase*, Paris, 1927, éd. de Boccard, Histoire du monde sous la direction de Cavaignac, tome VIII – ASI 132 – 950.2 BOU
- Bredin Dee, « Java assignment » in *National Geographic Magazine*, Washington, éd. N.G. Society, pp. 89 – 120 – exemplaire annoté – ASI 219 – 915.04 NGM (2) non daté
- Bredon Juliet ; Igor Mitrophanow, *The Moon Dear : a record of Chinese Customs and Festivals*, Shanghai, 1927, éd. Kelly and Walsh – exemplaire dédicacé – Exemplaire annoté – ASI 108 – 390 BRE
- Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, Hanoi, éd. Shneider
 1906, tome VI, n° 3-4, juillet-décembre 1906 - trois articles de Paul Pelliot dont « *Les influences iraniennes en Asie centrale et en Extrême Orient* » - Exemplaire annoté – ASI 186 - 495 BEF
 1922, tome XXII, édité en 1923 — Victor Segalen « *Le tombeau du fils du roi de Wou* » - Exemplaire annoté – ASI 388 - 328 BEF
 1923, tome XXIII, édité en 1924 – Goloubew Victor, « *les tambours magiques de Mongolie* » ; Goré F., « *Notes sur les marches tibétaines du Sseu-tch'ouan et du Yunnan* » - exemplaire - ASI 140 - 951 BEF
 1927, tome XXVII, édité en 1928 – exemplaire annoté – ASI 363 - 709-131 BEF
- Burroughs G., “The Perahera processions of Ceylon”, in *National Geographic Magazine*, Washington, éd. N. G. Society, pp. 91 – 100 – ASI 219 – 915.04 NGM (22) – non daté
- Cable Mildred; Francesca French, *The Gobi Desert*, New York, 1944, éd. Mac Millan – ASI 154 – 915.04 CAB
- Carneau, *Les fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme surnommé l'illustre voyageur, avec un dénombrement très exact des choses les plus curieuses et les plus remarquables qu'il a vues dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et que les auteurs qui ont cy-devant écrit n'ont jamais observées*. Précédé d'un sonnet de Carneau, 4 tomes, Paris, 1663, 1664 (tome IV), 1670 (rééd. Tome I), éd. Clouzier – ASI 414 – 1, 2, 3, 4 - 913-04 VAL
- Casal Jean-Marie, *De la Mésopotamie à l'Inde : la civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Paris, 1969, éd. Fayard – exemplaire annoté – ASI 149 – 934 CAS

Catalani de Severac, père Jourdain, *Les merveilles de l'Asie*, traduction et introduction d'Henry Cordier, Paris, 1925, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – exemplaire annoté – ASI 146 – 915.04 SEV

Champly Henry, *Le chemin de Changhaï : la traite des blanches en Asie*, Paris, 1933, éd. Jules Tallandier – exemplaire dédié – ASI 379 – 910.4 CHA

Chapman Andrews, Roy, *On the trail of ancient man : a narrative of field work of the central asiatic expedition*. Introduction d'Osborn, New Kork ; Londres, 1926, éd. Putnam's – ASI 111 – 910.4 CHA

Charignon A. J. H., *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, haut fonctionnaire ...* Traduction en français par Rusticien de Pise en 1295, corrigée par Marco Polo en 1307 et annotée par A. J. H. Charignon, Pékin, 1924 – 1926 – 1928, éd. Albert Nachbaur, 3 tomes - ASI 145-1, 2, 3 – 915.04 POL

Chavannes Edouard, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie Centrale d'après des estampages de M. Ch. E. Bonnin* [Extraits des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres], Paris, 1902, éd. Klincksiek – exemplaire annoté – ASI 183 – 950.1 CHA

Chavannes Edouard, *Les documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental*, traduction par Edouard Chavannes, Oxford, 1913, éd. Humphrey Milford O.U.P. – exemplaire annoté – ASI 166 – 931 CHA

Chavannes Edouard ; Levi Sylvain, « les seize arhat protecteurs de la loi », in *Journal Asiatique*, Paris, 1916, juillet-août, septembre, éd. Imprimerie Nationale – ASI 191 – 294.3 CHA

Clark Léonard, “Among the big knot lois of Hainan”, in *National Geographic Magazine*, Washington, éd. N. G. Society, pp. 391 – 417 – ASI 219 – 915.04 NGM (6)

Clifford Sir Hugues, *In the corner of Asia, being tales and impressions of men and things in the Malay peninsula*. 2ème édition. Londres, Fischer Unwin Ltd – ASI 117 – 390 CLI

Cœdès Georges, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^e s. av. J.-C.*, Paris, 1910 – exemplaire - ASI 913/915 ANT

Confucius, *Pensées morales, sa vie et son traité de la philosophie des Chinois*, Paris, 1784, éd. Nouffer de Rodon – exemplaire annoté – ASI 401 – 299-51 CON

Cordier Henri, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, Paris, 1914, éd. Librairie des 5 parties du monde, Jean Maisonneuve et fils – tome I - exemplaire annoté – ASI 157 – 910-4 COR

Cordier Henri, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, Paris, 1920, 1922, 1923, éd. Librairie des 5 parties du monde, Jean Maisonneuve et fils – tomes II, III et IV – exemplaire annoté : tome II – ASI 390-1, 2, 3 – 910-4 COR

Couchoud Paul-Louis, « Une visite au tombeau de Confucius », introduction par Lou Tseng Tsiang, notes par Lin Chen (extrait de « Sages et Poètes d'Asie »), Paris, éd. Politique de Pékin, pp. 38 – 68 – exemplaire annoté - n.d. – ASI 402 – 299.51 COU

David-Néel Alexandra, *Le modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha*, Paris, 1911, éd. Felix Alcan – ASI 104 – 294.3 DAV

David-Néel Alexandra, *Voyage d'une parisienne à Lhassa, à pied en mendiant, de la Chine à l'Inde à travers le Thibet*, Paris, 1927, éd. Plon – ASI 103 – 910.4 DAV

- David-Néel Alexandra, *Mystiques et magiciens du Tibet*. Préface d'Arsonval, Paris, 1929 – ASI 86 – 306.6 DAV
- David-Néel Alexandra, *Initiation lamaïque, des théories, des pratiques, des hommes*, Paris, 1930, éd. Agyar – exemplaire dédicacé – ASI 122 – 294 DAV
- David-Néel Alexandra ; Lama Yongden, *La vie surhumaine de Guésard de Ling, le héros tibétain racontée par les bardes de son pays*, Paris, 1931, éd. Adyar, 346 p. - exemplaire dédicacé - ASI 421, 895.4 DAV
- David-Néel Alexandra, *Au pays des brigands gentilshommes*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédicacé – ASI 76 – 910.4 DAV
- David-Néel Alexandra, *Magie d'amour et magie noire : scènes du Tibet inconnu*, 1938, Paris éd. Plon – ASI 85 – 306.6 DAV
- Davidson James W., *The Island of Formosa, past and present history, people, resources and commercial prospects*, Londres ; New York, 1903, éd. Mac-Millan and co – ASI 84 – 911.DAV
- Deniker ; Deshayes, *Œuvres d'art et de haute curiosité du Tibet et de la Chine*, 1^{ère} partie. Catalogue de la vente « G », Hôtel Drouot – ASI 139 – 732 .7 DEN
- Dollot René, *L'Afghanistan : Histoire, description, mœurs et coutumes, folklore, fouilles*, Préface d'Abel Bonnard, éd. Payot, 1937 – exemplaire dédicacé – ASI 80 – 958.1
- Duthuit Georges, *Mystique chinoise et peinture moderne*, Paris, Londres, n.d., éd. Chroniques du jour, éd. 1. Zwemmer - ASI 362 – 732.7 DUT
- Duboscq André, *L'évolution de la Chine, politiques et tendances, 1911 – 1921*, exemplaire dédicacé - Paris, 1921, éd. Bossard – ASI 951.04 DUB
- Duyvendack, *The chronology of Hsun Tsü (in T'Oung Pao)*, Leide, n.d., éd. J. Brill – exemplaire annoté – ASI 372 – 495 PEL
- Elia J. M. d', *Le triple démisme de Suen-Wen*. Traduction par d'Elia, Shanghai, 1929, éd. Bureau sinologique de Zi-Ka-Wei – ASI 383 – 951–04 FLI
- Etudes Asiatiques*, Paris, 1925, éd. Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, G. Van Oest, volumes XIX – XX, tomes 1 – 2 – Exemplaires annotés – ASI 375-1, 2 – 495 EA
- Expédition Citroën Centre-Asie : mission scientifique et artistique française à travers l'Asie, Paris, 1931, *L'Illustration* – ASI 143 – 915.04 HAA
- Exposition des expéditions Citroën : Centre Asie et Centre Afrique, n° spécial du *Bulletin Citroën*, Paris, 1932 – ASI 121 – 915.04 CIT
- Extrême-Asie, n° spécial sur le Tibet*, dir. de la publication C. Ignon, Hanoï, 1928, éd. Bureau du Tourisme en Indochine – exemplaire annoté – ASI 164 – 294.3 EA
- Fenellosa Ernest, *L'art en Chine et au Japon*, préface de Migeon, Paris, n.d., éd. Hachette et cie – ASI 374 – 732.7 FEN
- Ferrand Gabriel, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient des VIII^e et XVIII^es.*, Paris, 1913, éd. Ernest Leroux, tome I – ASI 179 – 915.04 FER

Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient des VIII^e et XVIII^es., Paris, 1914, éd. Ernest Leroux – traduction par Gabriel Ferrand, publié sous la direction d'Henri Cordier – tome II – exemplaire annoté – ASI 357 – 910.4 COR

Ferrand Gabriel, « Le K'ouen-Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud », in *Journal Asiatique*, Paris, 1919, éd. Imprimerie Nationale
Exemplaire annoté – ASI 399 – 911 FER

Foucher Alfred, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra, études sur l'influence de l'art classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, Paris, 1905, E. Leroux – ASI 203 – 732.7 FOU

Fourcade François, *La peinture murale de Touen-houang*, Paris, 1962, éd. Cercle d'Art – exemplaire annoté – ASI 396 – 732.7 FOU

Garnier Francis, *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 sous la présidence du Capitaine Doudart de Lagree*, Paris 1873 – ASI 218, 910.4 GAR

Gaubil, de la C. de J., *Histoire de Gent chiscan et de toute la dynastie des Mongols*, Paris, 1739, éd. Briasson et Piget – ASI 417 – 920-71 GEN

Géographie Universelle :
cf. *supra* Blanchard, 915 BLA et *infra* Sion 915.02 SIO

Giles Herbert, *Adversaria sinica*, Shanghai, 1914, éd. Kelly and Walsh – ASI 127 – 306 GIL

Giles H. A., *The travels of Fa-Hsien (399 – 414 ap. J. –C.) of record of the buddhistic kingdoms*, 2^e édition. 1923, nl. – ASI 107 – 910.4 GIL

Granet Marcel, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, 1919, éd. Ernest Leroux, bibliothèque de l'École des Hautes Etudes – ASI 153 – 390 GRA

Granet Marcel, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926, éd. Felix Alcan – 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 150-1, 2 – 306

Granet Marcel, *La civilisation chinoise, la vie publique et la vie privée*, Paris, 1929, éd. la Renaissance du livre – ASI 387 – 306 GRA

Granet Marcel, *La pensée chinoise*, Paris, 1934, éd. La Renaissance, vol. XXV bis – exemplaires dédiacés – ASI 174 – 155.8 GRA – ASI 156 – 155.8 GRA

Grantham A. E., *Pencils speaking from Peking*, réédition, Londres, 1918, éd. George Allen and Unwin – exemplaire dédiacé – exemplaire annoté – ASI 109 – 910.4 GRA

Grosier Abbé, *Description générale de la Chine ou tableau de l'état actuel de cet empire, contenant la description topographique des quinze provinces qui le composent, celle de la Tartarie, des îles et autres pays tributaires qui en dépendent... la religion, les mœurs et les usages, les arts et les sciences des Chinois*, Paris, 1785, éd. Moutard – ASI 407 – 915-1 GRO

Grousset René, *Histoire de l'Asie : l'Inde et la Chine, le monde mongol et le Japon*, Paris, 1921, 1922, éd. G. Grès et cie – 3 tomes – exemplaire annoté : tome III – ASI 346-1,2, 3 – 909.049 5 GRO

- Grousset René, *Art of the Far East landscapes, flowers, animals*. Oxford; Toronto; New York, 1950, éd. Iris-Brooks, O. U. P. – ASI 369 – 732.7 GRO
- Grünwedel Albert, *Mythologie du bouddhisme au Tibet et en Mongolie, basée sur la collection lamaïque du Prince Oukhtomsky*. Traduction d'Ivan Goldschmidt, Leipzig, 1900, éd. F. A. Brockhaus – Exempleire annoté – ASI 1900 – 294.3 GRU
- Hackin J., *Archéologie bouddhique : l'œuvre de la délégation archéologique française en Afghanistan (1922 – 1932)*, Tokyo, 1933, éd. Maison Franco-Japonaise, tome I – exempleire dédicacé – ASI 162 – 935 HAC
- Hackin J ; Carl J., *Nouvelles recherches archéologiques à Bâmiyân, mémoires de la délégation archéologique française en Afghanistan*, Paris, 1933, éd. G. Van Oest, tome III – exempleire dédicacé – ASI 217 – 935 HAC
- du Halde J. B., *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, La Haye, 1736, éd. Henry Scheurleer
ASI 408-1, 2, 3, 4 – 951-DUH
- Harlez Ch., *La religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne d'après le cérémonial et les décrets officiels*, n.l., n.d., ca 1893 – exempleire annoté – ASI 120 – 390.51 HAR
- Hedin Sven, *Trois ans de lutte aux déserts d'Asie*. Traduction de Charles Rabot, Paris, 1899, Hachette – exempleire annoté – ASI 112 – 915.04 HED
- Hedin Sven, *Le Tibet dévoilé*, Paris, 1910, éd. Hachette – Exempleire annoté – ASI 77 – 910.4 HED
- Hedin Sven, *Across the Gobi desert*, Londres, 1931, éd. George Routledge and sons – ASI 96 – 910.4 HED
- Hervey Saint-Denys marquis de, *Trois nouvelles chinoises*, Paris, E. Leroux, 1885 – 895.1 ANT
- Hervey Saint-Denys marquis de, *Poésies de l'époque des Thang (VII – IX^os.)*, Paris, Amyot, 1862 – 895.1 ANT
Hoppenot Hélène ; Claudel Paul, *Chine*, Genève, 1946, ed. Skira – exempleire dédicacé par Hélène Hoppenot – ASI 200 – 779.3 HOP
- Hosie Alexandre, *Mandchuria, its people resources and recent history*, Londres, 1901, éd. Methuen – ASI 113-951.04 HOS
- Hovelacque Emile, *Les peuples d'Extrême-Orient : la Chine*, Paris, 1923, éd. Flammarion – ASI 181 – 951 HOV
- Huc R.E., *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine pendant les années 1844, 1845, 1846*, 2^{ème} édition, Paris, 1853, éd. Adrien Leclerc – 2 tomes – Exempleire annoté : tome I – ASI 366-1, 2 – HUC 910-4
- Huc R.E., *Découverte du Tibet, 1845–1846*, Paris, 1933, éd. Flammarion – exempleire ayant appartenu à Eliane Saint Leger Leger – ASI 87 – 910.4 HUC
- Imperial Japanese Government Railways*. An official guide of Eastern Asia : China, Tokyo, 1915, éd. Japanese Governement Railways – ASI 358 – 910-2 CHI
- Janse Olov, « Viet-Nam, carrefour des peuples et des civilisations », in : *France-Asie*, n° 165, Tokyo, janvier-février 1961, France-Asie – exempleire dédicacé – ASI 123 – 909.049 JAN

Jeanneney Jean-Noël, *Le riz et le rouge : cinq mois en Extrême-Orient*, Paris, 1969, éd. Seuil, fondation Singer-Polignac – en exergue, extrait d'*Anabase*, chant I – exemplaire dédié – ASI 349 – 910.4 JEA

Journal Asiatique, recueil de mémoires et de notices relatifs aux études orientales, Paris, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – 306-02 JA

janvier-mars 1924, article d'Henri Maspero, « Légendes mythologiques dans le Chu King », de Bloch, « Compte-rendu du livre de T. G. Bailey » - exemplaire annoté - ASI 193

oct. déc. 1924, tome 205, n°2 – exemplaire annoté– ASI 201

janvier- mars 1925, tome 206, n° 1 – exemplaire annoté – ASI 192

avril – juin 1925, article de Paul Pelliot « Les mots à H initiale, aujourd'hui amuïe dans le mongol des XIIIe et XIVe siècles

janvier-mars 1926, article de J. Przyluski, « Un ancien peuple du Penjab, les Udumbara » – exemplaire annoté – ASI 130

avril-juin 1926, tome 208, n°2 – exemplaire annoté – ASI 211 – 306.02 JA

Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, Shanghai, Hong Kong, Singapour, 1928, éd. Kelly and Walsh – ASI 126 – 951.05 NCB

Julien Stanislas, *Histoire de la vie de Hïouen-Tsang et ses voyages dans l'Inde depuis 629 jusqu'en 645, par Hoëi-Li et Yen Tbsong*, traduction de Stanislas Julien, 1853, Imprimerie impériale – exemplaire annoté – ASI 81, 920.71 HIO

Julien Stanislas, *Mémoires sur les contrées occidentales. Traduction du sanskrit en chinois en l'an 648 par Hïouen-Tsang*. Traduction du chinois en français par Stanislas Julien, Paris, 1857 et 1858, Imprimerie impériale – 2 tomes – ASI 124, ASI 418 – 95.01 JUL

Kawaguchi Ekai, *Three years in Tibet with the original Japanese illustrations*. Madras, 1909, éd. Theosophist office – ASI 95 – 910.4 KAW

Kramer Paul, *The last mandchu, the autobiography of Pu-Yi, last emperor of China*, traduction de Kuo Ying Paul Tsai, New York, 1967, éd. Putnam's and sons – ASI 91 – 920.71 PUY

Krause Gregor, *L'île de Bali : les indigènes, le pays, les mœurs, danses...*, Paris, 1930, éd. Duchartre et Van Buggenhoudt – Exemplaire annoté – ASI 136 – 306.95 KRA

Laboratoire Pfizer, *Le Taoïsme*, n°1, n.d. (1970 environ), n.p. – exemplaire annoté – Asi 106 – 910.4 TAO

Lamaresse, *L'Empire chinois : le bouddhisme en Chine et au Tibet*, Paris, 1893, éd. G. Carré – ASI 187 – 294.3 LAM

Lamb Harold, *Gengis Khan*, traduction par M. Farguer, Paris, 1929, éd. Stock, Delamain et Boutelleau – exemplaire dédié – exemplaire annoté – ASI 344 – 920.71 GEN

Lande F., *Visions de Pékin*, Pékin, 1937, éd. Politique de Pékin - exemplaire dédié – ASI 371 – 808-883 LAN

Lapicque Capitaine D.A., “Sur le Haut Yang Tseu, guide du voyageur”, in *La Revue Indochinoise*, Hanoï, 1912, n°12, Imprimerie d'Extrême-Orient – ASI 364 -915-02 LAP

Lapicque P. A., « A propos des projets américains sur le grand canal », Hanoï, 1916, in *La Revue indochinoise* – ASI78 – 915 LAP

Lapicque P. A., « Note au sujet de la navigation du Haut Yang Ze », Hanoï, Haïphong, 1917, in *Bulletin économique de l'Indochine*, Imprimerie d'Extrême-Orient – ASI 79 – 915 LAP

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Leclercq Jules, *Un séjour dans l'île de Ceylan*, 2^e édition, Paris, 1910, éd. Plon – exemplaire annoté – ASI 155 – 915.04 LEC

Lefevre Georges, *Expédition Citroën Centre-Asie, la Croisière jaune, troisième mission Georges-Marie Haardt, Louis Ardouin Dubreuil*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédié par André Citroën – ASI 114 – 915.04 LEF

Lesdain comte de, *En Mongolie, 15 juin – 22 septembre 1902*, Paris, 1903, éd. Augustin Challamel – Exemplaire dédié à Philippe Berthelot – exemplaire annoté – ASI 398 – 910.4 LES

Levine J., *La Mongolie, historique, géographique et politique*, Paris, 1937, éd. Payot – exemplaire annoté – ASI 161 – 951.04 LEV

Li Po, *The works of Li-Po, the chinese poet*, done into English verse by Shigeyoshi Obata, with an introduction and biographical and critical matter translated from the Chinese, New York, éd. P. Dutton & company, 1922 - ASI 564 – 895.1 LIP O

Loti Pierre, *Les derniers jours de Pékin*, Paris, n.d., éd. Calmann-Lévy – ASI 397 – 951.04 LOT

Lyautey Pierre, *Chine ou Japon (1932 -1933)*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédié par l'auteur – ASI 94 – 951.04 LYA

M.

Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers avec des observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples ou extraits des voyages de M. en Asie, Paris, 1783, éd. Couturier fils et Veuve Tilliard et fils - ASI 403 – 590 M

Macartney Lord, *Voyage dans l'intérieur de la Chine en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794 ; suivi d'un précis d'Histoire de la Chine et du voyage en Chine et en Tartarie de J.C. Huttner*, traduction par Jean Castera, 2^{ème} édition, Paris, 1798, éd. Buisson, 5 tomes
Exemplaire annoté : tome I - ASI 405-1, 2, 3, 4, 5 – 915 MAC

Maillart Ella, *Des monts célestes aux sables rouges*, Paris, 1934, éd. Grasset – ASI 97 – 915.04 MAI

Manucci Niccolao, *Storia do Mogor or mogul India, 1653 – 1708*. Traduction par William Irvine, Londres, 1906 – 1907, éd. John Murray – ASI 142-1, 2 – 915-04 MAN

Margat, *Histoire de Tamerlan, Empereur des Mongols et conquérant de l'Asie*, Paris, 1739, éd. H.L. Guérin – ASI 409-1, 2 – 950-2 MAR

Martin-Dubost Paul, *Cankara et le vedanta*, Paris, 1973, éd. Seuil – exemplaire annoté – Asi 206 – 922 CAN

Maspero Georges, *La Chine*, Paris, 1925, éd. Librairie Delagrave, 2 tomes – exemplaire dédié – ASI 351-1, 2 – 951 MAS

Maspero Georges, *Un empire colonial français : l'Indochine, le pays, les habitants, l'histoire et la vie sociale*, Paris, Bruxelles, éd. G. Van-Oest, 1929, tome I – ASI 163 – 959.7 MAS

Maspero Henri, *La Chine antique*, Paris, 1927, éd. E. de Boccard – ASI 352 – 931 MAS

- Ma-Touan-Lin, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine au XIII^e s. : orientaux, méridionaux*. Traduction par Hervey de Saint-Denis. Genève ; Paris ; Londres 1876 – 1883, éd. H. Georg, H. Meller et E. Leroux – 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 389-1, 2 – 306 MAT
- Maybon Charles, *Histoire moderne du pays d'Annam, études sur les premiers rapports des Européens sur les annamites*, préfacé par H. Cordier, Paris 1919, éd. Plon
Exemplaire dédicacé – ASI 385 – 959.7 MAY
- Milloue L. de, *Précis d'histoire des religions : religion de l'Inde (1^{ère} partie)*, Paris, 1890, éd. Ernest Leroux – exemplaire dédicacé à M. Berthelot – ASI 207 – 294 MIL
- Minnegerode Gordon H., « Life grows grim in Singapore », in *National Geographic Magazine*, Washington, éd. N. G. Society, pp. 661 – 686 – ASI 219 – 915.04 NGM
- Monestier A., *A travers la crise nationaliste chinoise*, Pékin, 1928, éd. Politique de Pékin, 4 tomes – exemplaire dédicacé – ASI 382-1, 2, 3, 4 – 951-04 MON
- Mythologie Asiatique illustrée : Inde, Perse, Japon, chine, Java , Tibet*. Préface de P. L. Couchoud, Paris, 1927, éd. Librairie de France – ASI 167 – 291.13
- National Geographic Magazine*, Washington, éd. N. G. Society – ASI 219 - 915.04 NGM
- « Ancient Temples and moderns guns in Thailand », nd., p. 653 - 660 – 915.04 NGM (16)
 - Passantino, Joseph E., “Kummings, Southwestern Gateway to China”, 1946, August, volume 90, n°2, p. 137 – 168 – ASI 219 – 915.04 NGM (4)
 - Fitch Robert F., “Puto, the enchanted island”, n.d., p. 373 – 384 – 915.04 NGM (15)
 - Gendreau, Singapore : “Far east Gibraltar in the Malay Jungle”, n.d., p. 599 – 614 – 915.04 NGM (5)
 - “Hong-Kong restored”, in *National Geographic Magazine*, Washington, nd., p. 483 – 490
915.04 NGM (18)
 - Lattimore Owen, “Byroads and backwoods of Mandchuria where violent contrasts of modernism and unaltered ancient tradition clash”, 1929 - 915.04 NGM (3)
 - Moore Robert W., « Face of Japan », in *National Geographic Magazine*, Washington, n.d, p. 753–768.—
915.04 NGM (14)
 - Moore Robert W., “Along the Yangtze, Main street of China”, in *National Geographic Magazine*, Washington, nd., p. 325 - 348–915.04 NGM (21)
 - Moore Robert, “Scintillating Siam”, nd., p. 1–16
 - Moore Robert, “Shan tribes make Burma’s hills flash with color”, nd., p. 1-8 –915.04 NGM (19)
 - Norton Wilson K., “Sigiriya, a Fortress in the sky”, p. 625-680 – 915.04 NGM (9)
 - Roberts Baylor J., « Singapore-Britain’s outpost of Empire”, n.d., p. 1-8 - 915.04 NGM (20)
 - Roberts William H., “The five thousand temples of Pagàn, Burma’s sacred city is a place of enchantment in the Midst of Ruins”, n.d., p. 445 – 454– 915.04 NGM (13)
 - Tolstoy Ilia, “Across Tibet from India to China”, 1946, August, éd. N. G. Society, volume 90, n° 2, p. 169 – 184 – ASI 219 – 915.04 NGM (4)
 - Williams Maynard Owen, “Bali and points east”, n.d., p. 313 – 345 – ASI 219 – 915.04 NGM (7)
 - “Ways and Byways of an Island of Paradise”, n.d., p. 345 – 352 – ASI 219 – 915.04 NGM (17)
 - Cardwell Robert, “Pirate-Fighter of the South China Sea”, nd., p. 787 – 796 – ASI 219 915.04 NGM (12)
 - Koester Hans, “Four thousand hours over China”, nd., p. 571 – 598 – ASI 219 – 915.04 NGM (5)

Navarre Henry, *Agonie de l'Indochine, 1953 – 1954*, Paris, 1956, éd. Plon – ASI 353 – 959.704 NAV

Nguyen Van Nghi ; Emmanuel Picou *Pathogénie et pathologie énergétique en médecine chinoise : traitement par acupuncture et massage*, 2^e édition, Marseille, 1971, éd. Imprimerie Don Bosco – ASI 209 – 615.89 NGU
TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Nguyen Van Nghi ; Emmanuel Picou, *Topographie énergétique en médecine chinoise*, Marseille, 1971, éd. Imprimerie Don Bosco – ASI 210 – 615.89 NGU

Noble J., *Notes sur Bornéo*, Coulommiers, 1921, éd. Paul Brodard – exemplaire annoté – ASI 220 – 306 NOB

Notton Camille, *Annales du Siam. Chroniques de Suvanna Klamding, Suvanna K'ôm Khàm*, traduction de Camille Notton, Paris, 1926 – Exemplaire dédié – exemplaire annoté – ASI 148 – 959.3 NOT

Notton Camille, *The Chronicle of the emerald Buddha*, Bangkok, 1932, éd. Bangkok times-Press – exemplaire dédié par l'auteur à Mme P. Berthelot – ASI 185 – 726.1 NOT

Objets d'art du Japon et de la Chine, provenant des collections R. Koechlin, E. et M. Guérin, C. Salomon, Paris, 1926, éd. Hôtel Drouot, catalogue de la vente salle n° 10, juin 1926 – ASI 395 – 732.7 DRO

Officeele Toeristen Bureau voor Nederlandsch, Indie : Sumatra, Java, n.d., éd. Traveller's Official Information Bureau of nedertland India – ASI 141 – 910.2 SUM

Ohsson Baron C. d', *Histoire des Mongols depuis Tchinguiskan jusqu'à Timour Bay ou Tamerlan*, La Haye, Amsterdam, 1835, éd. Van Cleef – 4 tomes – Exemplaire annoté : tome I – ASI 406-1, 2, 3, 4 – 950-2 OHS

Oldenberg H., *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*. Traduction de l'allemand par A. Foucher, Paris, 1894, éd. Felix Alcan – exemplaire dédié par le traducteur à Philippe Berthelot – Exemplaire annoté – ASI 184 – 922 BOU

Ossendowski Ferdinand, *Man and mystery in Asia*, Londres, 1924, éd. Edward Arnold and co – ASI 192 – 910.4 OSS

Pao Houei Tsi, *Peinture de Maîtres chinois*, collection J. P. Dubosc, édition bilingue français-chinois, Pékin, 1937 – ASI 419 – 704.943 PAO ; ASI 421 – 704.943 PAO

Pauthier M.G., *Chine ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire d'après les documents chinois*, 1^{ère} partie, Paris, 1837, éd. Firmin Didot – ASI 129 – 909 951 PAU

Pauthier M. G. ; Bazin M., *Chine moderne ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste Empire d'après les documents chinois*, tome 10, Paris, 1853– ASI 178 ; 909-951 PAU

Pauthier M. G., *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï Khaân*. Traduction en français par Rusticien de Pise en 1298, Paris, 1865, éd. Firmin Didot – 2 tomes – ASI 144, 1 ; 2 – 915.04 POL

Peking and the Overland Route, Shanghai, 1917, éd. Guide publication Thos, Cook and son, 3e edition – ASI 90 – 910.2 PEK

Pelliot Paul, *La Haute Asie*, Paris, nd. - ASI 135.

Plion Raymond, *Le Siam pittoresque et religieux : fêtes et cérémonies siamoises*, Paris, 1935, éd. Didon et cie – ASI 115 – 390 PLI

La Politique de Pékin, revue hebdomadaire illustrée, Pékin, 070 442 PDK
années : 1918, 1919, 1920 ; numéro spécial de janvier 1920 « La Chine, 1919-1920 »

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Pordenone Odoric de, *Les voyages en Asie au XIV^es. du bienheureux frère Odoric de Pordenone*. Introduction d'Henri Cordier, Paris, 1891, éd. E. Leroux – Exemplaire annoté – ASI 101 – 910.4 POR

P'u Sung-ling, *Strange stories from the chinese studio*, London, 1980 – 895.1 P'U

Raccolta d'arte orientale : Collezione Hugues le Gallais, introduction par Gincinto Auriti, Venezia, n.d., éd. Studio des Tiziano – ASI 394 – 732.7 GAL

Rawson Philip, *Tantra, le culte indien de l'extase*, traduction par Jean Brethes, Paris, 1973, éd. du Seuil – exemplaire annoté – ASI 202 – 299.5 RAW

Rawson Philip, *L'art du tantrisme*, traduction par L. Frédéric et M. Cathelin, Paris, 1973, éd. Arts et métiers graphiques – exemplaire annoté – ASI 376 – 299.5 RAW

Reicher-Sgradi R., *Vietnam... nous sommes tous concernés*, Paris, 1967, éd. Jérôme Martineau, tome 1 – exemplaire dédicacé – ASI 100 – 959.704 REI

Remusat Abel, *Mélanges posthumes d'Histoire et de littérature orientales*, Paris, 1843, Imprimerie Royale – ASI 131-895 REM

Remusat Abel, *Mélanges asiatiques ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*, Paris, 1925 -1926, Librairie Orientale de Dondey-Dupré, 2 tomes – ASI 82-1, 2 – 909.0495 REM

Remy Pierre-Jean, *Le sac du palais d'été*, Paris, 1971, Gallimard – 843 REM

Riboud Marc, *Les trois bannières de la Chine, iconographie de la Chine moderne*. Préface de Han Suyin, Paris, 1966, éd. Robert Laffont – ASI 160 – 951.05 RIB

Robin Jean, *Visages de l'Asie, réflexions sur la crise actuelle*, Paris, 1961, éd. de Minuit – ASI 367 – 155.8 ROB

Rodes Jean, *La Chine nationaliste, 1912 – 1930*, Paris, 1931, éd. Félix Alcan – exemplaire dédicacé – ASI 378 – 971.04 ROD

Roerich Georges de, *Sur les pistes de l'Asie centrale*. Traduction de Vaux-Phalipau, préface de Louis Marin, Paris, 1933, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 88 – 910.4 ROE

Rupam, *an illustrated quaterly Journal of Oriental Art*, Calcutta, 1929, éd. Ordhendra C. Gangoly – ASI 392 – 732.7 RUP

Sarraut Albert, *L'Indochine française*, commenté par Charles Robequin, Paris, 1930, éd. Firmin Didot – exemplaire dédicacé – ASI 360 – 779-3 SAR

Schlagintweit Emile, *Le Bouddhisme au Tibet, précédé d'un résumé des précédents systèmes bouddhiques dans l'Inde*. Traduction de L. de Milloue. Paris, 1881, éd. E. Leroux – ASI 213 – 294.3 SCH

Segalen Victor, *Stèles, épigraphes chinoises tirées d'après les bois gravés de l'édition originale, couverture estampée en papier fibres japonais à la main et emboîtage papier filigrané « Lana » - exemplaire marqué « Imprimé pour M. et Mme Alexis Leger »*, Paris, les Bibliophiles de Provence – 841 SEG

Segalen Victor, *Stèles, Equipée, Peintures*, Paris, 1955, Club du meilleur livre – 841 SEG

- Senart, Chavannes, Cordier, *Mémoires concernant l'Asie orientale : Inde, Asie centrale, Extrême-Orient*, Paris, 1913 – 1916, éd. E. Leroux, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, tomes I et II – exemplaire annoté – ASI 214 – 909.049.5 SEN
- Sforza Comte, *L'énigme chinoise*, Paris, 1928, éd. Payot – ASI 125 – 951.04 SFO
- Siguret J., *Territoires et populations des confins du Yunnan*, traduction par J. Siguret, Pékin, 1937, éd. Henry Vetch – exemplaire dédicacé – ASI 384 – 915.02 SIG
- Sion Jules, *Géographie Universelle*, tome 9, 2 vol. : *Asie des moussons : 1. Chine, Japon, 2. Inde, Indochine et Insulinde*, Paris, 1928-1929, éd. Armand Colin – ASI 152-1, 2 – 915.02 SIO (cf. *supra* : *Géographie Universelle*)
- Smith Arthur H., *Village life in China : a study in sociology*, 4e édition, New York, 1899, éd. Flemming H. revel and cie – ASI 116 – 301 SMI
- Soulié de Morant George, *Essai sur la littérature chinoise*, Paris, 1912, Mercure de France – 895.1 SOU
- Soulié de Morant George, *Florilège de poème Song*, Paris, Plon-Nourut, 1923 – 895.1 ANT
- Soulié de Morant George, *La passion de Yang kwé-Feï, favorite impériale*, Paris, l'édition d'Art, 1924 – 895.1 PAS
- Soulié de Morant George, *Trois contes chinois du XVII^e s.*, Paris, l'édition d'Art H. Piazza, 1926 – 895.1 ANT
- Soulié de Morant, *Théâtre et musique modernes en Chine*, transcriptions pour piano de M. André Gaillard, Paris, 1926, Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 197 – 782 SOU
- Soulié de Morant George, *L'épopée des Jésuites français en Chine (1534 – 1928)*, Paris, éd. Grasset, 1928 – exemplaire dédicacé – ASI 188 – 255.53 SOU
- Soulié de Morant George, *Histoire de l'Art chinois de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 1928, éd. Payot – exemplaire dédicacé – ASI 176 – 709.31 SOU
- Soulié de Morant George, *Histoire de la Chine : de l'antiquité jusqu'en 1929*, Paris, 1929, éd. Payot – exemplaire dédicacé – ASI 355 – 951 SOU
- Soulié de Morant George, *La vie de Confucius ; les préceptes de Confucius*, Paris, 1929, éd. Piazza, 2 tomes – exemplaire dédicacé – ASI 173-1, 2 – 299-51 SOU
- Soulié de Morant George, *Soun Iat-sen*, Paris, 1932, éd. Gallimard – exemplaire dédicacé – ASI 377 – 920.71 SOU
- Soulié de Morant George, *Précis de vraie acupuncture chinoise : doctrine, diagnostic et thérapeutique*, Paris, 1934, éd. Mercure de France – exemplaire dédicacé – ASI 110 – 615.89 SOU
- Soulié de Morant George, *Les sciences occultes en Chine : la main*, Paris, n.d., éd. Nilsson – exemplaire dédicacé – ASI 175 – 138 SOU
- Sun Zhongshan et Elia Pascal Marquis d', *Le triple démisme*, de Suen Wen. Shanghai, 1929, éd. Bureau sinologique de ZI-Ka-Wei – 951.04 ELI

Strasser Roland, *The mongolian borde*. Traduit par R.T.G. – exemplaire annoté - Londres, New York, 1930, éd. Jonathan Cape et Harrisson Smith – ASI 83 – 306 STR

Symes Michel, *Relation de l'Ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans suivie d'un voyage fait à Colombo dans l'île de Ceylan et à la Baie de Da Lagoa... de l'île de Carnicobar et des ruines de Mavalipouran*, traduction par J. Castera, Paris an IX (1800), éd. Buisson, 4 tomes - Exemplaire annoté – ASI 404-1, 2, 3, 4 – 915 SYM

Tachard Guy, *Voyage de Siam des pères jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire*, Paris, 2 tomes, 1686 et 1687, éd. Seneuze et Horthemels – ASI 410 - 915.59 TAC

Tavernier J.B., Ecuyer, Baron d'Aubonne, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et les commerces de chaque pays ...* 2 tomes, Paris, 1676, éd. G. Clouzier et C. Barbin – exemplaires annotés – ASI 412-1, 2 - 954-2 TAV

Tavernier J.B., Ecuyer, Baron d'Aubonne, *Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux qui n'ont point été mis dans les six premiers voyages, divisés en 5 parties* – ASI 411 - 950-3 TAV

Thomas A., *Histoire de la Mission de Pékin depuis les origines jusqu'à l'arrivée des Lazaristes*, Paris, 1923, éd. Louis Michaud – ASI 105 – 266.09 THO

Timkovski M. G. ; Klaproth M. J., *Voyage à Pékin à travers la Mongolie, 1820-1821*, Paris 1827, éd. Librairie orientale de Dondey-Dupré – 2 tomes - Exemplaire annoté : tome 2– ASI 359-1, 2 – 910.4 TIM

Timour-Tamerlane, *Institutes political and military*, traduction en persan par Abu Taulib Al Husseini et traduction en anglais par le Major Davy ; préfacé par Joseph White, Oxford, 1783, éd. Clarendon-Press – ASI 415 – 340-53 TAM

Ting-Tchao-Ts'ing, *Les descriptions de la Chine par les Français (1650 – 1750)*, Paris 1928, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 180 – 0123.89 TIN

Todd Oliver, “Taming « Flood Dragons » along China's Hwang Ho”, in *National Geographic Magazine*, Washington, éd. N. G. Society, n.d., pp. 205 – 234 – ASI 219 – 915.04 NGM (11)
T'oung Pao, ou archives concernant l'histoire, les langues, la géographie et l'ethnographie de l'Asie orientale, revue dirigée par Paul Pelliot, Leide, 1926, éd. E.J. Brill, vol. XXIV, année 1925-1926, n° 2-3 – ASI 194 – 495 PEL

Toussaint Gustave Charles, *Le Décret de Padma : Ms de Lithang*, traduction par G. Ch. version dactylographiée, pp. 513-514, mss – exemplaire dédicacé et annoté par G.C. Toussaint – exemplaire annoté – 895 TOU

Toussaint Gustave Charles, Le Padma Than Yig, (chapitre XXIII-XXXVI), traduction du tibétain par Gustave-Charles Toussaint, in *Etudes asiatiques*, Hanoi, Haiphong, 1925, Imprimerie d'Extrême-Orient, pp. 313-373, extraits publiés à l'occasion du XXVe anniversaire de l'Ecole Française d'Extrême Orient – exemplaire dédicacé – ASI 159 – 895.4 TOU

Toussaint Gustave Charles, *Le Dict de Padma. Padma Thang Yig, Ms. de Lithang*, traduit du thibétain par Gustave-Charles Toussaint, éd. Ernest Leroux, volume III, bibliothèque de l'Institut des Hautes études chinoises, Paris, 1933 – ASI 147 / 420 – 895.4 TOU

Trésors d'Art chinois, récentes découvertes archéologiques de la R. P. de Chine, Ministère des Affaires étrangères, Paris, 1973, éd. Musées Nationaux, catalogue de l'exposition mai-septembre 1973 – ASI 373 – 732.707 4

Viollis Andrée, *Changhai et le destin de la Chine*, introduction par H. Rohrer, Paris 1933, éd. R. A. Corrée – exemplaire dédié – ASI 380 – 951.04 VIO

Viollis Andrée, *Le Japon et son empire*, Paris, 1933 – exemplaire dédié – ASI 118 – 952 VIO

Voisins Gilbert de, *Voyages, écrit en Chine*, Paris, 1923, éd. G. Grès et cie, 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 361-1, 2 – 910.4 VOI

Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par St Jean Albert de Mandelslo, gentilhomme des Ambassadeurs du Duc de Holstein en Moscovie et Perse : contenant une description nouvelle et très curieuse de l'Indostan, de l'Empire du grand Mogol, des îles et presqu'îles de l'Orient, des Royaumes de Siam, du Japon, de la Chine, du Congo ... les raretés qui se rencontrent dans ces pays et les cérémonies qu'on y observe. Présentation Sir Adam Oléarius, traduction Sir A. de Wicquefort, nouvelle édition, Leide, Amsterdam, 1727, éd. Pierre Vander, 2 tomes - ASI 416 – 910 MAN

Waley Arthur, *A hundred and seventy poems*, London, Constable, 1918 – réédit. 1938 – 895.1 ANT

Waley Arthur, *A lute of jade*. Selections from the classical poets of China, London, Hazell, Watson & Viney, 1918 – 895.1 ANT

Waley Arthur, *More translations from the Chinese*, London, G. Aelrn & Unwin, 1920 – ASI 895.1 ANT

Waley Arthur, *The temple and other poems*, London, G. Allen & Unwin, 1923 – 895.1 ANT

Wallis Budge sir E. A., *The monks of Kâblâi-Khan, emperor of China or the history of the life and travels of Rablan Sâwmâ, envoy and plenipotentiary of the mongol Khâns of the Kings of Europe and Markôs who as mâr yabballâhâ III became patriarch of the Nestorian church in Asia*. Traduction de sir E. A. Wallis Budge, Londres; 1928, éd. The religious tract society – ASI 93 – 951.02 SAW

Wieger Léon, *Folklore chinois moderne, bilingue : français, chinois, Sienh-Sien*, éd. Imprimerie de la Mission Catholique – ASI 189 – 398.2 WIE

Wieger Léon, *Les pères du système taoïste : Lao-Tzeu, Lie-Tzeu, Tchoang-Tzeu - Hien-Hien*, 1913, éd. Ho Kien Fou – ASI 196 – 299.51 WIE

Wieger Léon, *Histoire des Croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine depuis l'origine jusqu'à nos jours*, 2^e édition. Hien-Hien, 1922, éd. Ho Kien Fou – ASI 195 – 299.5 WIE

Wieger Léon, *Chine Moderne : L'outré d'Eole*, Hien-Hien, Paris, 1923, éd. Challamel, tome IV – ASI 386 – 951.04 WIE

Won Kenn, « Origine et évolution de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise », in *Etudes et documents publiés par l'Institut franco-chinois de Lyon*, 1926, tome I, 95 p. - ASI 422 - 411 WON

Yule sir Henry, *The book of sir Marco-Polo, the venetian concerning the kingdoms and marvels of the east*. 3^e édition. Washington, Londres, 1921, éd. Murray, 2 tomes. Exemplaire dédié : tome I – exemplaires annotés – ASI 119-1, 2 – 920-71 MAR

Classement chronologique

Même si la date d'acquisition des ouvrages par Saint-John Perse n'est pas (ou rarement) connue, ce classement distingue les ouvrages publiés avant et après 1924, date de parution d'*Anabase*.

Nous n'avons pas reporté les numéros de *La Politique de Pékin* (1918-1920) ni ceux du *National Geographic Magazine* ni, évidemment, les ouvrages non datés.

Ouvrages publiés jusqu'en 1924

Carneau, *Les fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme surnommé l'illustre voyageur, avec un dénombrement très exact des choses les plus curieuses et les plus remarquables qu'il a vues dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et que les auteurs qui ont cy-devant écrit n'ont jamais observées*. Précédé d'un sonnet de Carneau, 4 tomes, Paris, 1663, 1664 (tome IV), 1670 (rééd. Tome I), éd. Clouzier – ASI 414 – 1, 2, 3, 4 - 913-04 VAL

Tavernier J.B., Ecuyer, Baron d'Aubonne, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et les commerces de chaque pays ...* 2 tomes, Paris, 1676-1679, éd. G. Clouzier et C. Barbin – exemplaires annotés – ASI 412-1, 2 - 954-2 TAV

Tachard Guy, *Voyage de Siam des pères jésuites envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire*, Paris, 2 tomes, 1686 et 1687, éd. Seneuze et Horthemels – ASI 410 - 915.59 TAC

Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par St Jean Albert de Mandelslo, gentilhomme des Ambassadeurs du Duc de Holstein en Moscovie et Perse : contenant une description nouvelle et très curieuse de l'Indostan, de l'Empire du grand Mogol, des îles et presqu'îles de l'Orient, des Royaumes de Siam, du Japon, de la Chine, du Congo ... les raretés qui se rencontrent dans ces pays et les cérémonies qu'on y observe. Présentation Sir Adam Oléarius, traduction Sir A. de Wicquefort, nouvelle édition, Leide, Amsterdam, 1727, éd. Pierre Vander, 2 tomes - ASI 416 – 910 MAN

Halde J. B. du, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, La Haye, 1736, éd. Henry Scheurleer
ASI 408-1, 2, 3, 4 – 951-DUH

Gaubil, de la C. de J., *Histoire de Gent chiscan et de toute la dynastie des Mongols*, Paris, 1739, éd. Briasson et Piget – ASI 417 – 920-71 GEN

Margat, *Histoire de Tamerlan, Empereur des Mongols et conquérant de l'Asie*, Paris, 1739, éd. H.L. Guérin – ASI 409-1, 2 – 950-2 MAR

M.

Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers avec des observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples ou extraits des voyages de M. en Asie, Paris, 1783, éd. Couturier fils et Veuve Tilliard et fils - ASI 403 – 590 M

Timour-Tamerlane, *Institutes political and military*, traduction en persan par Abu Taulib Al Hussein et traduction en anglais par le Major Davy ; préfacé par Joseph White, Oxford, 1783, éd. Clarendon-Press – ASI 415 – 340-53 TAM

Confucius, *Pensées morales, sa vie et son traité de la philosophie des Chinois*, Paris, 1784, éd. Nouffer de Rodon – exemplaire annoté – ASI 401 – 299-51 CON

Grosier Abbé, *Description générale de la Chine ou tableau de l'état actuel de cet empire, contenant la description topographique des quinze provinces qui le composent, celle de la Tartarie, des îles et autres pays tributaires qui en dépendent... la religion, les mœurs et les usages, les arts et les sciences des Chinois*, Paris, 1785, éd. Moutard – ASI 407 – 915-1 GRO

Macartney Lord, *Voyage dans l'intérieur de la Chine en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794 ; suivi d'un précis d'Histoire de la Chine et du voyage en Chine et en Tartarie de J.C. Huttner*, traduction par Jean Castera, 2^{ème} édition, Paris, 1798, éd. Buisson, 5 tomes -Exemplaire annoté : tome I - ASI 405-1, 2, 3, 4, 5 – 915 MAC

Symes Michel, *Relation de l'Ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans suivie d'un voyage fait à Colombo dans l'île de Ceylan et à la Baie de Da Lagoa... de l'île de Carnicobar et des ruines de Mavalipouran*, traduction par J. Castera, Paris an IX (1800), éd. Buisson, 4 tomes - Exemplaire annoté – ASI 404-1, 2, 3, 4 – 915 SYM

Timkovski M. G.; Klaproth M. J., *Voyage à Pékin à travers la Mongolie, 1820-1821*, Paris 1827, éd. Librairie orientale de Dondey-Dupré – 2 tomes - Exemplaire annoté : tome 2– ASI 359-1, 2 – 910.4 TIM

Ohsson Baron C. d', *Histoire des Mongols depuis Tchinguiskan jusqu'à Timour Bay ou Tamerlan*, La Haye, Amsterdam, 1835, éd. Van Cleef – 4 tomes – Exemplaire annoté : tome I – ASI 406-1, 2, 3, 4 – 950-2 OHS

Pauthier M.G., *Chine ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire d'après les documents chinois*, 1^{ère} partie, Paris, 1837, éd. Firmin Didot – ASI 129 – 909 951 PAU

Remusat Abel, *Mélanges posthumes d'Histoire et de littérature orientales*, Paris, 1843, Imprimerie Royale – ASI 131-895 REM

Huc R.E., *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine pendant les années 1844, 1845, 1846*, 2^{ème} édition, Paris, 1853, éd. Adrien Leclerc – 2 tomes – exemplaire annoté : tome I – ASI 366-1, 2 – HUC 910-4

Julien Stanislas, *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et ses voyages dans l'Inde depuis 629 jusqu'en 645, par Hoeï-Li et Yen Thsong*, traduction de Stanislas Julien, 1853, Imprimerie impériale – exemplaire annoté – ASI 81, 920.71 HIO

Pauthier M. G. ; Bazin M., *Chine moderne ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste Empire d'après les documents chinois*, tome 10, Paris, 1853– ASI 178 ; 909-951 PAU

Julien Stanislas, *Mémoires sur les contrées occidentales. Traduction du sanskrit en chinois en l'an 648 par Hiouen-Thsang. Traduction du chinois en français par Stanislas Julien*, Paris, 1857 et 1858, Imprimerie impériale – 2 tomes – ASI 124, ASI 418 – 95.01 JUL

Pauthier M. G., *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï Khaân*. Traduction en français par Rusticien de Pise en 1298, Paris, 1865, éd. Firmin Didot – 2 tomes – ASI 144, 1 ; 2 – 915.04 POL

Baber, *Mémoires de Baber (Zahir ed din Mohammed), fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustan*, trad. par A. Pavet de Courteille, Paris, 1871, éd. Maisonneuve – 2 tomes - Exemplaires annotés – ASI 348 – 1, 2 – 926.71 BAB

Garnier Francis, *Voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 sous la présidence du Capitaine Doudart de Lagree*, Paris 1873 – ASI 218, 910.4 GAR

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Schlagintweit Emile, *Le Bouddhisme au Tibet, précédé d'un résumé des précédents systèmes bouddhiques dans l'Inde*. Traduction de L. de Milloue. Paris, 1881, éd. E. Leroux – ASI 213 – 294.3 SCH

Ma-Touan-Lin, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine au XIII^es. : orientaux, méridionaux*. Traduction par Hervey de Saint-Denis. Genève ; Paris ; Londres 1876 – 1883, éd. H. Georg, H. Meller et E. Leroux – 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 389-1, 2 – 306 MAT

Milloue L. de, *Précis d'histoire des religions : religion de l'Inde (1^{ère} partie)*, Paris, 1890, éd. Ernest Leroux – exemplaire dédicacé à M. Berthelot – ASI 207 – 294 MIL

Pordenone Odoric de, *Les voyages en Asie au XIV^es. du bienheureux frère Odoric de Pordenone*. Introduction d'Henri Cordier, Paris, 1891, éd. E. Leroux – Exemplaire annoté – ASI 101 – 910.4 POR

Boüinai Paulus, *Le culte des morts dans le Céleste Empire et l'Annam, comparé au culte des ancêtres dans l'antiquité occidentale*. Préface d'Imbault-Huart, Paris, 1893, éd. E. Leroux – exemplaire annoté – ASI 182 - 299.5 BOU

Harlez Ch., *La religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne d'après le cérémonial et les décrets officiels*, n.l., 1893 – exemplaire annoté – ASI 120 – 390.51 HAR

Lamaresse, *L'Empire chinois : le bouddhisme en Chine et au Tibet*, Paris, 1893, éd. G. Carré – ASI 187 – 294.3 LAM

Oldenberg H., *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*. Traduction de l'allemand par A. Foucher, Paris, 1894, éd. Felix Alcan – exemplaire dédicacé par le traducteur à Philippe Berthelot – Exemplaire annoté – ASI 184 – 922 BOU

Hedin Sven, *Trois ans de lutte aux déserts d'Asie*. Traduction de Charles Rabot, Paris, 1899, Hachette – exemplaire annoté – ASI 112 – 915.04 HED

Smith Arthur H., *Village life in China : a study in sociology*, 4e edition, New York, 1899, éd. Fleming H. Revel and cie – ASI 116 – 301 SMI

Grünwedel Albert, *Mythologie du bouddhisme au Tibet et en Mongolie, basée sur la collection lamaïque du Prince Oukbtomsky*. Traduction d'Ivan Goldschmidt, Leipzig, 1900, éd. F. A. Brockhaus – Exemplaire annoté – ASI 1900 – 294.3 GRU

Hosie Alexandre, *Mandchuria, its people resources and recent history*, Londres, 1901, éd. Methuen – ASI 113-951.04 HOS

Chavannes Edouard, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie Centrale d'après des estampages de M. Ch. E. Bonnin* [Extraits des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres], Paris, 1902, éd. Klincksieck – exemplaire annoté – ASI 183 – 950.1 CHA

Davidson James W., *The Island of Formosa, past and present history, people, resources and commercial prospects*, Londres ; New York, 1903, éd. Mac-Millan and co – ASI 84 – 911.DAV

Lesdain comte de, *En Mongolie, 15 juin – 22 septembre 1902*, Paris, 1903, éd. Augustin Challamel – Exemplaire dédié à Philippe Berthelot – exemplaire annoté – ASI 398 – 910.4 LES

Deniker ; Deshayes, *Œuvres d'art et de haute curiosité du Tibet et de la Chine*, 1^{ère} partie. Catalogue de la vente « G », Hôtel Drouot, Paris, 1904 – ASI 139 – 732 .7 DEN

Foucher Alfred, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra, études sur l'influence de l'art classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, Paris, 1905, E. Leroux – ASI 203 – 732.7 FOU

Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoi, éd. Shneider
1906, tome VI, n° 3-4, juillet-décembre 1906 - trois articles de Paul Pelliot dont « *Les influences iraniennes en Asie centrale et en Extrême Orient* » - Exemplaire annoté – ASI 186 - 495 BEF

Manucci Niccolao, *Storia do Mogor or mogul India, 1653 – 1708*. Traduction par William Irvine, Londres, 1906 – 1907, éd. John Murray – ASI 142-1, 2 – 915-04 MAN

Kawaguchi Ekai, *Three years in Tibet with the original Japanese illustrations*. Madras, 1909, éd. Theosophist office – ASI 95 – 910.4 KAW

Wieger Léon, *Folklore chinois moderne, bilingue : français, chinois, Sienb-Sien*, 1909, éd. Imprimerie de la Mission Catholique –ASI 189 – 398.2 WIE
TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Cœdès Georges, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^es. av. J.-C.*, Paris, 1910 – exemplaire - ASI 913/915 ANT

Hedin Sven, *Le Tibet dévoilé*, Paris, 1910, éd. Hachette – Exemplaire annoté – ASI 77 – 910.4 HED

Leclercq Jules, *Un séjour dans l'île de Ceylan*, 2^e édition, Paris, 1910, éd. Plon – exemplaire annoté – ASI 155 – 915.04 LEC

David-Néel Alexandra, *Le modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha*, Paris, 1911, éd. Felix Alcan – ASI 104 – 294.3 DAV

Bacot Jacques, *Le Tibet Révolté, vers Népémakö, la terre promise des tibétains suivi des impressions d'un tibétain en France*, Paris, 1912, éd. Moreau – exemplaire annoté – ASI 134 – 954 BAC

Lapicque Capitaine D.A., “Sur le Haut Yang Tseu, guide du voyageur”, in *La Revue Indochinoise*, Hanoï, 1912, n°12, Imprimerie d'Extrême-Orient – ASI 364 -915-02 LAP

Soulié de Morant George, *Essai sur la littérature chinoise*, Paris, 1912, Mercure de France – 895.1 SOU

Bourgeois G., « Les anciennes mathématiques japonaises », in *La Revue du mois*, Paris, 1913, Août, éd. Félix Alcan, tome 16, n° 92 – exemplaire dédié – Asi 133 – 510 BOU

Chavannes Edouard, *Les documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental*, traduction par Edouard Chavannes, Oxford, 1913, éd. Humphrey Milford O.U.P. – exemplaire annoté – ASI 166 – 931 CHA

Ferrand Gabriel, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient des VIII^e et XVIII^es.*, Paris, 1913, éd. Ernest Leroux, tome I – ASI 179 – 915.04 FER

Wieger Léon, *Les pères du système taoïste : Lao-Tseu, Lie-Tseu, Tchoang-Tseu - Hien-Hien*, 1913, éd. Ho Kien Fou – ASI 196 – 299.51 WIE

Cordier Henri, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, Paris, 1914, éd. Librairie des 5 parties du monde, Jean Maisonneuve et fils – tome I - exemplaire annoté – ASI 157 – 910-4 COR

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient des VIII^e et XVIII^es., Paris, 1914, éd. Ernest Leroux – traduction par Gabriel Ferrand, publié sous la direction d'Henri Cordier – tome II – exemplaire annoté – ASI 357 – 910.4 COR

Giles Herbert, *Adversaria sinica*, Shanghai, 1914, éd. Kelly and Walsh – ASI 127 – 306 GIL

Imperial Japanese Government Railways. An official guide of Eastern Asia : China, Tokyo, 1915, éd. Japanese Government Railways – ASI 358 – 910-2 CHI

Senart, Chavannes, Cordier, *Mémoires concernant l'Asie orientale : Inde, Asie centrale, Extrême-Orient*, Paris, 1913 – 1916, éd. E. Leroux, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, tomes I et II – exemplaire annoté – ASI 214 – 909.049.5 SEN

Chavannes Edouard ; Levi Sylvain, « les seize arhat protecteurs de la loi », in *Journal Asiatique*, Paris, 1916, juillet-août, septembre, éd. Imprimerie Nationale – ASI 191 – 294.3 CHA

Lapicque P. A., « A propos des projets américains sur le grand canal », Hanoï, 1916, in *La Revue indochinoise* – ASI78 – 915 LAP

Lapicque P. A., « Note au sujet de la navigation du Haut Yang Ze », Hanoï, Haïphong, 1917, in *Bulletin économique de l'Indochine*, Imprimerie d'Extrême-Orient – ASI 79 – 915 LAP

Peking and the Overland Route, Shanghai, 1917, éd. Guide publication Thos, Cook and son, 3e edition – ASI 90 – 910.2 PEK

Grantham A. E., *Pencils speaking from Peking*, réédition, Londres, 1918, éd. George Allen and Unwin – exemplaire dédié – exemplaire annoté – ASI 109 – 910.4 GRA

Waley Arthur, *A lute of jade. Selections from the classical poets of China*, London, Hazell, Watson & Viney, 1918 – 895.1 ANT

Waley Arthur, *A lute of jade. Selections from the classical poets of China*, London, Hazell, Watson & Viney, 1918 – 895.1 ANT

Ferrand Gabriel, « Le K'ouen-Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud », in *Journal Asiatique*, Paris, 1919, éd. Imprimerie Nationale

Exemplaire annoté – ASI 399 – 911 FER

Granet Marcel, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, 1919, éd. Ernest Leroux, bibliothèque de l'École des Hautes Etudes – ASI 153 – 390 GRA

Maybon Charles, *Histoire moderne du pays d'Annam, études sur les premiers rapports des Européens sur les annamites*, préfacé par H. Cordier, Paris 1919, éd. Plon

Exemplaire dédicacé – ASI 385 – 959.7 MAY

Becker Emile, *La Chine à travers les âges : hommes et choses*. Précis, index biographique et bibliographique, Shanghai, 1920, éd. Challamel – ASI 347 – 951 BEC

Bissachère, M. de la, *La relation sur le Tonkin et la Cochinchine*. Introduction par Charles B. Maybon, Paris 1920, éd. Honoré Champion, Edouard Champion – exemplaire dédicacé par C. B. Maybon – ASI 393 – 959-7 BIS

Waley Arthur, *More translations from the Chinese*, London, G. Acland & Unwin, 1920 – ASI 895.1 ANT

Bacot Jacques, *Trois mystères tibétains : Tchimekundan, Djroa-Zanmo, Nansal ...*, Paris, 1921 – 895.4

Duboscq André, *L'évolution de la Chine, politiques et tendances, 1911 – 1921*, exemplaire dédicacé - Paris, 1921, éd. Bossard – ASI 951.04 DUB

Noble J., *Notes sur Bornéo*, Coulommiers, 1921, éd. Paul Brodard – exemplaire annoté – ASI 220 – 306 NOB

Yule sir Henry, *The book of sir Marco-Polo, the venetian concerning the kingdoms and marvels of the east*. 3e édition. Washington, Londres, 1921, éd. Murray, 2 tomes. Exemplaire dédicacé : tome I – exemplaires annotés – ASI 119-1, 2 – 920-71 MAR

Grousset René, *Histoire de l'Asie : l'Inde et la Chine, le monde mongol et le Japon*, Paris, 1921, 1922, éd. G. Grès et cie – 3 tomes – exemplaire annoté : tome III – ASI 346-1,2, 3 – 909.049 5 GRO

Bodart, « Ouest chinois, la province de Setchoan et les marches tibétaines », in *La Géographie*, Paris, 1922, éd. La société de géographie – ASI 128 – 915.02 GEO

Li Po, *The works of Li-Po, the chinese poet*, done into English verse by Shigeyoshi Obata, with an introduction and biographical and critical matter translated from the Chinese, New York, éd. P. Dutton & company, 1922 - ASI 564 – 895.1 LIP O

Wieger Léon, *Histoire des Croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine depuis l'origine jusqu'à nos jours*, 2^e édition. Hien-Hien, 1922, éd. Ho Kien Fou – ASI 195 – 299.5 WIE

Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoï, éd. Shneider, 1922, tome XXII, édité en 1923 — Victor Segalen « Le tombeau du fils du roi de Wou » - Exemplaire annoté – ASI 388 - 328 BEF

Giles H. A., *The travels of Fa-Hsien (399 – 414 ap. J. –C.) of record of the buddhistic kingdoms*, 2^e édition. 1923, nl. – ASI 107 – 910.4 GIL

Hovelacque Emile, *Les peuples d'Extrême-Orient : la Chine*, Paris, 1923, éd. Flammarion – ASI 181 – 951 HOV

Cordier Henri, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, Paris, 1920, 1922, 1923, éd. Librairie des 5 parties du monde, Jean Maisonneuve et fils– tomes II, III et IV – exemplaire annoté : tome II – ASI 390-1, 2, 3 – 910-4 COR

Soulié de Morant George, *Florilège de poème Song*, Paris, Plon-Nourut, 1923 – 895.1 ANT

Thomas A., *Histoire de la Mission de Pékin depuis les origines jusqu'à l'arrivée des Lazaristes*, Paris, 1923, éd. Louis Michaud – ASI 105 – 266.09 THO

Voisins Gilbert de, *Voyages, écrit en Chine*, Paris, 1923, éd. G. Grès et cie, 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 361-1, 2 – 910.4 VOI

Bell Charles, *Tibet, past and present*, Oxford, 1924, éd. Humphrey Milford – exemplaire annoté – ASI 138, 915.04 BEL

Bonnard Abel, *En Chine*, 1920 – 1922, Paris, 1924, éd. Fayard – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 102 – 910.4 BON

Bonvalot Gabriel, *Les chercheurs de route : Marco Polo*, Paris, 1924, éd. G. Grès et cie – ASI 98 – 920.71 MAR

Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoi, éd. Shneider

1923, tome XXIII, édité en 1924 – Goloubew Victor, « les tambours magiques de Mongolie » ; Goré F., « Notes sur les marches tibétaines du Sseu-tch'ouan et du Yunnan » - exemplaire - ASI 140 - 951 BEF

Journal Asiatique, recueil de mémoires et de notices relatifs aux études orientales, Paris, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – 306-02 JA

janvier-mars 1924, article d'Henri Maspero, « Légendes mythologiques dans le Chu King », de Bloch, « Compte-rendu du livre de T. G. Bailey » - exemplaire annoté - ASI 193

oct. déc. 1924, tome 205, n°2 – exemplaire annoté– ASI 201

Ossendowski Ferdinand, *Man and mystery in Asia*, Londres, 1924, éd. Edward Arnold and co – ASI 192 – 910.4 OSS

Soulié de Morant George, *La passion de Yang kwé-Feï, favorite impériale*, Paris, l'édition d'Art, 1924 – 895.1 PAS

Ouvrages publiés après 1924

Ardenne de Tizac Henri d', « La Chine féodale et l'art chinois : Tchéou », in *Artibus Asiae*, Dresde, 1925, vol. I, 1925 n° II – exemplaire annoté – Asi 198 – 732.7 ARA

Bacot Jacques, *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*. Traduction et préface de J. Bacot, Paris, 1925, éd. Bossard (deux exemplaires) – un exemplaire dédicacé par le traducteur – ASI 75 – 928 MIL ; ASI 137 – 928 MIL

Bouchot Jean ; Henri Cucherousset, *Notes japonaises : le pays des frais épis de la luxuriante plaine des roseaux*, Manoi, 1925, éd. de l'Eveil économique de l'Indochine – ASI 365 – 952 BOU

Catalani de Severac, père Jourdain, *Les merveilles de l'Asie*, traduction et introduction d'Henry Cordier, Paris, 1925, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – exemplaire annoté – ASI 146 – 915.04 SEV

Etudes Asiatiques, Paris, 1925, éd. Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, G. Van Oest, volumes XIX – XX, tomes 1 – 2 – Exemplaires annotés – ASI 375-1, 2 – 495 EA

Journal Asiatique, recueil de mémoires et de notices relatifs aux études orientales, Paris, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – 306-02 JA

avril – juin 1925, article de Paul Pelliot « Les mots à H initiale, aujourd'hui amuïe dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles

Maspero Georges, *La Chine*, Paris, 1925, éd. Librairie Delagrave, 2 tomes – exemplaire dédié – ASI 351-1, 2 – 951 MAS

Toussaint Gustave Charles, Le Padma Than Yig, (chapitre XXIII-XXXVI), traduction du tibétain par Gustave-Charles Toussaint, in *Etudes asiatiques*, Hanoï, Haiphong, 1925, Imprimerie d'Extrême-Orient, pp. 313-373, extraits publiés à l'occasion du XX^e anniversaire de l'Ecole Française d'Extrême Orient – exemplaire dédié – ASI 159 – 895.4 TOU

Ardenne de Tizac Henri d', « La Chine féodale et l'Art chinois : les T'sin », in *Artibus Asiae*, 1926, vol. II et III - exemplaire annoté – ASI 199 – 732.7 ARA

Baylin, *La merveilleuse Histoire de Pao-Se*, Paris, 1926, n. p. Edition luxueuse – exemplaire dédié – ASI 165 – 895.1 BAY

Chapman Andrews, Roy, *On the trail of ancient man : a narrative of field work of the central asiatic expedition*. Introduction d'Osborn, New Kork ; Londres, 1926, éd. Putnam's – ASI 111 – 910.4 CHA

Granet Marcel, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926, éd. Felix Alcan – 2 tomes – exemplaires annotés – ASI 150-1, 2 – 306

Journal Asiatique, recueil de mémoires et de notices relatifs aux études orientales, Paris, éd. librairie orientaliste Paul Geuthner – 306-02 JA

janvier-mars 1926, article de J. Przyluski, « Un ancien peuple du Penjab, les Udumbara » – exemplaire annoté – ASI 130

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

avril-juin 1926, tome 208, n°2 – exemplaire annoté – ASI 211 – 306.02 JA

Notton Camille, *Annales du Siam. Chroniques de Suvanna Klamding, Suvanna K'ôm Khàm*, traduction de Camille Notton, Paris, 1926 – Exemplaire dédié – exemplaire annoté – ASI 148 – 959.3 NOT

Objets d'art du Japon et de la Chine, provenant des collections R. Koechlin, E. et M. Guérin, C. Salomon, Paris, 1926, éd. Hôtel Drouot, catalogue de la vente salle n° 10, juin 1926 – ASI 395 – 732.7 DRO

Remusat Abel, *Mélanges asiatiques ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*, Paris, 1925 -1926, Librairie Orientale de Dondey-Dupré, 2 tomes – ASI 82-1, 2 – 909.0495 REM

Soulié de Morant George, *Trois contes chinois du XVII^e s.*, Paris, l'édition d'Art H. Piazza, 1926 – 895.1 ANT

Soulié de Morant, *Théâtre et musique modernes en Chine*, transcriptions pour piano de M. André Gaillard, Paris, 1926, Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 197 – 782 SOU

T'oung Pao, ou archives concernant l'histoire, les langues, la géographie et l'ethnographie de l'Asie orientale, revue dirigée par Paul Pelliot, Leide, 1926, éd. E.J. Brill, vol. XXIV, année 1925-1926, n° 2-3 – ASI 194 – 495 PEL

Won Kenn, « Origine et évolution de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture chinoise », in *Etudes et documents publiés par l'Institut franco-chinois de Lyon*, 1926, tome I, 95 p. - ASI 422 - 411 WON

Borrey Francis, Kou-Hong-ming, *Le catéchisme de Confucius : contribution à l'étude de la sociologie chinoise*, Paris, 1927, éd. Librairie des sciences politiques et sociales, Marcel Rivière – exemplaire dédié – ASI 172 – 299.51BOR

Bouvat Lucien, *L'Empire mongol, 2^e phase*, Paris, 1927, éd. de Boccard, Histoire du monde sous la direction de Cavaignac, tome VIII – ASI 132 – 950.2 BOU

Bredon Juliet ; Igor Mitrophanow, *The Moon Dear : a record of Chinese Customs and Festivals*, Shanghai, 1927, éd. Kelly and Walsh – exemplaire dédié – Exemplaire annoté – ASI 108 – 390 BRE

David-Néel Alexandra, *Voyage d'une parisienne à Lhassa, à pied en mendiant, de la Chine à l'Inde à travers le Thibet*, Paris, 1927, éd. Plon – ASI 103 – 910.4 DAV

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Maspero Henri, *La Chine antique*, Paris, 1927, éd. E. de Boccard – ASI 352 – 931 MAS

Mythologie Asiatique illustrée : Inde, Perse, Japon, Chine, Java, Tibet. Préface de P. L. Couchoud, Paris, 1927, éd. Librairie de France – ASI 167 – 291.13

Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoï, éd. Shneider

1927, tome XXVII, édité en 1928 – exemplaire annoté – ASI 363 - 709-131 BEF

Charignon A. J. H., *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, haut fonctionnaire ...* Traduction en français par Rusticien de Pise en 1295, corrigée par Marco Polo en 1307 et annotée par A. J. H. Charignon, Pékin, 1924 – 1926 – 1928, éd. Albert Nachbaur, 3 tomes

ASI 145-1, 2, 3 – 915.04 POL

Extrême-Asie, n° spécial sur le Tibet, dir. de la publication C. Ignon, Hanoï, 1928, éd. Bureau du Tourisme en Indochine – exemplaire annoté – ASI 164 – 294.3 EA

Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society, Shanghai, Hong Kong, Singapour, 1928, éd. Kelly and Walsh – ASI 126 – 951.05 NCB

Monestier A., *A travers la crise nationaliste chinoise*, Pékin, 1928, éd. Politique de Pékin, 4 tomes – exemplaire dédié – ASI 382-1, 2, 3, 4 – 951-04 MON

Sforza Comte, *L'énigme chinoise*, Paris, 1928, éd. Payot – ASI 125 – 951.04 SFO

Soulié de Morant George, *L'épopée des Jésuites français en Chine (1534 – 1928)*, Paris, éd. Grasset, 1928 – exemplaire dédié – ASI 188 – 255.53 SOU

Soulié de Morant George, *Histoire de l'Art chinois de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 1928, éd. Payot – exemplaire dédié – ASI 176 – 709.31 SOU

Ting-Tchao-Ts'ing, *Les descriptions de la Chine par les Français (1650 – 1750)*, Paris 1928, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 180 – 0123.89 TIN

Wallis Budge sir E. A., *The monks of Kúblái-Khan, emperor of China or the history of the life and travels of Rablan Sámhá, envoy and plenipotentiary of the mongol Khâns of the Kings of Europe and Markôs who as mâr yabballâhâ III*

became patriarch of the Nestorian church in Asia. Traduction de sir E. A. Wallis Budge, Londres; 1928, éd. The religious tract society – ASI 93 – 951.02 SAW

Blanchard Raoul ; Fernand Grenard, *Géographie Universelle*, tome VIII, *Asie occidentale, Haute Asie*, Paris, 1929, éd. Armand Colin – exemplaire annoté – ASI 212 – 915 BLA

Sion Jules, *Géographie Universelle*, tome 9, 2 vol. : *Asie des moussons : 1. Chine, Japon, 2. Inde, Indochine et Insulinde*, Paris, 1928-1929, éd. Armand Colin – ASI 152-1, 2 – 915.02 SIO

David-Néel Alexandra, *Mystiques et magiciens du Tibet*. Préface d'Arsonval, Paris, 1929 – ASI 86 – 306.6 DAV

Elia J. M. d', *Le triple démisme de Suen-Wen*. Traduction par d'Elia, Shanghai, 1929, éd. Bureau sinologique de Zi-Ka-Wei – ASI 383 – 951-04 FLI

Granet Marcel, *La civilisation chinoise, la vie publique et la vie privée*, Paris, 1929, éd. la Renaissance du livre – ASI 387 – 306 GRA

Lamb Harold, *Gengis Khan*, traduction par M. Farguer, Paris, 1929, éd. Stock, Delamain et Boutelleau – exemplaire dédié – exemplaire annoté – ASI 344 – 920.71 GEN

Maspero Georges, *Un empire colonial français : l'Indochine, le pays, les habitants, l'histoire et la vie sociale*, Paris, Bruxelles, 1929, éd. G. Van-Oest, tome I – ASI 163 – 959.7 MAS

Rupam, *an illustrated quarterly Journal of Oriental Art*, Calcutta, 1929, éd. Ordhendra C. Gangoly – ASI 392 – 732.7 RUP

Soulié de Morant George, *Histoire de la Chine : de l'antiquité jusqu'en 1929*, Paris, 1929, éd. Payot – exemplaire dédié – ASI 355 – 951 SOU

Soulié de Morant George, *La vie de Confucius ; les préceptes de Confucius*, Paris, 1929, éd. Piazza, 2 tomes – exemplaire dédié – ASI 173-1, 2 – 299-51 SOU

Sun Zhongshan et Elia Pascal Marquis d', *Le triple démisme*, de Suen Wen. Shanghai, 1929, éd. Bureau sinologique de Zi-Ka-Wei – 951.04 ELI

Anesaki Masaharu, *History of Japanese religion*, Londres, 1930, éd. Kegan Paul, Trench, Trubner – ASI 2014 – 294 ANE

Berthelot André, *L'Asie ancienne centrale et sud d'après Ptolémée*, Paris, 1930, éd. Payot – exemplaire annoté – ASI 151 – 913.04 BER

Borrey Francis, *Kou-Hong-ming : un sage chinois*, Paris, 1930, éd. Librairie des Sciences politiques et sociales, Marcel Rivière – Exemplaire dédié – ASI 172 – 299.51 BOR

David-Néel Alexandra, *Initiation lamaïque, des théories, des pratiques, des hommes*, Paris, 1930, éd. Agyar – exemplaire dédié – ASI 122 – 294 DAV

Krause Gregor, *L'île de Bali : les indigènes, le pays, les mœurs, danses...*, Paris, 1930, éd. Duchartre et Van Buggenhoudt – Exemplaire annoté – ASI 136 – 306.95 KRA

Sarraut Albert, *L'Indochine française*, commenté par Charles Robequin, Paris, 1930, éd. Firmin Didot – exemplaire dédié – ASI 360 – 779-3 SAR

Strasser Roland, *The mongolian horde*. Traduit par R.T.G. – exemplaire annoté - Londres, New York, 1930, éd. Jonathan Cape et Harrison Smith – ASI 83 – 306 STR

David-Néel Alexandra ; Lama Yongden, *La vie surhumaine de Guésard de Ling, le héros tibétain racontée par les bardes de son pays*, Paris, 1931, éd. Adyar, 346 p. - exemplaire dédié - ASI 421, 895.4 DAV

Expédition Citroën Centre-Asie : mission scientifique et artistique française à travers l'Asie, Paris, 1931, *L'Illustration* – ASI 143 – 915.04 HAA

Hedin Sven, *Across the Gobi desert*, Londres, 1931, éd. George Routledge and sons – ASI 96 – 910.4 HED

Rodes Jean, *La Chine nationaliste, 1912 – 1930*, Paris, 1931, éd. Félix Alcan – exemplaire dédié – ASI 378 – 971.04 ROD

Exposition des expéditions Citroën : Centre Asie et Centre Afrique, n° spécial du *Bulletin Citroën*, Paris, 1932 – ASI 121 – 915.04 CIT

Notton Camille, *The Chronicle of the emerald Buddha*, Bangkok, 1932, éd. Bangkok times-Press – exemplaire dédié par l'auteur à Mme P. Berthelot – ASI 185 – 726.1 NOT

Soulié de Morant George, *Soun Iat-sen*, Paris, 1932, éd. Gallimard – exemplaire dédié – ASI 377 – 920.71 SOU

Champly Henry, *Le chemin de Changhaï: la traite des blanches en Asie*, Paris, 1933, éd. Jules Tallandier – exemplaire dédié – ASI 379 – 910.4 CHA

David-Néel Alexandra, *Au pays des brigands gentilshommes*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédié – ASI 76 – 910.4 DAV

Hackin J ; Carl J., *Nouvelles recherches archéologiques à Bâmiyân, mémoires de la délégation archéologique française en Afghanistan*, Paris, 1933, éd. G. Van Oest, tome III – exemplaire dédié – ASI 217 – 935 HAC

Hackin J ; Carl J., *Nouvelles recherches archéologiques à Bâmiyân, mémoires de la délégation archéologique française en Afghanistan*, Paris, 1933, éd. G. Van Oest, tome III – exemplaire dédié – ASI 217 – 935 HAC

Huc R.E., *Découverte du Tibet, 1845–1846*, Paris, 1933, éd. Flammarion – exemplaire ayant appartenu à Eliane Saint Leger Leger – ASI 87 – 910.4 HUC

Lefevre Georges, *Expédition Citroën Centre-Asie, la Croisière jaune, troisième mission Georges-Marie Haardt, Louis Ardouin Dubreuil*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédié par André Citroën – ASI 114 – 915.04 LEF

Lyautey Pierre, *Chine ou Japon (1932 -1933)*, Paris, 1933, éd. Plon – exemplaire dédié par l'auteur – ASI 94 – 951.04 LYA

Roerich Georges de, *Sur les pistes de l'Asie centrale*. Traduction de Vaux-Phalipau, préface de Louis Marin, Paris, 1933, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – ASI 88 – 910.4 ROE

Toussaint Gustave Charles, *Le Dict de Padma. Padma Thang Yig, Ms. de Lithang*, traduit du thibétain par Gustave-Charles Toussaint, éd. Ernest Leroux, volume III, bibliothèque de l'Institut des Hautes études chinoises, Paris, 1933 – ASI 147 / 420 – 895.4 TOU

Viollis Andrée, *Changhaï et le destin de la Chine*, introduction par H. Rohrer, Paris 1933, éd. R. A. Corrèa – exemplaire dédié – ASI 380 – 951.04 VIO

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

Viollis Andrée, *Le Japon et son empire*, Paris, 1933 – exemplaire dédicacé – ASI 118 – 952 VIO

Granet Marcel, *La pensée chinoise*, Paris, 1934, éd. La Renaissance, vol. XXV bis – exemplaires dédicacés – ASI 174 – 155.8 GRA – ASI 156 – 155.8 GRA

Maillart Ella, *Des monts célestes aux sables rouges*, Paris, 1934, éd. Grasset – ASI 97 – 915.04 MAI

Soulié de Morant George, *Précis de vraie acupuncture chinoise : doctrine, diagnostic et thérapeutique*, Paris, 1934, éd. Mercure de France – exemplaire dédicacé – ASI 110 – 615.89 SOU

Plion Raymond, *Le Siam pittoresque et religieux : fêtes et cérémonies siamoises*, Paris, 1935, éd. Didon et cie – ASI 115 – 390 PLI

Bacot Jacques, *La vie de Marpa, le « traducteur » suivi d'un chapitre de l'avadàna de l'oiseau nilàkantha*, Paris, 1937, éd. Librairie orientaliste Paul Geuthner – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 158 – 928 MAR

Dollot René, *L'Afghanistan : Histoire, description, mœurs et coutumes, folklore, fouilles*, Préface d'Abel Bonnard, éd. Payot, 1937 – exemplaire dédicacé – ASI 80 – 958.1

Lande F., *Visions de Pékin*, Pékin, 1937, éd. Politique de Pékin - exemplaire dédicacé – ASI 371 – 808-883 LAN

Levine J., *La Mongolie, historique, géographique et politique*, Paris, 1937, éd. Payot – exemplaire annoté – ASI 161 – 951.04 LEV

Pao Houei Tsi, *Peinture de Maîtres chinois*, collection J. P. Dubosc, édition bilingue français-chinois, Pékin, 1937 – ASI 419 – 704.943 PAO ; ASI 421 – 704.943 PAO

Siguret J., *Territoires et populations des confins du Yunnan*, traduction par J. Siguret, Pékin, 1937, éd. Henry Vetch – exemplaire dédicacé – ASI 384 – 915.02 SIG

Berthelot René, *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie : les origines des sciences et des religions supérieures, l'astrologie chaldéenne, l'état chinois et les moralistes chinois, les philosophies indiennes, la pensée bouddhique, le monothéisme islamique et judaïque, la formation du christianisme dans leurs rapports avec l'astrobiologie*, Paris, 1938, éd. Payot – exemplaire dédicacé – exemplaire annoté – ASI 205 – 570/574 BER

TRAVERSARI-GOLETTO Véronique

David-Néel Alexandra, *Magie d'amour et magie noire : scènes du Tibet inconnu*, 1938, Paris éd. Plon – ASI 85 – 306.6 DAV

Waley Arthur, *A hundred and seventy poems*, London, Constable, 1918 – réédit. 1938 – 895.1 ANT

Cable Mildred; Francesca French, *The Gobi Desert*, New York, 1944, éd. Mac Millan – ASI 154 – 915.04 CAB

Ballantine, Joseph W., "I lived in Formosa", in *The National geographic Magazine*, Washington, 1945, January, éd. N. G. Society, vol. 87, n°1, pp. 1 – 24 – exemplaire annoté – ASI 219 – 915.04 NGM (1)

Hoppenot Hélène ; Claudel Paul, *Chine*, Genève, 1946, ed. Skira – exemplaire dédié par Hélène Hoppenot – ASI 200 – 779.3 HOP

Grousset René, *Art of the Far East landscapes, flowers, animals*. Oxford; Toronto; New York, 1950, éd. Iris-Brooks, O. U. P. – ASI 369 – 732.7 GRO

Navarre Henry, *Agonie de l'Indochine, 1953 – 1954*, Paris, 1956, éd. Plon – ASI 353 – 959.704 NAV

Janse Olov, « Viet-Nam, carrefour des peuples et des civilisations », in : *France-Asie*, n° 165, Tokyo, janvier-février 1961, France-Asie – exemplaire dédié – ASI 123 – 909.049 JAN

Robin Jean, *Visages de l'Asie, réflexions sur la crise actuelle*, Paris, 1961, éd. de Minuit – ASI 367 – 155.8 ROB

Fourcade François, *La peinture murale de Touen-houang*, Paris, 1962, éd. Cercle d'Art – exemplaire annoté – ASI 396 – 732.7 FOU

Riboud Marc, *Les trois bannières de la Chine, iconographie de la Chine moderne*. Préface de Han Suyin, Paris, 1966, éd. Robert Laffont – ASI 160 – 951.05 RIB

Kramer Paul, *The last mandchu, the autobiography of Pu-Yi, last emperor of China*, traduction de Kuo Ying Paul Tsai, New York, 1967, éd. Putnam's and sons – ASI 91 – 920.71 PUY

Reicher-Sgradi R., *Vietnam... nous sommes tous concernés*, Paris, 1967, éd. Jérôme Martineau, tome 1 – exemplaire dédié – ASI 100 – 959.704 REI

Bodart Lucien, *Le plus grand drame du monde, la Chine de Tseu Hi à Mao*, Paris, 1968, éd. Gallimard – ASI 99 – 951.04 BOD

Casal Jean-Marie, *De la Mésopotamie à l'Inde : la civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Paris, 1969, éd. Fayard – exemplaire annoté – ASI 149 – 934 CAS

Jeanneney Jean-Noël, *Le riz et le rouge : cinq mois en Extrême-Orient*, Paris, 1969, éd. Seuil, fondation Singer-Polignac – en exergue, extrait d'*Anabase*, chant I – exemplaire dédié – ASI 349 – 910.4 JEA

Nguyen Van Nghi ; Emmanuel Picou *Pathogénie et pathologie énergétique en médecine chinoise : traitement par acupuncture et massage*, 2^e édition, Marseille, 1971, éd. Imprimerie Don Bosco – ASI 209 – 615.89 NGU

Nguyen Van Nghi ; Emmanuel Picou, *Topographie énergétique en médecine chinoise*, Marseille, 1971, éd. Imprimerie Don Bosco – ASI 210 – 615.89 NGU

Remy Pierre-Jean, *Le sac du palais d'été*, Paris, 1971, Gallimard – 843 REM

Martin-Dubost Paul, *Cankara et le vedanta*, Paris, 1973, éd. Seuil – exemplaire annoté – Asi 206 – 922 CAN

Rawson Philip, *Tantra, le culte indien de l'extase*, traduction par Jean Brethes, Paris, 1973, éd. du Seuil – exemplaire annoté – ASI 202 – 299.5 RAW

Rawson Philip, *L'art du tantrisme*, traduction par L. Frédéric et M. Cathelin, Paris, 1973, éd. Arts et métiers graphiques – exemplaire annoté – ASI 376 – 299.5 RAW

Trésors d'Art chinois, récentes découvertes archéologiques de la R. P. de Chine, Ministère des Affaires étrangères, Paris, 1973, éd. Musées Nationaux, catalogue de l'exposition mai-septembre 1973 – ASI 373 – 732.707 4

Annexes

Table des annexes

<u>Annexe 1 - Cartes</u>	122
<u>Annexe 2 - Lettres</u>	123
<u>Annexe 3 – Aperçu de quelques-uns des apports des découvertes des sinologues disparus</u>	125
<u>Annexe 4 – photographie publiée dans la Politique de Pékin</u>	129

Annexe 1 : cartes



Location of the town Dunhuang CIA Factbook, cropped, one point added – Locator maps of city in China, 22 septembre 2005. URL : https://eo.wikipedia.org/wiki/Dosiero:Dunhuang_location.png



Historic Tibet Map.png, janvier 2015.
URL : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Historic_Tibet_Map.png

Annexe 2 : Lettres

« La mutinerie du 29 février à Pékin, vue par Marcel Granet », lettre écrite entre le 5 et le 8 mars 1912, in : *Etudes chinoises*, VI, 1, 1987, pp. 95-123.

Extraits

« Il n'y a pas eu de jour de l'an; les boutiques ont fermé et les amis se sont portés [sic] leurs souhaits; mais dans les rues vides du riche quartier marchand, point de musiques à huis-clos. Depuis quatre mois ces pauvres gens ne vendaient rien et tous les gens aisés, 200 000 dit-on, avaient déserté Pékin. Cependant à la foire du premier mois on retrouvait de la vie et de la gaîté. Cette foire de Hiang-tch'angse tient au sud-ouest de la ville extérieure, dans un long rectangle limité par des maisons de thé, estrades abritées de toiles et de nattes; devant elles deux routes où la foule circule dans le sens des aiguilles d'une montre; sur l'autre bord de la route de petits étalages, marchands de jouets ou de sucreries; au centre une troisième route pour les voitures, assez rares. La foule était, paraît-il, moins élégante que les autres années [...]. Il restait cet air de bonhomie et cette gaîté peu tapageuse qui font le charme très prenant des foules chinoises. Comme chez nous le public grimpeait sur les monticules pour voir, sans payer, les saltimbanques, et des gens courbés regardaient les théâtres par un trou de tente. Dans ces théâtres la lumière tamisée par les nattes est d'une douceur ingénieuse; et combien elle était jolie cette petite jeune fille dans sa loge de mauvaises planches, avec sa lao-ma-tse, et un petit frère à ses pieds! Mais c'était les acheteurs qu'il fallait voir et leur air grave, et leur astuce, et la fierté sérieuse avec laquelle ils portaient de longs bâtons flexibles où les fruits confits s'enfilent en chapelets et d'où pendent des papillons multicolores. Et puis il y avait la fuite des rischaws vers les quartiers lointains, chargées presque toutes de grands cerfs-volants qui vous prenaient des airs d'aéroplane [...]. A l'heure où le jour s'en va, où les tables se vident, et où, minutieusement, se refont les paquets, le spectacle est très doux. Dans un joli temple je tire les sorts, on me promet un honnête bonheur; les petits enfants s'amuse à voir les diables étrangers montrer confiance aux dieux et les visiteurs chinois manifestent une joie gentille que l'oracle soit poli et nous fasse hospitalité. En rentrant, un petit gosse dans la rue est si drôle qu'on lui offre un sou; il a peur et s'enfuit d'un tel air que le public rit, s'attroupe et nous amène l'enfant; la maman lui fait faire un beau salut et quand nous partons on dit : ils aiment les enfants. Les rues même les plus petites sont très pavoisées; c'est en l'honneur des délégués du Sud qui viennent d'arriver. Quand le jaune et le bleu sont tendus, ces drapeaux font très bien sur les boiseries vieilles ou la dorure des boutiques. On les a mis sur l'ordre de la police. Ah! il n'y a pas d'enthousiasme! Tous ces boutiquiers ont trop souffert de ces histoires qu'ils ne comprennent pas. Ce sont affaires de grands mandarins. [...]

« Cela brûle à l'angle de la rue qui mène à la ville interdite et, par la porte Tong-ngan, vers le palais [...]. Allons vers l'incendie; la rue est déserte; aux angles des rues latérales des Chinois regardent en s'effaçant. Nous avançons; nous sommes toute une bande; Italiens, Français, Belges, Japonais, une femme. Voici près des boutiques basses une troupe de soldats. On les aborde. Ils parlent doucement, un peu gênés. L'un d'eux tient un sac à main, un de ces sacs dont Chinois et Japonais ne se séparent pas. La dame s'obstine à croire que c'est là du butin repris à des pillards. On plaisante le soldat : il a peur d'ouvrir; il croit qu'il y a une bombe. Le soldat dit : «N'allez pas». J'essaie d'être de son avis. On continue. Derrière nous les soldats défoncent les portes des boutiques. On arrive à la croisée. La rue est toute en flammes. Seule la maison du coin d'où fut jetée la bombe résiste, mieux construite. Pauvres boutiques si bien dorées! Une troupe de soldats, dispersés, débouche, fusils en mains. Nous reculons, un peu vite. Coups de feu. Ceux que nous avons dépassés tirent aussi. On court. On passe à côté d'eux. Quelqu'un crie «doucement». C'est un des mots du vocabulaire chinois des étrangers. [...] Des réfugiés arrivent encadrés de soldats; camions américains, pousses encombrés, piétons portant des ballots,

défilent; les Japonais surtout sont nombreux. Le pas lourd et traînant de leurs soldats se mêle au claquement sec d'une paire de souliers à semelle de bois; la petite femme porte l'enfant sur son dos de la façon la plus classique. »

Lettres d'Alexis Leger à André d'Hormon- FSJP

28 mai 1920 (1 feuillet, photocopie)

En tête : Légation de France en Chine

Cher ami

Il nous faut annuler notre soirée de samedi, et il faut surtout m'excuser : j'avais complètement perdu mémoire, hier, d'un engagement antérieur.

Aussi bien cela vaut-il mieux, pour l'instant, car vos airs énigmatiques m'ont salement impressionné et vous auriez bien été capable, avec vos goûts de magicien et votre machiavélisme sentimental de mettre en scène, avec votre obstination surtout, de me servir (~~peut-être~~) Wou-Yé au dessert comme une agréable surprise de cotillon.

Amicalement

Tout de même

A.L.

9 septembre 1920 (1 feuillet ms, photocopie)

En- tête : Légation de France en Chine

Mon cher ami

J'ai reçu une visite étrange et gauche de Dan Pao-Tchao qui ne m'a parlé que de la santé de sa femme. Cet état de santé (crises nerveuses, dit-il, et je ne sais quoi d'autre dont je n'ai pas pu me rendre compte) l'aurait décidé à faire appeler aujourd'hui –même Dipper.

Je ne puis donc plus envoyer Bussière même en ami. Voulez-vous me rendre le service de passer à la fin de l'après-midi chez Wou-Yé et me dire sincèrement ce qu'il y a derrière cette comédie ?

Amicalement à vous

A.L.

Annexe 3 – Aperçu de quelques-uns des apports des découvertes des sinologues disparus.

La Bibliothèque nationale de France est aujourd’hui riche de deux fonds « Pelliot », dont la majeure partie est numérisée sur *Gallica* : la première collection fut acquise grâce aux crédits dont Paul Pelliot disposait pour sa mission. Quant à la seconde, « bien plus considérable, [elle] le fut à ses frais, qui lui furent remboursés plus tard [...] : avec sa mémoire de lettré chinois, Pelliot était imbattable au bridge – ou est-ce au poker ? je ne sais trop, quoi qu’il en soit, c’est dans les salons et les bars de Pékin que se joua l’approvisionnement en livres chinois de la Bibliothèque nationale. »⁴³⁰. Se pourrait-il qu’il croisât dans un de ces salons ou bars Alexis Leger qui écrit à son amie Hélène Berthelot : « Je ne corresponds avec personne du Quai d’Orsay. Un tel silence m’a gagné que je me sentirai bientôt aussi vieux que M. Ribot, aussi vieux que les plus vieux ministres et maréchaux chinois, mes seuls amis, avec qui je joue désormais aux échecs ou au « ma-Fehang » jusqu’aux premières lueurs du jour. »⁴³¹ ?

Les manuscrits ramenés en France par les explorateurs prennent place dans la Bibliothèque nationale, dans les bibliothèques des Institutions et musées consacrés à l’Extrême-Orient. Des livres sont également achetés dans des librairies chinoises afin de constituer des fonds publics ou privés.

L’Institut des Hautes Etudes chinoises, fondé par Paul Painlevé, abrite l’une des plus importantes bibliothèques sinologiques d’Europe⁴³². Un exemplaire du fameux *Siku quanshu*, véritable bibliothèque, qui fut objet de tractation au moment de la création de l’Institut, est aujourd’hui disponible sous forme imprimée à la bibliothèque de l’Institut et le site de la Bibliothèque numérique mondiale donne accès gratuitement au texte intégral, grâce à un projet de numérisation mis en place par les bibliothèques sinologiques américaines⁴³³.

Autre exemple de constitution de fonds extrême-oriental : le fameux couturier-mécène, Jacques Doucet, conçoit le projet de sa bibliothèque d’art et d’archéologie au moment où Paul Pelliot, Jacques Bacot et Marcel Granet ainsi que Victor Segalen et Gustave-Charles Toussaint se trouvent eux-mêmes en Chine. Edouard Chavannes conseille le mécène pour constituer sa bibliothèque d’art chinois qui s’enrichit au gré des

⁴³⁰ Paul Démiéville, « La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l’Extrême-Orient », in *Paroles prononcées...*, p. 32.

⁴³¹ Lettre datée du 20 février 1918, FSJP. Alexandre Ribot (1842-1923) a été ministre des Affaires étrangères en 1917, pour la cinquième fois. Saint-John Perse l’évoque dans une des *Lettres d’Asie*, OC, p. 851. La *Lettre d’Asie* adressée à Jules Damour, datée du 28 novembre 1917, mentionne les activités nocturnes du jeune diplomate : « Les hommes politiques chinois, avec qui je joue de nuit au jeu d’échecs chinois, sont d’humeur enjouée, et, sans morgue ni défiance envers moi, me révèlent, incidemment, beaucoup plus que nos Interprètes de Légations, pour ce que je cherche à débusquer en Chine ». OC, p. 827.

⁴³² Source : URL : <http://www.college-de-france.fr/site/bibliotheques-archives/bibliotheque-de-l-institut-des-hautes-etudes-chinoises.htm>

⁴³³ Delphine Spicq et Soline Suchet, *op. cit.*, p. 156.

voyages et missions des sinologues⁴³⁴. S'apprêtant à partir pour Pékin à la fin de l'année 1913, voici ce qu'écrivit Victor Segalen à son ami Jean Lartigues :

« Doucet, couturier de génie, m'a dit un peu solennellement : " Monsieur, voulez-vous faire de ma bibliothèque la plus belle du monde ? – Eh bien ! achetez-moi, en histoire de l'art chinois, tous [sic] ce que je n'ai pas encore. Rappelez-moi des photographies, des estampages. Demandez-moi deux, trois, cinq, dix, vingt-mille francs si vous voulez. Je vous confie que mon projet est de tout offrir à la Sorbonne, avec les crédits nécessaires pour la fondation d'une chaire d'Histoire de l'Art en Chine." En sortant, le plus aimable des bibliothécaires, le petit René-Jean, m'a poussé du coude et m'a dit : " ça vous irait la chaire ? " J'ai répondu : "Beau tapage chez les Sorbonnards !" Mais j'ai noté immédiatement sur ma page Projets : chaire Doucet. A surveiller. »⁴³⁵. Lorsqu'en 1917 Jacques Doucet offre sa bibliothèque à l'Université de Paris, celle-ci s'enrichit d'un fonds extrême-oriental de plus de 200 titres⁴³⁶ (dont quelques-uns sont acquis ultérieurement).

De même que les bibliothèques s'enrichissent de livres et manuscrits grâce aux sinologues, de même les musées développent leurs collections. Par des déprédations, pourrait-on s'offusquer ? C'est un fait, la plupart des grands musées se sont constitués ainsi.⁴³⁷

Si les peintures rapportées par Paul Pelliot sont d'abord déposées au musée du Louvre, dont une salle qui porte le nom du savant depuis 1910, elles sont ensuite transférées au musée Guimet. En effet, le musée Guimet, consacré initialement à l'étude des religions, s'ouvre progressivement à l'histoire des civilisations asiatiques⁴³⁸. Ce dernier, aujourd'hui musée national des arts asiatiques, présente sur son site sa collection himalayenne qu'il doit à Gustave-Charles Toussaint, on l'a vu, ainsi qu'à Jacques Bacot⁴³⁹. Ainsi se trouvent réunis les trois premiers sinologues de la première partie de notre étude : leurs travaux ont, pour longtemps, orienté le champ muséal consacré à l'Extrême-Orient. Si le musée Guimet n'est pas initialement associé à la « mission Pelliot » soutenue par le comité dirigé par Emile Sénart, comme on l'a vu, après le retour de la mission et les dépôts respectifs effectués à la Bibliothèque nationale et au musée du Louvre, Emile Guimet obtient, pour son musée, une part des objets et peintures ramenés du Turkestan chinois⁴⁴⁰. C'est son

⁴³⁴ Michèle Pirazzoli-t'Serstevens et Cédric Laurent, « Le fonds chinois de la bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques Doucet à la bibliothèque de l'INHA », *Études chinoises*, vol. XXVI, 2007, p. 109.

⁴³⁵ Victor Segalen – correspondance, Présentée par Henry Bouillier..., II, p. 288.

⁴³⁶ Michèle Pirazzoli-t'Serstevens et Cédric Laurent, *op. cit.*, p. 112.

⁴³⁷ Jean-Michel Léniaud, *L'Utopie française, essai sur le patrimoine*, préface de Marc Fumaroli, Paris, Mengès, 1992, p. 63.

⁴³⁸ Jean-François Jarrige, « Paul Pelliot et le Musée Guimet », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152e année, N. 3, 2008. pp. 1091-1095. URL : www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2008_num_152_3_92331

⁴³⁹ URL : <http://www.guimet.fr/fr/collections/himalaya>

⁴⁴⁰ Jean-François Jarrige, *op. cit.*, pp. 1092-1093.

successeur, Joseph Hackin⁴⁴¹ (en 1923), qui transforme le musée en l'ouvrant aux civilisations asiatiques et en mettant en lumière les itinéraires de la Route de la Soie : rien n'aurait été possible sans le fonds Pelliot dont l'intégralité de la réserve conservée au musée du Louvre est alors remise au musée Guimet. La participation de Paul Pelliot à la muséographie est favorisée par son propre emménagement dans l'appartement - 59, avenue Foch - du musée d'Ennery⁴⁴² dont il devient le conservateur⁴⁴³, titre supplémentaire (de 1930 à 1945) qu'il faut ajouter à la longue liste de ses responsabilités. En 1945 – après la mort de Paul Pelliot – Georges Salles⁴⁴⁴, avec qui nous avons commencé l'évocation du savant, regroupe au musée Guimet les collections asiatiques du musée du Louvre, de l'Inde jusqu'au Japon : le fonds Pelliot appartient désormais et de façon définitive au musée Guimet qui est, depuis, associé aux travaux scientifiques et universitaires que la mission Pelliot continue de susciter.

A l'heure des projets de numérisation, il est à noter que la Bibliothèque nationale de France est associée au musée Guimet dans le cadre de l'*International Dunhuang Project*, «projet collaboratif international, dont le but est de rendre accessibles gratuitement sur Internet les informations et les images de tous les manuscrits, peintures, textiles et objets d'art provenant de Dunhuang et des sites archéologiques de la Route orientale de la soie (...) et d'encourager leur usage dans des programmes pédagogiques de recherche.»⁴⁴⁵ Le numérique viendrait-il régler la controverse récurrente autour des spoliations et revendications de retour du patrimoine national en ouvrant l'accès aux documents où qu'ils soient ? La route de la soie continuerait ainsi de faire circuler sinon les « gens de peu de poids », du moins les « signes »⁴⁴⁶ qu'ils continuent de transmettre.

En 1989, dix ans après la parution du recueil *Tibet* de Victor Segalen, quatre-vingts ans après le deuxième départ de Jacques Bacot pour le Tibet, l'année où le dalai-lama, Tenzin Gyatso reçoit le prix Nobel de la paix, le musée de l'Homme présentait une exposition intitulée les « voyages dans les marches tibétaines » : elle rendait hommage « aux voyageurs et aux explorateurs français qui, au tournant de ce siècle, partirent à la découverte de contrées encore méconnues, aux confins de la Chine, du Tibet et de la Haute Birmanie »⁴⁴⁷. Les collections du musée de l'Homme sont en effet riches des carnets de voyage, des objets et clichés photographiques rapportés des expéditions de ces derniers, dont Jacques Bacot, qui figure en première place dans le catalogue de l'exposition. On trouve dans les archives du musée de l'Homme de courtes missives

⁴⁴¹ Saint-John Perse possède deux ouvrages de Joseph Hackin sur les recherches archéologiques françaises en Afghanistan. En effet, J. Hackin est le directeur de la Délégation Archéologique française en Afghanistan créée en 1922 et c'est à ce titre qu'il souhaite ouvrir le musée Guimet aux civilisations asiatiques.

⁴⁴² Issu de la donation de Clémence d'Ennery (1823 – 1898), le musée présente la collection extrême-orientale due à « la perspicacité et à la passion » de cette dernière « pour les arts de la Chine et du Japon ». URL : <http://www.guimet.fr/fr/musee-dennery/histoire-du-musee-dennery>

⁴⁴³ Jean-François Jarrige, *op. cit.*, p. 1093.

⁴⁴⁴ Rappelons que Georges Salles est alors directeur des musées de France.

⁴⁴⁵ url : <http://idp.bnf.fr/>

⁴⁴⁶ *Anabase I*, OC, p. 94.

⁴⁴⁷ Pascale Dolfus, « Les voyageurs », *Voyages dans les marches tibétaines*, catalogue de l'exposition, Paris, 1990, p. 6.

échangées entre le directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro (musée de l'Homme à partir de 1937), Paul Rivet, le conservateur Georges-Henri Rivière (à l'origine du musée des Arts et Traditions Populaires, actuel Mucem à Marseille) et Jacques Bacot dont on remercie chaleureusement la générosité : « Honneur de vous faire savoir que les très beaux objets du Tibet dont vous avez bien voulu nous faire don récemment sont enregistrés dans nos collections. Nous vous sommes particulièrement reconnaissants de ce don magnifique, et la collection sera exposée en bonne place dans la future salle d'Asie, aussitôt que l'aménagement de celle-ci le permettra. »⁴⁴⁸. En janvier 1934, la salle d'Asie est inaugurée à l'occasion d'une exposition temporaire du musée du Trocadéro, présentant la collection Jacques Bacot que ce dernier donne ou prête en toute simplicité :

« Si vous le désirez je pourrais compléter votre exposition temporaire tibétaine avec des objets que je reprendrais ensuite. Ce sont des objets qui font en quelque sorte partie de mon mobilier : théières, plats, pots à bière etc. provenant du Tibet Central et qui sont très décoratifs. »⁴⁴⁹

Encore une preuve de la générosité de Jacques Bacot, on la doit à Anne-Marie Blondeau⁴⁵⁰ qui précise qu'elle tient l'information de M. Gilles Béguin, ancien conservateur du département Tibet au musée Guimet : confronté, en tant que président de la Société asiatique, aux difficultés financières de l'institution, « il [J. Bacot] négocia alors avec Joseph Hackin, conservateur en chef du musée Guimet, la vente à ce musée de la fin de sa collection, et il renfloua la Société Asiatique avec le produit de sa vente. »

Les trois savants que les « événements » ont conduits en Sibérie dans le courant de l'année 1918 – Paul Pelliot, Jacques Bacot et Marcel Granet - sont liés aux mêmes institutions d'études sinologiques et sont requis en tant qu'experts reconnus.

La sinologie, on le voit, est indissociable de la bibliophilie et de la muséologie. Le cercle de sinologues réunis à Pékin entre 1917 et 1921, continue de vivre et de faire vivre ses découvertes. Saint-John Perse garde mémoire, dans sa Pléiade, de ces plus éminents représentants, peut-être aussi de ceux qui continuent de marquer leur temps par le prestige de leurs travaux.

⁴⁴⁸ Lettre du 29 mars 1933, à Jacques Bacot, du Dr P. Rivet / Georges-Henri Rivière. Archives du musée de l'Homme.

⁴⁴⁹ Lettre du 2 octobre 1932, à Georges-Henri Rivière, de Jacques Bacot. Archives du Musée de l'Homme.

⁴⁵⁰ Anne-Marie Blondeau, *op. cit.*, p. 24.

Annexe 4 – Photographie publiée dans La Politique de Pékin, 1920, p. 779



Li Fan Kou Tsai Painlevé Leger Ho
Yu-ying Yuan-lien Yuan-pei